This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

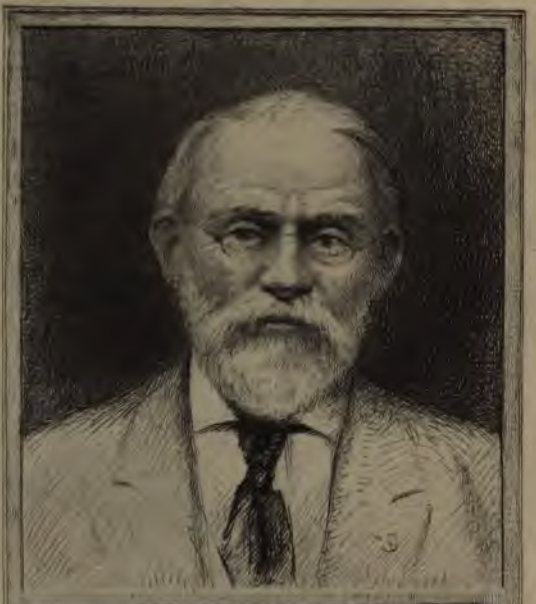
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

B
112
.S27
1773
v.4

HISTOIRE

DES

PHILOSOPHES ANCIENS,

Juſqu'à la renaiſſance des Lettres,

AVEC LEURS PORTRAITS.

Par M. Alexandre SAVÉRIEN.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, ſur le Pont S. Michel.
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont-Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

HISTOIRE

DES

PHILOSOPHES ANCIENS,

Depuis la renaissance des Lettres;

AVEC LEURS PORTRAITS,

Par M. SAVÉRIEN.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

SÉNEQUE.

Mlle C. Reydellet del. Beyssa

61565

HISTOIRE
DES
ANCIENS PHILOSOPHES.

MÉTAPHYSICIENS, MORALISTES, ET LÉGISLATEURS.

*SENEQUE**.

TOUT le monde ſait qu'*Alexandre* en ruinant l'empire des Perſes, ſans pou-

* *L. Annæi Senecæ Vita*, par *Juſte Lipſe*, à la tête de l'édition *Variorum* des ouvrages de *Seneque*. *Vita L. Annæi Senecæ*, à la tête de la collection de ſes ouvrages, de l'édition de 1702. *L. Annæi Senecæ Epiſtolæ. Hiſtoire des Empereurs*, par M *Lenain de Tillemont*, tom I. *Dictionnaire de Bayle*, *Vie de Seneque*, à la tête des *Penſées de Seneque, recueillies* par M. *Angliviel de la Beaumelle*. Et ſes ouvrages.

voir établir le ſien, forma pluſieurs Souverains ; que ces Princes, dans le deſſein de s'agrandir, troublerent tout l'empire d'Orient par des diſſentions continuelles ; que les Romains profiterent de leurs diviſions, & réunirent ces différents Etats ſous leur domination ; mais que les querelles particulieres qui ſe formoient ſans ceſſe entre des citoyens égaux, cauſerent des guerres civiles continuelles ; & enfin que Rome ne goûta les douceurs de la paix que ſous *Auguſte*, ſon premier Empereur.

Ce Prince, pour affermir la félicité publique, voulut faire fleurir les lettres dans ſon empire : il crut que c'étoit le ſeul moyen d'y ramener les beaux jours. Sa Cour également polie & ſpirituelle devint le ſéjour des gens d'eſprit. Dans la vue d'adoucir les mœurs des Romains, il eſtima convenable d'adopter la Philoſophie d'*Epicure*, & de la préconiſer, parceque cette Philoſopihe, qui conſiſte dans la pratique de la volupté, étoit, ſelon lui, la plus capable de produire cet effet.

Sous ſon gouvernement, qui fut celui de la douceur & de la bienfaiſance, les Romains devinrent tranquilles, polis

Son pere le deſtina à l'éloquence du barreau, qui étoit chez les Romains le moyen le plus efficace pour acquérir les honneurs & des dignités. SENEQUE y parut avec éclat : ſon éloquence y fut goûtée, & il devint bientôt l'Orateur à la mode : cependant ce ſuccès lui coûta preſque la vie.

Caligula, qui couroit la même carriere que lui, fut jaloux de ſa réputation. Il réſolut de ſe délivrer d'un rival ſi dangereux pour ſa gloire : mais une femme lui ſauva la vie. Elle conſeilla à l'Empereur de laiſſer agir la nature, qui le vengeroit bientôt des torts que SENEQUE avoit de l'emporter ſur lui par le mérite, attendu ſes infirmités, & particuliérement la phthiſie dont il étoit attaqué.

Effectivement il étoit tourmenté d'un aſthme violent & continuel, ſujet aux hémorrhoïdes, fiévreux, étique, en un mot il étoit en proie à tous les maux du corps ; tellement que, las de mener une vie languiſſante, il voulut pluſieurs fois la finir en ſe donnant la mort ; mais ſon pere, qui l'aimoit tendrement, ſoutint ſon ame abattue, & lui fit paſſer ce temps douloureux de ſa jeuneſſe.

Pour fortifier ſon tempérament valétudinaire, on conſeilla à ſon pere de lui faire changer d'air. Son oncle maternel ayant obtenu le gouvernement de l'Egypte, s'offrit de le mener avec lui. SENEQUE accepta cette offre avec joie, parcequ'il eſpéra ſatisfaire le deſir qu'il avoit d'étudier la nature. C'étoit un goût particulier qu'il avoit apporté en naiſſant, & que n'avoit point altéré ſon application à l'éloquence. Il s'y livra tout entier; & ſes obſervations lui procurerent pluſieurs découvertes ſur la phyſique, qu'il apporta à Rome comme un précieux tréſor, dont il réſolut de gratifier le Public.

Ce fut le ſeul bien qu'il gagna en Egypte. Sa ſanté qui avoit été le but de ſon voyage ne s'en trouva pas mieux: il arriva à Rome auſſi malade qu'il en étoit parti; mais enfin l'âge ayant augmenté ſes forces, ſes maux diminuerent. Ses parents, perſuadés qu'une compagne aimable qui auroit ſoin de lui, pourroit rétablir ſa ſanté, ſongerent à le marier. On ne connoît point la perſonne qu'il épouſa: ſeulement on ſait qu'il en eut un pluſieurs enfants, & qu'il la perdit quelques années après qu'il l'eut épouſée.

& délicats : mais *Tibere*, ſon ſucceſſeur, quoiqu'élevé dans l'étude des Langues Grecque & Latine, ayant frayé le chemin de la tyrannie, il fallut aux Romains une Philoſophie plus forte & plus courageuſe pour ſupporter les excès & les bizarreries du nouveau gouvernement. Celle de *Zénon*, ou des Stoïciens, parut plus convenable à la tyrannie, & elle devint abſolument néceſſaire ſous le regne de *Néron*, qui enchérit infiniment ſur les cruautés de *Tibere*, malgré la bonne éducation qu'il reçut d'un des grands Philoſophes de l'antiquité.

C'eſt celui dont je vais écrire l'hiſtoire, Stoïcien ferme & courageux, qui à une imagination fleurie joignoit les connoiſſances les plus étendues. Il s'appelloit SENEQUE. Il naquit à Cordoue, ancienne Colonie Romaine, de *Marcus Annæus Seneque*, Chevalier Romain, lequel étoit homme de lettres. Il aimoit ſur tout l'éloquence, & il avoit recueilli les déclamations des plus célebres Orateurs de ſon temps, qu'il avoit publiées avec des préfaces de ſa compoſition. Ce travail lui avoit fait une réputation. Il quitta Cordoue pour venir

s'établir à Rome, & il y arriva environ quinze ans avant la mort de d'*Auguſte*.

Ce fut dans cette ville que le jeune SENEQUE reçut les premiers éléments de l'éducation. Son pere qui avoit reconnu dans ſon fils du goût pour les lettres, cultiva avec ſoin ces heureuſes diſpoſitions. Il le mit ſous la diſcipline d'un Savant, nommé *Atalus*, qui commença par exiger de lui qu'il fît un noviciat d'un année entiere dans la Secte de *Pythagore*, ſans manger ni chair ni poiſſon, afin que ſon eſprit en devînt plus ſubtil. SENEQUE ſe trouva ſi bien de ſon régime de vie, par rapport aux facultés de l'eſprit, qu'il avoit réſolu de le continuer plus long-temps; mais ſon pere ne voulut pas le permettre, parcequ'il craignoit que cette vie auſtere ne fût préjudiciable à ſa ſanté. Seulement il obtint qu'il s'abſtiendroit de manger certains mets, comme des huîtres, des champignons, &c. parceque c'étoient, ſelon lui, plutôt des ragoûts qu'une nourriture.

Il perſiſta auſſi à ne boire que de l'eau, à ne point uſer de parfums, à coucher ſur un ſeul matelas très dur, & à dormir fort peu.

ſoit en en étouffant le germe dès ſa naiſſance, en s'en rendant le maître pour n'y point ſuccomber.

Il y a dans ce Traité une queſtion aſſez curieuſe. La colere augmente-t-elle la valeur des guerriers ? Non, dit SENEQUE : la vertu n'a pas beſoin du ſecours du vice, elle ſe ſuffit à elle-même. Mais la valeur eſt-elle véritablement une vertu ? Toutes les actions que la vertu inſpire, méritent le nom de bien ſuivant ce Philoſophe. Cela étant, on peut demander ſi l'action de tuer un homme, pour quelque raiſon que ce ſoit, eſt digne de ce nom. Cette action eſt contraire au droit naturel : donc c'eſt un vice. D'ailleurs ce n'eſt point avec tranquillité, avec ſang froid qu'on peut la commettre, puiſqu'elle répugne aux ſentiments de la nature. La colere étouffe ces ſentiments qui parlent dans notre cœur en faveur de notre ſemblable, & par conſéquent donne le courage que requiert la valeur (1).

(1) Je demande au Lecteur la permiſſion de rapporter un trait aſſez plaiſant, mis ſur la Scene Italienne, par lequel on décide la queſtion de l'utilité de la colere dans la valeur. Scapin fâché de ce qu'Arlequin lui a ravi le cœur de ſa maîtreſſe, veut ſe battre avec lui ; Arlequin refuſe le

Quoi qu'il en ſoit de cette queſtion, que je ne prétends pas décider, ce Traité fit un honneur infini à notre Philoſophe. Il ne parut qu'après la mort de *Caligula*, parceque ce Prince y eſt fort maltraité. *Claude* ſuccéda à *Caligula*, & ſignala ſon regne par la douceur & la juſtice. Il rappella ſes deux nieces, *Agrippine* & *Julie*, de l'iſle Ponce, où *Caligula* les avoit exilées : ce qui ne plut pas à *Meſſaline*, ſon épouſe.

Julie étoit aimable, & l'Empereur s'entretenoit volontiers avec elle. Ces converſations exciterent la jalouſie de *Meſſaline*. Elle réſolut de ſe défaire d'une rivale qui lui enlevoit le cœur de ſon mari ; & comme elle n'aimoit pas SENEQUE, qui de ſon côté la méſeſtimoit aſſez, elle en fit un amant de *Julie*. On ne ſait point quelles furent ſes preuves pour le perſuader à l'Empereur ; mais il eſt certain que ce Prince crut que *Julie*

---

combat, & s'excuſe ſur ce qu'il eſt tranquille. Tu es en colere, dit-il, à Scapin, & c'eſt un avantage que tu as ſur moi, dont tu ne dois pas abuſer. Mets-moi en colere, & tu verras que je ne le cede point à un autre en fait de bravoure. Scapin fait tout ce qu'il peut pour mettre Arlequin en colere, & il ne peut y réuſſir. La partie eſt renvoyée au temps où Arlequin & Scapin ſeront également en colere, parceque, ſelon eux, ils ſe battront alors à armes égales.

Sa mere, nommée *Helvie*, qui l'aimoit tendrement, exigea de lui qu'il prît un état. Quoiqu'abſolument retirée du monde, & qu'elle dédaignât & les Grands & les grandeurs, elle ſortit de ſon caractere pour ſolliciter la queſture en ſa faveur; & elle l'obtint. SENEQUE ne fut pas ſi flatté d'avoir cette place, qu'*Helvie* l'avoit été de la lui avoir procurée; ſon goût pour la vie privée & pour l'étude des lettres & de la Philoſophie, ne ſe concilioit pas avec les embarras d'une charge. Il préféra le plaiſir de cultiver ſa raiſon, à l'honneur d'avoir part aux affaires publiques, & il abandonna volontiers les avantages que ce ſoin procuroit à ceux qui en ſentoient mieux le prix: d'ailleurs il croyoit que le Sage devoit commencer à s'inſtruire lui-même avant que de ſe mêler de conduire les autres.

Il chercha donc dans les livres des Philoſophes des moyens pour former ſon eſprit & ſon cœur, & il n'en trouva pas de plus efficaces que ceux que propoſoient les Stoïciens dans leur ſyſtême. Il crut que leur Morale étoit la plus raiſonnable, parcequ'elle étoit ſans doute

plus conforme à l'auſtérité & à la gravité de ſon caractere. Il ne l'adopta pas néanmoins abſolument, & il écarta quelques opinions qui lui parurent répréhenſibles : il ſut encore accorder le ſyſtême d'*Epicure* avec la doctrine de *Zénon*. Il forma ainſi une nouvelle Philoſophie, dont il donna des leçons publiques à Rome avec le plus grand ſuccès. Son auditoire étoit compoſé des perſonnes de la premiere diſtinction, de tout âge & de tout ſexe.

Il compoſa enſuite un Traité ſur la colere, dans lequel il peignit très bien ce mouvement violent de l'ame. Après avoir montré que la colere ne reſpire que le ſang, la vengeance & le carnage, qu'elle foule aux pieds les bienſéances, qu'elle ne connoît ni parents ni amis, qu'elle n'écoute ni la raiſon ni les conſeils; qu'un homme en colere eſt véritablement fou, que ſes yeux s'enflament, que ſon ſang s'allume, que ſes cheveux ſe hériſſent, qu'il grince les dents, qu'il halete, qu'il frémit, il conclut que la colere eſt un vice, & il donne tous les moyens dont on peut faire uſage pour la dompter, ſoit en mépriſant le premier mouvement de la colere,

& SENEQUE étoient coupables du crime qu'on leur inculpoit : il crut donc devoir les punir, & les exila tous les deux. Notre Philoſophe fut relégué dans l'iſle de Corſe : il avoit alors quarante ans.

C'eſt un problême qui n'eſt pas encore réſolu, de ſavoir ſi notre Philoſophe a eu un commerce d'amour avec la Princeſſe : il n'y a pas lieu de le croire. Premiérement il étoit aſſez laid ; en ſecond lieu il étoit peu au fait des intrigues d'amour, & enfin il n'avoit point d'état à la Cour de l'Empereur, qui le mît à portée de vivre familiérement avec des Princeſſes.

Quoi qu'il en ſoit, il ſortit de Rome ſans peine ; mais il eut la douleur de voir mourir un de ſes enfants avant que de partir, & d'apprendre que ſa mere étoit inconſolable de ſa diſgrace. Après avoir eſſuyé ſes larmes ſur la perte de ce fils, il ſe hâta de conſoler ſa mere. Il lui écrivit une lettre, dans laquelle il raſſembla tous les motifs de conſolation que la Philoſophie & la tendreſſe filiale peuvent ſuggérer. *Je ne ſuis point malheureux*, lui écrit-il ; *& qui plus eſt, je ne ſaurois le devenir : non que je prétende me donner pour ſage ; car, ſi je pouvois me flatter*

de mériter ce titre, je me croirois le plus heureux des mortels ; mais je me ſuis livré à des amis ſages, & c'en eſt aſſez pour adoucir tous mes maux .... Au reſte voici quelle eſt l'idée que vous devez avoir de moi. Je ſuis auſſi gai, auſſi content que ſi j'étois à Rome. He ! comment ne le ſerois-je pas, mon eſprit étant exempt de toute idée étrangere, & ne s'occupant que de lui-même ? Je m'amuſe tantôt à des ouvrages d'eſprit, tantôt je médite ſur la nature de l'homme & ſur celle de l'univers. Je prends l'eſſor vers les objets divins : je jouis de ce ſpectacle délicieux ; mon eſprit ne perd point de vue ſon immortalité, & il parcourt le temps paſſé & le temps à venir.

Pendant trois années conſécutives SENEQUE ſoutint ainſi les maux de l'exil ; mais l'ennui de ſe voir éloigné de ſa famille & de ſa patrie, prit enfin le deſſus. Son Stoïcime l'abandonna, & ſa patience fut à bout. Las d'habiter un pays ſauvage, d'avoir toujours à faire à des gens ruſtres & ignorants, il ſongea aux moyens de revoir Rome, & il réſolut de mettre en œuvre pour cela tout ce qui pourroit lui procurer cet avantage. Dans cette diſpoſition il apprit qu'un affranchi de l'Empereur, & qui étoit en même

me

me temps ſon favori, nommé *Polybe*, venoit de perdre ſon frere : il ſaiſit cette occaſion pour lui demander ſa protection auprès de l'Empereur, & il lui écrivit une lettre de conſolation, où pour l'intéreſſer en ſa faveur il lui donna mille louanges, ſans ſavoir s'il les méritoit, & dont à coup ſûr il n'étoit pas digne : flatterie baſſe & honteuſe qui tache la mémoire de notre Philoſophe. Il ſe déshonora encore davantage par les éloges dont il combla l'Empereur : il le traita de divinité de la terre, l'appella pere de la patrie, loua ſa clémence & ſa valeur, & le remercia de ce qu'il avoit bien voulu le châtier en l'exilant.

Cette piece eſt ſi mépriſable à tous égards, que quelques Savants ont douté qu'elle fût de SENEQUE ; mais ce doute n'eſt point fondé. Il n'eſt que trop certain que ce Philoſophe en eſt l'auteur. Il y a plus, c'eſt qu'on a encore de lui une Tragédie intitulée *Médée*, qu'il compoſa lorſque *Claude* porta la guerre dans la Grande Bretagne, où la flatterie & l'adulation ſont portées à l'extrême. Il eſt preſque incroyable que SENEQUE ſe ſoit oublié juſqu'à ce point-là.

Un Philoſophe qui n'a pas aſſez de fermeté pour ſupporter les diſgraces de la fortune, n'eſt point un Philoſophe. Le Sage, dit *Zénon*, ſe ſuffit à lui même; & SENEQUE, en qualité de Stoïcien, étoit diſciple de *Zénon*. Comment concilioit-il donc ſa conduite avec ſes principes? Mais le Sage n'eſt pas toujours ſage, & il eſt des moments où il peut éprouver toutes les foibleſſes de l'humanité

Voilà ce qu'on peut dire de mieux, je crois, pour juſtifier SENEQUE. Cependant tout cet encens fut perdu, & ce Philoſophe n'eut que la douleur & la honte de l'avoir brûlé inutilement. Il languit encore pendant pluſieurs années dans l'iſle de Corſe, & il comptoit y mourir, lorſque la providence l'en fit ſortir par un événement que le temps amena.

Claude avoit épouſé en ſecondes noces *Agrippine*, ſa niece, veuve de *Domitius Ænobarbus*, dont elle avoit un fils, ſi connu ſous le nom de *Néron*. C'étoit une femme fiere & violente, qui avoit l'ambition de regner d'abord, & de faire monter enſuite *Néron* ſur le trône, au préjudice de *Britannicus* qu'elle avoit eu

de *Claude*, à qui par conſéquent le ſceptre appartenoit de droit.

L'Empereur ſe douta du projet : il voulut en empêcher l'exécution en faiſant quelques changements qui miſſent l'Impératrice dans l'impoſſibilité de l'exécuter; mais *Agrippine* le prévint en l'empoiſonnant, & s'empara ſur le champ des rênes du gouvernement. Pour s'y maintenir, elle tâcha de capter la bienvaillance du peuple, & elle jugea qu'un moyen infaillible d'y parvenir, étoit de favoriſer SENEQUE, dont la réputation étoit ſi bien établie à Rome, que, malgré huit années d'exil, il y étoit toujours univerſellement eſtimé.

Elle le rappella donc, l'éleva à la Préture, & le chargea de l'éducation de *Néron*, conjointement avec *Burrhus*, vieux militaire qui étoit fort chéri du ſoldat & du peuple. *Néron* ſe trouva ainſi entre les mains des deux hommes les plus recommandables de l'empire. *Burrhus* lui apprenoit l'art de gouverner & celui de la guerre, & SENEQUE lui apprenoit la morale, la légiſlation & l'hiſtoire. Celui-là l'exhortoit à être humain, doux & bienfaiſant ; celui-ci lui expoſoit les avantages du ſavoir, le prix de la

vertu, les biens de la ſageſſe. L'un & l'autre travailloient à former ſon cœur & à éclairer ſon eſprit. Mais quoiqu'on dût attendre les plus beaux fruits d'une ſi bonne éducation, rien ne put étouffer le germe d'un caractere exécrable qui ſe développa avec l'âge.

Agrippine récompenſa toujours en Impératrice les ſoins & les peines de SENEQUE. Ce Philoſophe étoit déja fort riche; mais les nouveaux bienfaits de cette Princeſſe, & les legs teſtamentaires qu'on ne manquoit jamais de faire à ceux qui étoient à la tête des affaires, augmenterent prodigieuſement ſa fortune. Il reçut auſſi de *Néron* pluſieurs gratifications, qu'il ne put ſe diſpenſer d'accepter; ce fut pour avoir ſon approbation, ou du moins pour l'obliger à garder le ſilence ſur le crime qu'il venoit de commettre en empoiſonnant *Britannicus*, véritable héritier de la couronne qu'il avoit uſurpée. Ce Prince ne laiſſoit échapper, outre cela, aucune occaſion de lui faire des préſents: il vouloit abſolument l'enrichir. Il eſt honteux, diſoit-il, de voir que des affranchis ſoient plus riches que SENEQUE, & que la perſonne qu'il eſtimoit le plus ne fût pas comblée de ſes bienfaits.

Tant de richeſſes accumulées rendirent enfin notre Philoſphe le particulier le plus opulent qu'il y eût à Rome. Il avoit des maiſons de campagne d'une magnificence royale ; ſes meubles étoient très ſomptueux & très recherchés ; & parmi ſon luxe de table on comptoit cinq cents tables à manger, de bois de cedre, dont les pieds étoient d'ivoire.

Ce luxe & ce faſte lui firent des jaloux & des ennemis. En évaluant ſes biens, on trouva qu'il poſſédoit plus de trente millions. Ce n'étoit pas là la fortune d'un Philoſophe ; auſſi l'accuſa-t-on d'avoir groſſi ſes tréſors par des voies iniques. Eſt-ce en étudiant la morale, en cultivant les ſciences, qu'on amaſſe des millions en quatre ans à la Cour ? C'eſt la demande qu'on lui fit ; & on ajouta que ces millions étoient le fruit d'un certain manege, par le moyen duquel il extorquoit les ſucceſſions de ceux qui n'avoient point d'enfants, & celui de ſes uſures qui ruinoient l'Italie & les Provinces.

Malgré tout cela, SENEQUE ne ſe départoit pas de ſes principes. Il profeſſoit ouvertement le Stoïciſme le plus

rigide. Il déclamoit contre les richeſſes, & aſſurément il faiſoit fort à ſon aiſe l'éloge de la pauvreté. On ſe moqua de lui; & le ſarcaſme fut pouſſé ſi loin, qu'il crut devoir faire ſon apologie. Il compoſa à cet effet un *Traité de la vie heureuſe*, dans lequel il avoue naturellement ſes torts.

Je ne me donne point pour ſage, dit il dans cet ouvrage, *& peut-être ne le ſerai-je jamais. Content de me corriger chaque jour de quelque défaut, je n'aſpire point à une perfection au-deſſus de mes forces... Dans mes Traités de morale je ne parle pas de moi, mais de la vertu: en faiſant le procès au vice, je me le fais à moi-même. Je continuerai à louer juſqu'au dernier ſoupir, non la vie que je mene, mais celle que je dois mener....*

On me reproche mes grands biens. Le Sage ne court pas à la verité après les richeſſes, mais il les préfere à la pauvreté: il ne les reçoit pas dans ſon cœur, mais dans ſa maiſon, & il s'en ſert pour ouvrir une plus grande carriere à ſa vertu. Pourquoi la Philoſophie ſeroit elle incompatible avec l'opulence? Le Philoſophe riche, au lieu de rougir de ſes richeſſes, pourra s'en glorifier, ſi perſonne ne peut en revendiquer la moindre partie.

SENEQUE ſe juſtifioit encore mieux par ſa conduite, que par ſes préceptes; car les actions ſont plus éloquentes que les diſcours. Il faiſoit vivre pluſieurs citoyens par ſes libéralités; il aidoit, autant de ſa bourſe que de ſes lumieres, les jeunes gens ſtudieux; il ſecouroit les Philoſophes indigents, & ſes tréſors étoient ouverts à tous les Savants.

D ailleurs, quoique ſa table fût abondante & délicate, quoiqu'il eût un train nombreux & magnifique, & qu'il fît une figure brillante, il étoit extrêmement frugal, & toujours ennemi de l'éclat. Cela devoit déſarmer ſes cenſeurs; mais il donna priſe à leur méchanceté, en faiſant un mariage qui paroiſſoit déceler beaucoup d'orgueil & d'ambition.

Il épouſa en ſecondes noces une fille de haute qualité, nommée *Pompeia Paulina*, jeune, aimable, ſpirituelle, & fort riche. Ses ennemis trouverent ce mariage fort diſproportionné, & en firent des railleries piquantes; mais SENEQUE ſe conſola de cette ſorte de diſgrace dans les bras de ſa chere épouſe. *Il eſt bien doux*, écrit-il à ſon ami *Lucilius*, *de voir qu'il y a en moi, tout vieux que je ſuis, une jeune perſonne que je ſoi-*

gne en me ſoignant moi-même. Pourquoi réſiſter à cette honnête paſſion? C'eſt une foibleſſe que de ne ſavoir pas vivre par tendreſſe pour une femme ou pour un ami. Quoi de plus agréable que d'être ſi chéri d'une femme, qu'on ne s'en chériſſe plus ſoi-même?

C'étoit bien prendre les choſes. On croit aiſément qu'un vieillard s'accommode aſſez d'une épouſe jeune & jolie, & qui a beaucoup d'amitié pour lui; mais cette félicité dont jouiſſoit notre Philoſophe dans la ſociété de ſon épouſe, n'auroit pas été complette, s'il n'eût cultivé les Muſes avec leſquelles il avoit été, pour ainſi dire, élevé.

J'ai dit que dans le voyage qu'il fit en Egypte, il avoit fait pluſieurs obſervations & découvertes ſur la nature. A la campagne, où il étoit ſouvent avec ſa chere *Pauline*, il s'amuſa à lire ce qu'il avoit écrit en Egypte, & cet amuſement devint une occupation ſérieuſe. Il s'engagea ſans s'en appercevoir dans une étude aſſez approfondie de la Phyſique. Il ſe fit des queſtions qu'il voulut réſoudre; & les ſolutions qu'il en donna, formerent un ouvrage aſſez étendu, qu'il fit paroître ſous le titre de *Queſtions naturelles*, adreſſeés à ſon ami *Lucilius*.

Voici le ſyſtême renfermé dans ces queſtions.

Dieu eſt l'ame du monde ; & cette ame qui y eſt également répandue, agite & vivifie tout l'univers : ainſi chaque élément a une vie qui lui eſt propre. La terre a par conſéquent une ame qui ſe répand par tous ſes pores. C'eſt cette ame qui nourrit les arbres & les plantes, qui fait éclore les fleurs & les fruits, qui produit les métaux & les pierres précieuſes, &c. Il y a plus : cette ame agit même ſur le ciel & les aſtres qui environnent la terre, & c'eſt ſon ſouffle qui entretient leur force & leur éclat. Mais qu'eſt-ce que cette ame ? C'eſt l'air, dit SENEQUE, qui, ſe mouvant avec rapidité, paſſe par des filieres qui le modifient, comme il doit l'être, pour produire tous les êtres. Il y a, ajoute ce Philoſophe, dans le ſein de la terre de grands réſervoirs, qui ne ſont remplis que d'air, & qui ſont la matiere de l'ame du monde, qu'ils entretiennent à meſure qu'il s'en diſſipe dans les aſtres & dans les cieux. C'eſt cet air qui forme les tremblements de terre, les volcans, l'arc-en-ciel, les parélies, & les autres phénomenes de

la nature. En un mot il eſt le principe & l'agent de toutes choſes.

Quoique SENEQUE crût cela véritable, néanmoins il explique particuliérement la formation de la grêle, de la neige, de la glace, de la pluie, qu'il attribue à l'action du ſoleil, laquelle forme les nuées & par conſéquent la pluie, & à celle des nuées qui convertiſſent cette pluie ſoit en neige ou en glace, en interceptant la chaleur des rayons du ſoleil. Il parle auſſi des cometes qu'il croit être une matiere enflammée. Mais toute cette Phyſique eſt peu de choſe. Ce qui rend ſur-tout les queſtions naturelles eſtimables, c'eſt l'érudition qu'on y trouve, & les obſervations qu'on y lit : on voit là un homme inſtruit qui ſait voir & qui a bien vu.

C'étoit ſouvent au milieu de la Cour de *Néron*, que SENEQUE travailloit à cet ouvrage. Il y étoit extrêmement puiſſant, & ſon autorité étoit preſque ſans bornes; mais il n'en fit jamais uſage que pour obliger ceux qui réclamoient ſa protection. Ni le rang diſtingué qu'il tenoit à cette Cour, ni les honneurs qu'on lui rendoit, ne lui firent jamais perdre de vue les principes de ſageſſe dont il

faiſoit profeſſion. Il ne ſe départit pas même de ſes principes dans le pénible emploi qu'il avoit accepté de ſe charger de l'éducation de *Néron*.

En étudiant ſon caractere, il reconnut qu'il avoit le cœur mauvais, & un germe de ſcélérateſſe qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour ſe développer. Il voulut d'abord l'étouffer; mais il comprit qu'on pouvoit bien corriger la nature, & non la changer. Dans cette vue il compoſa un Traité de la clémence; il en écrivit un autre ſur les bienfaits: mais *Néron* n'en retira aucun fruit. Il faut avoir le fonds vertueux pour ſentir le prix de l'inſtruction, & ce Prince étoit un monſtre, qui n'avoit de l'homme que la figure.

Notre Philoſophe n'en cenſuroit pas avec moins de liberté les écarts de l'Empereur. Un jour *Néron* mécontent de pluſieurs Romains qu'il ſoupçonnoit de trahiſon, voulut les ſacrifier à ſa colere; mais SENEQUE le détourna de ce deſſein, en lui diſant: *Quelque grand que ſoit le nombre des perſonnes que vous ferez mourir, vous ne pouvez faire mourir votre ſucceſſeur.*

Non content de réprimer ſes excès de

cruauté, notre Philoſophe le cenſuroit encore ſur ſes prodigalités.

Néron ayant fait conſtruire une tente octogone d'un prix & d'une richeſſe extraordinaires, en reçut des compliments de tous ſes courtiſans ; mais SENEQUE rabattit cette gloire par ces paroles : *Seigneur*, dit-il au Prince, *une telle depenſe montre moins votre richeſſe que votre pauvreté ; car ſi vous perdez votre tente, vous ne pourrez en avoir une pareille.* C'étoit une eſpece de prédiction ſur le ſort de cette tente ; car la tente fut ſubmergée dans un naufrage.

Cette leçon n'offenſa pas *Néron* ; il en eſtima davantage ſon gouverneur ; mais celui-ci ayant voulu blâmer les débauches infames où il ſe plongeoit avec une concubine nommée *Popée*, il ſe perdit.

Cette femme poſſédoit les charmes & les talents les plus ſéduiſants : belle, riche, d'une illuſtre naiſſance, elle avoit encore ces dehors impoſants qui ſont le maſque de la vertu : elle enflammoit ainſi les deſirs, & dans le particulier elle ſe livroit ſans réſerve à ſa paſſion pour les plaiſirs & pour la volupté.

SENEQUE ſongea ſérieuſement à détacher de *Néron* une femme ſi dangereuſe.

Il lui prêchoit ſans ceſſe l'amour de la vertu, & ne voulut jamais ſe plier à ſes vices : *J'aimerois mieux*, lui diſoit-il, *vous offenſer par la vérité, que de vous plaire par la flatterie.*

Ces leçons & cette fermeté ne plurent point à *Popée*. Elle regarda SENEQUE comme un cenſeur importun dont il falloit ſe débarraſſer. A cette fin elle repréſenta à *Néron* combien le joug de notre Philoſophe étoit peſant, & combien il étoit honteux à un Empereur de ſe laiſſer ainſi maltraiter. Elle lui faiſoit ces reproches dans ces moments de ſéduction où elle s'étoit rendu maîtreſſe de ſon eſprit & de ſon cœur en enflammant ſes ſens. *Néron* ſe ſentoit bien ébranlé, mais il n'avoit point aſſez de force pour rompre avec ſon gouverneur: il deſiroit pourtant de s'en délivrer.

Il crut d'abord réuſſir en le traitant avec froideur. Il lui parloit peu, & affectoit de prêter l'oreille aux inſinuations de ſes ennemis. Il crut l'obliger par là à ſe retirer ; mais SENEQUE, qui le devina, ne voulut point être la dupe de ſa politique. Il voulut en venir à une rupture ouverte. Il offrit de lui rendre tous les biens qu'il avoit reçus de lui, en

ne ſe réſervant qu'une penſion modique.

Néron fut effrayé de cette propoſition. Il craignoit que cette ſéparation n'indiſposât les Romains contre lui. Il n'ignoroit point l'aſcendant que ſon gouverneur avoit ſur l'eſprit du Peuple. Il tâcha donc de le calmer, de regagner ſon amitié, & lui jura qu'il périroit plutôt que de lui nuire.

SENEQUE connoiſſoit trop bien le cœur de ſon éleve pour être la dupe de ſes proteſtations. Il ſe défia de ce changement, & ſe tint ſur ſes gardes. Il changea ſa maniere de vivre; il diminua ſon train, ferma ſa porte aux citoyens qui lui faiſoient la cour, parut rarement en public, & donna pour prétexte de ſa retraite, ou qu'il étudioit, ou qu'il étoit malade.

Malgré ce changement, *Néron* ne perdoit pas de vue le projet qu'il avoit formé de s'en défaire. Il voulut l'empoiſonner; mais la perſonne qu'il avoit chargée de cette action infame, ne l'exécuta pas. Il conſulta ſa maîtreſſe & les ennemis de SENEQUE ſur le moyen le plus convenable de faire mourir ce Philoſophe ou ſecretement, ou avec quelque apparence de juſtice; & il fut arrêté qu'on

l'accuſeroit d'avoir conſpiré contre l'Empereur, & qu'on le condamneroit enſuite à la mort. Voici comme on s'y prit pour l'inculper de ce crime.

Les Romains, mécontents du gouvernement dur de *Néron*, travailloient ſourdement à rompre les chaînes de leur eſclavage. Ils déſignoient même ſon ſucceſſeur : c'étoit *Seneque*. La haute opinion qu'on avoit de ſa vertu & de ſon ſavoir, la diſtinction dont il jouiſſoit, la ſageſſe de ſa conduite dans les places éminentes qu'il avoit occupées, fixerent les yeux des Romains. On délibéra ſi on ne lui confieroit pas les rênes de l'empire. Un citoyen accrédité, nommé *Calpurnius Piſon*, qui étoit l'ennemi déclaré de *Néron*, parut favoriſer ce deſſein. Il ſe mit à la tête de la conſpiration ; mais il travailla pour ſon compte. Le complot fut découvert, & *Piſon* perdit la vie.

Cependant Seneque avoit ignoré le projet des Romains : il n'avoit même eu aucune connoiſſance de la conſpiration. Cela n'empêcha pas que *Néron* ne l'acuſât d'y avoir eu part : en conſéquence de cette accuſation il lui fit ſon procès dans ſon conſeil ſecret des cruautés,

comme on l'appelloit, lequel étoit composé de lui même, de sa concubine *Poppée*, d'un certain *Tigellinus*, qui avoit été Préfet du Prétoire, qui causa la mort de *Pétrone*, trahit *Néron* lui même, & périt enfin par ordre d'*Othon* (1).

Cet homme présenta à *Néron* une de ses créatures, un nommé *Natalis*, qui déposa contre SENEQUE, qu'il avoit été le voir de la part de *Pison*, pour se plaindre de ce qu'il ne lui avoit pas permis de le visiter, & que ce Philosophe avoit répondu qu'un entretien fréquent ne pouvoit être utile ni à l'un ni à l'autre, mais que du reste sa vie dépendoit de *Pison*. Après que *Natalis* eut parlé, *Néron* donna ordre à *Silvanus*, Capitaine de ses Gardes, d'aller savoir de SENEQUE s'il avouoit cette déposition. Notre Philosophe avoua la visite de *Natalis*, mais il répondit qu'il s'étoit seulement excusé de voir *Pison* sur ses incommodités & sur son amour pour le repos.

Cette simple déclaration fut un crime d'Etat, & le Conseil conclut que SENE-

(1) Cet Empereur étoit une créature de SENEQUE, qui l'avoit fait Préteur de Portugal, lorsqu'il étoit dans la plus haute faveur à la Cour de *Néron*, d'où *Othon* s'étoit élevé à l'empire.

que étoit digne de mort. *Néron* demanda à *Silvanus* ſi ſon Gouverneur, après un tel aveu, ne ſongeoit point à ſe faire mourir ; & comme le Capitaine des Gardes répondit qu'il ne paroiſſoit pas y penſer, il lui ordonna de lui en aller porter l'ordre : mais cet Officier n'en eut pas le cœur ; il chargea de cette comiſſion un Centenier, qui s'en acquitta.

Seneque reçut la nouvelle de cet arrêt ſans en être ſurpris. Il s'attendoit chaque jour à quelque accident ſiniſtre, & il étoit préparé à tout événement ; mais ceux de ſes amis qui étoient avec lui, fondirent en larmes, & ſa femme ſe livra au déſeſpoir. Quoiqu'infiniment ſenſible à la douleur de ſes amis & de ſa chere *Pauline*, Seneque eut encore la force de demander de l'encre & du papier pour écrire ſes dernieres volontés, & le Centenier les lui refuſa. Alors notre Philoſophe ſe tournant vers ſes amis, leur dit : *Puiſquil ne m'eſt pas permis de vous laiſſer des gages de mon amitié & de ma reconnoiſſance, je vous laiſſe en mourant l'image de ma vie : c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe vous faire.*

Il tâcha enſuite de les conſoler de la

perte qu'ils alloient faire : *Où ſont ces maximes de ſageſſe*, leur dit-il, *dont votre eſprit & votre cœur paroiſſoient pénétrés ? Où eſt la force de cette raiſon que les réflexions ſembloient avoir preparée à tous les événements ? Qui de vous ne connoît pas la barbarie de Néron ? Après avoir percé le ſein qui l'a porté, après avoir donné la mort à ſon frere, on devoit s'attendre qu'il feroit périr ſon Gouverneur.*

Après avoir prononcé ces mots, il embraſſa ſa chere *Pauline*, pénétré de douleur & de tendreſſe, & la conjura de ſupporter héroïquement cette ſéparation. *Au lieu de vous livrer à un chagrin éternel, coulez*, lui dit-il, *des jours heureux dans la pratique de la vertu : conſolez-vous par des plaiſirs honnêtes de la perte de votre mari, qui portera ſon amour au delà même du tombeau.*

Vivement touchée de ce diſcours, *Pauline* lui répondit : » En quelque état » que vous ſoyez, vous aurez toujours » mon cœur ; mais ce cœur doit être » percé avant le votre : nous avons » vécu enſemble, nous mourrons de » même : ſi l'hymen a uni nos deſtinées, » la mort en reſſerrera les nœuds «.

Ces ſentiments parurent ſi beaux à

SENEQUE, que bien loin de la diſſuader, il l'exhorta à y perſiſter : *Je vous avois indiqué*, lui dit-il, *les moyens de mener une vie heureuſe ; mais puiſque vous préférez une mort glorieuſe à cette vie, je ne vous envierai pas cet exemple de vertu.*

Sans perdre de temps il fit ouvrir ſes veines & les ſiennes aux bras. Comme ſon ſang couloit lentement, pour hâter ſa mort, il ordonna qu'on lui ouvrît les veines des jambes & du jarret : mais ſon ſang extrêmement appauvri par l'âge & par ſa frugalité, ſortoit à peine de ſes vaiſſeaux. Il crut que la douleur de voir ſouffrir ſa femme ſuſpendoit l'écoulement, & il la pria de paſſer dans une autre chambre.

Il tâcha enſuite de donner du mouvement à ſon ſang, en échauffant ſon imagination ; & ſon eſprit faiſant un dernier effort, lui ſuggéra pluſieurs maximes, également fines & judicieuſes, qu'il dicta à ſon Secrétaire.

Pendant ce temps-là on apprit à *Néron* ce qui étoit arrivé à *Pauline*. Ce Prince craignant qu'on ne lui imputât ſa mort, ordonna qu'on lui donnât tous les ſecours néceſſaires pour la rappeller à la vie : c'eſt à quoi l'on parvint en ar-

rêtant ſon ſang ; mais elle ne ceſſa de pleurer ſon mari, & ne mena déſormais qu'une vie languiſſante.

Cependant SENEQUE impatient d'attendre la mort, voulut en hâter le moment. Il demanda à ſon Médecin du poiſon, qui ne produiſit aucun effet ſenſible : ſes membres froids & languiſſants ne donnoient pas priſe aux impreſſions du venin. Enfin il s'aviſa d'entrer dans un bain chaud, & y rendit les derniers ſoupirs, âgé de ſoixante-quatre ans. Avant que d'expirer il arroſa ſes domeſtiques qui étoient autour de lui, & dit d'une voix mourante : *J'offre ceci à Jupiter.* Ce furent ſes dernieres paroles.

Ses funérailles ſe firent ſans cérémonie, ainſi qu'il l'avoit demandé dans ſon teſtament. On le brûla ſimplement comme un homme ordinaire. Ce Philoſophe fut univerſellement regretté : il n'y eut que *Néron* qui ne verſa point de larmes ſur ſa tombe, & cette inſenſibilité fait l'éloge de SENEQUE. Rome perdit en lui un grand Orateur & un ſavant Moraliſte.

Son éloquence pleine d'ornements & de figures agréables, telle qu'on l'aimoit alors, lui avoit acquis une réputation

brillante. Il étoit l'Orateur du temps, & ſes diſcours lui avoient mérité le titre de Prince de l'éloquence : il n'en étoit cependant pas digne ; car, quoiqu'il eût l'eſprit élevé, l'imagination fleurie, & des connoiſſances étendues, les perſonnes de goût eſtimerent que le coloris de ſes peintures étoit trop brillant & trop chargé ; que ſes tours étoient peu naturels, & qu'en altérant la ſimplicité noble des anciens, il avoit achevé de corrompre l'éloquence, qui avoit déja décliné ſur la fin du ſiecle d'*Auguſte*.

Auſſi l'Empereur *Caligula* ſe moquoit de ſon ſtyle trop coupé, & il diſoit que ſes pieces d'éloquence étoient des pierres ſans ciment & du ſable ſans chaux. Et *Quintilien* ſouhaitoit qu'il eût eu plus de jugement pour diſcerner les véritables beautés des apparentes, & plus de ſoin de ſuivre les anciens, qui connoiſſoient la vraie éloquence, afin de s'en former une plus libre & plus mâle (1). Tel eſt auſſi le ſentiment de *Suétone* (2).

Le diſcours de SENEQUE qui juſtifie mieux ce jugement, c'eſt le panégyrique

(1) *Quintilien*, *de Orat.* L. 10.
(2) *Suétone*. C. 53.

de *Claude*, qu'il compoſa pour *Néron*; & que ce Prince prononça. Ce ne ſont que traits d'eſprit, figures brillantes, pointes recherchées. Mais ce n'eſt point en cela que cet ouvrage eſt le plus répréhenſible. Les louanges continuelles & peu méritées qu'il donne à *Claude*, le rendent d'autant plus mépriſable, que lors de la mort de cet Empereur, SENEQUE avoit publié une ſatyre extrêmement maligne, dans laquelle il diſoit que *Claude*, au lieu d'avoir été changé en Dieu, avoit été métamorphoſé en citrouille.

Cette contradiction eſt une tache à ſa mémoire; mais il faut avouer auſſi qu'il l'a bien lavée par ſa ſage conduite & par ſes beaux ſentiments. Tout le monde convient que ſa morale eſt très belle; & ſi l'on en croit *Pétrarque*, *Plutarque* prétendoit que les Grecs n'avoient point eu de plus grand Moraliſte. Le Public pourra apprécier ce jugement, en comparant cette morale que je vais analyſer avec celle des Philoſophes Grecs, que j'ai expoſée dans les trois premiers volumes de cet ouvrage.

On a donné à Leyde en 1672 une belle édition des ouvrages de SENEQUE, en trois volumes *in*-8°.

Morale de SENEQUE.

Il y a un Dieu, puiſque tout le monde en convient, & qu'il n'eſt point de nation ſi barbare & ſi corrompue qui n'adore quelque divinité. Mais qu'eſt-ce que Dieu ? C'eſt l'ame de l'univers : c'eſt tout ce qu'on voit & tout ce qu'on ne voit pas. C'eſt un pur eſprit qui eſt le maître du monde : tous les noms lui conviennent. Il eſt le Deſtin, parceque tout dépend de lui, qu'il eſt la cauſe des cauſes; la Providence, parceque ſa ſageſſe regle l'ordre admirable qui regne dans le monde; la nature, parcequ'il eſt répandu dans toutes ſes parties, & qu'il n'a beſoin que de ſa propre force pour ſe ſoutenir.

Dieu connoît le préſent, le paſſé & le futur. C'eſt de lui que l'homme tient ſon exiſtence & ſa vie : ce que nous poſſédons, ce que nous donnons à d'autres, ce que nous leur enlevons quelquefois, nous le tenons de lui. Cet Etre tout-puiſſant ne nous procure pas ſeulement ce qui eſt néceſſaire à nos beſoins, il pourvoit même à nos plaiſirs. Ces fruits de différents goûts, ces plantes utiles à

la ſanté, ces aliments diverſifiés à chaque ſaiſon de l'année, ſont des preuves de ſa bonté paternelle. Tous les animaux, tout ce qui exiſte, lui doit un tribut, parceque Dieu l'a doué ſeul d'entre les créatures de la faculté de jouir du ſpectacle de l'univers; car c'eſt lui qui produit & excite le génie.

Cependant il y a des Philoſophes qui ne ſavent pas apprécier les faveurs du ciel. Ils ſe plaignent de ce que les hommes n'ont pas une ſanté à toute épreuve, une force invincible, une intelligence capable de leur faire connoître l'avenir; mais cette plainte eſt très injuſte: ſoyons perſuadés que ce qui nous a été refuſé ne pouvoit nous convenir.

Nous lui devons les vertus dont nous ſommes doués, l'invention des arts que nous cultivons, & un eſprit capable de diſcerner dans un inſtant tout ce qui peut être l'objet de ſon application. Quelle que ſoit la rapidité du mouvement des aſtres, l'eſprit les devance dans leur marche; il en détermine la courſe pendant un long eſpace de ſiecles. Ajoutez à cela tant de richeſſes que vous poſſédez, tant de productions propres à votre uſage, & une abondance générale

rale de toutes ſortes de biens ; & concluez que Dieu vous a aimé & qu'il vous aime toujours.

Soyons donc reconnoiſſants envers un ſi bon Maître, & que l'eſprit d'ingratitude ne nous porte pas à chercher des excuſes dans notre foibleſſe & dans notre indigence. Il ſuffit d'être ſenſible à ſa bonté pour lui témoigner notre gratitude ; car ſentir un bienfait, c'eſt le rendre.

L'homme de bien eſt toujours avec Dieu : il fait ſans ceſſe des efforts pour ſe réunir avec lui, & il tâche d'y parvenir par la frugalité, par la tempérance, par une vertu ferme & conſtante. Comme il ſait que le germe de la Divinité eſt répandu dans lui, il l'y fait fructifier & produire des actes dignes de lui.

A l'égard du culte qu'il doit à Dieu, il le fait conſiſter à l'honorer ; parceque l'honorer, c'eſt le connoître, c'eſt être intimement perſuadé de ſon exiſtence, c'eſt rendre hommage à ſa Majeſté ſuprême, & des graces à ſa bonté : & pour l'honorer, il ſuffit d'être honnête homme, de le ſervir & de l'imiter.

La vertu établit une étroite amitié entre Dieu & l'homme de bien. Le Sage

n'eſt différent de Dieu, qu'en ce qu'il n'eſt pas éternel comme lui ; du reſte il eſt ſa copie, ſon diſciple, ſon véritable fils. Il éprouve cependant quelquefois de grandes calamités ; mais ces calamités ne ſont pas véritablement un mal ; car on donne le nom de mal à ce qui ne l'eſt point.

En effet les accidents qui paroiſſent ſi terribles & ſi difficiles à ſupporter, ſont utiles premiérement à ceux à qui ils arrivent, en ſecond lieu au genre humain en général ; troiſiémement ces accidents n'arrivent point contre le gré de ceux à qui la Providence les deſtine ; ou s'il y en a qui les ſouffrent impatiemment, ils méritent d'en porter la peine : enfin les traverſes de la vie ſont une ſuite du ſyſtême établi par les décrets éternels ; & ſi les gens de bien y ſont expoſés, c'eſt par la raiſon même qu'ils ſont gens de bien.

Perſonne n'eſt plus malheureux que celui qui n'a jamais été dans l'adverſité, & n'a pas pu s'éprouver. Dès que ſes vœux ont été ou remplis ou prévenus, c'eſt une marque qu'il eſt indigne de la faveur de Dieu. Il ne méritoit pas de triompher de la fortune, qui n'aime point à combattre contre des lâches.

De même qu'un lutteur croiroit qu'on le mépriſe, ſi on lui oppoſoit un rival moins fort que lui, la fortune cherche les plus vaillants champions, & dédaigne les ames vulgaires. Elle ſe plaît à aſſaillir les héros les plus illuſtres, pour avoir occaſion de déployer toute ſa force.

Il y a plus : c'eſt un malheur de n'avoir jamais été malheureux. Si vous n'avez point vu d'adverſaire, qui pourra juger de votre valeur ? Vous ignorez vous-même ſon prix. Les épreuves ſont la pierre de touche du mérite, & la ſcience eſt le fruit de l'expérience. Ne pâliſſez donc pas à la vue de l'adverſité : la vertu brille dans les diſgraces ; il n'y a de véritables malheureux que ceux qui s'endorment dans la félicité. Il vaudroit mieux eſſuyer de continuels revers, propres à nous rendre vertueux, que de vivre dans les délices qui nous corrompent. La mort eſt plus douce après un jeûne volontaire ; mais les intempérants meurent dans la douleur.

Non ſeulement l'homme de bien retire des avantages de l'adverſité ; l'intérêt public demande encore qu'il ait toujours les armes à la main, & qu'il ſe diſtingue par des actions d'éclat. Dieu &

le Sage n'ont qu'un même but : c'eſt d'apprendre au vulgaire que ce qu'il deſire n'eſt pas un bien, & que ce qu'il craint n'eſt pas un mal.

De quoi nous plaindrions-nous donc, & qu'aurions-nous à dire ? Ne nous attriſtons point, armons-nous de courage, en penſant que ce qui périt en nous, n'eſt point à nous. Ce qui appartient véritablement au Sage, c'eſt l'abandon qu'il fait de lui-même à la conduite de la Providence. C'eſt un aſſez grand ſujet de conſolation pour lui de ſavoir qu'il roule avec l'univers dans le même tourbillon ; que ſa vie ne doit point être uniforme, qu'il y aura du haut & du bas ; qu'il eſſuiera des tempêtes, qu'il luttera contre les flots irrités, qu'il aura la fortune contraire, mais qu'il triomphera toujours des événements fâcheux & cruels qui lui arriveront.

Tel eſt le ſort de l'homme, de ce vaſe fragile, que le moindre vent peut emporter, que le moindre obſtacle peut briſer. Né avec un corps foible, nud, ſans armes, il ne peut ſe ſuffire à lui-même, & la plus légere diſgrace l'abat. Il n'a ni ongles ni dents qui puiſſent le faire craindre ; mais il trouve ſa ſureté

dans ſa foibleſſe. La raiſon & la ſociété ſuppléent à ce qui lui manque. Ces deux preſents du ciel, de foible qu'il étoit, le rendent redoutable. Il devient par là le roi de la terre.

La raiſon, cette portion de l'eſprit divin, qui eſt répandue dans notre corps, eſt un attribut qui nous rend ſupérieurs aux animaux, & qui nous rapproche de la Divinité. Elle eſt la regle de toutes les vertus humaines : elle eſt la qualité diſtinctive de l'homme; tout le reſte lui eſt commun avec les animaux.

La ſociété lui donne encore un empire abſolu ſur toutes les créatures. Elle le met en état d'étendre ſa domination hors de la ſphere qu'il habite. Elle lui fournit des ſecours pour calmer la violence des maladies, pour ſoulager les incommodités de la vieilleſſe, pour appaiſer le ſentiment de la douleur. Elle fait ſa force, en ce qu'il peut toujours l'oppoſer à la fortune. Elle eſt, en un mot, le plus ferme appui de la vie; car, ſans la ſociété, il n'y a point de liens qui uniſſent le genre humain.

Auſſi l'homme eſt intéreſſé à la former, à l'entretenir, à en remplir les devoirs, & en obſerver les loix. Ces

devoirs ſont de tendre la main à celui qui fait naufrage, de montrer le chemin à celui qui s'égare, de partager ſon pain avec celui qui a faim, de ne mépriſer perſonne, de ne pas oublier que nous avons tous le même pere, c'eſt Dieu, & que ce ne ſont pas les titres, mais les mœurs, qui décident du mérite. Celui là ſeroit ſans doute un inſenſé, qui n'examineroit que la ſelle & la bride du cheval qu'il voudroit acheter; à plus forte raiſon il eſt bien plus ridicule de juger d'un homme par ſon habillement, & c'eſt le juger ainſi que de l'eſtimer à cauſe de ſon rang; car le rang qu'il occupe eſt comme le vêtemen dontt il eſt revêtu.

Mais ce qui trouble ſouvent cette harmonie ſi néceſſaire à la félicité de l'homme, c'eſt la paſſion, je veux dire un vice volontaire de l'eſprit. L'un eſt ſenſible à la moindre injure, au point de tout détruire pour en avoir raiſon; l'autre ſe pique d'être noble ou bien fait: celui ci veut paſſer pour bel eſprit ou pour ſavant; celui-là ne peut ſouffrir qu'on ne le reſpecte pas, ou qu'on lui réſiſte. Quelques uns ſont ſi jaloux de leur rang, qu'ils ne daignent pas re-

prendre leurs domeſtiques. Tous ces vices troublent l'ordre de la ſociété : on fait encore le mal que l'avare, & ſurtout l'ambitieux, lui cauſent.

Cependant la nature ne nous porte à aucun vice : nous naiſſons libres & innocents : elle nous preſcrit bien de veiller à nos intérêts ; mais elle nous défend les excès. En attachant du plaiſir à toutes les fonctions néceſſaires de la vie, ſon but n'eſt pas que nous cherchions le plaiſir pour lui-même, mais qu'il ſerve d'aſſaiſonnement dans l'uſage des choſes dont notre conſervation dépend.

Il faut donc réſiſter aux paſſions, parcequ'il eſt plus aiſé de leur interdire l'entrée de notre cœur, que de les en chaſſer. C'eſt un grand moyen de vivre heureuſement ; parcequ'en faiſant taire les paſſions, on fait parler la vertu, en laquelle réſide la vraie félicité. Elle nous inſpire d'imiter Dieu autant qu'il eſt en nous : elle nous affranchit de nos beſoins ; elle nous procure la liberté & la ſécurité. On l'acquiert par la pratique des devoirs qu'elle preſcrit. Souffrez les injures, elles ne vous feront aucun mal ; croyez que vous êtes heureux, & vous

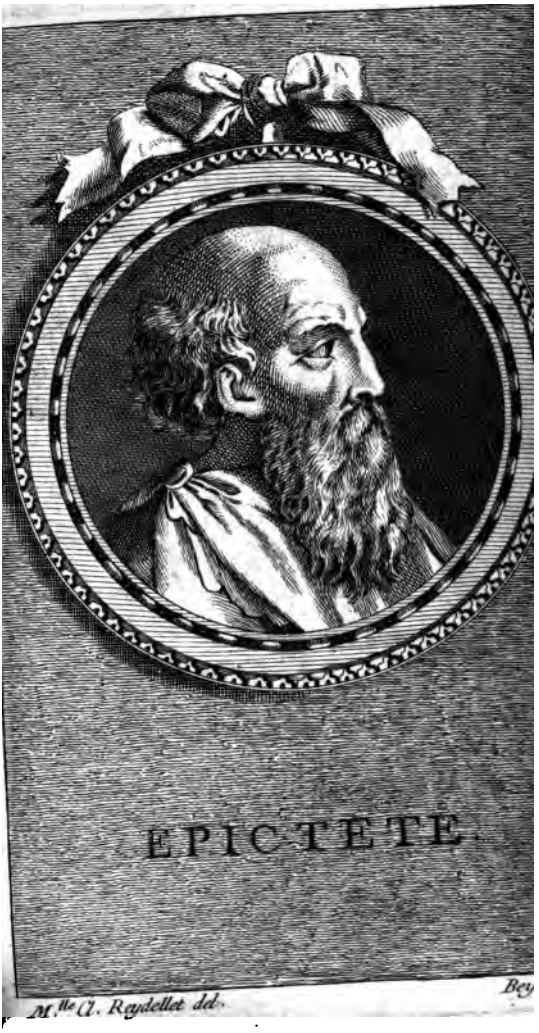
le ſerez réellement : car nul n'eſt heureux, s'il ne croit l'être.

Pour ſe procurer ce ſentiment, il faut exercer ſon eſprit & ſon cœur, & c'eſt à quoi on parvient par l'étude de la Philoſophie ; car elle nous donne une regle ſure & d'un uſage univerſel pour la conduite de notre vie. Elle nous préſerve de l'erreur, & fixe le degré d'eſtime qui eſt due à chaque choſe : elle condamne les voluptés ſujettes au repentir, & n'approuve que les biens durables : enfin elle démontre que celui-là eſt véritablement heureux, qui n'a pas beſoin des proſpérités humaines, & que celui-là eſt véritablement puiſſant, qui eſt maître de lui-même.

Auſſi celui qui par cette étude eſt devenu Philoſophe, parvient au plus haut degré de perfection & de bonheur où l'homme puiſſe monter. Admis dans le ſanctuaire de la nature, placé dans la ſphere céleſte, il mépriſe avec plaiſir les palais qu'habitent les riches, & les tréſors que la terre renferme. Après avoir meſuré l'étendue du monde, il le trouve trop petit pour lui, & il eſt très étonné que tant de peuples cherchent à s'en aſ-

ſurer la poſſeſſion à main armée. Il reconnoît en lui l'empreinte de la divinité au plaiſir que lui cauſe la contemplation des corps céleſtes : ils ne lui ſont plus étrangers ; il les regarde comme ſon propre bien. Enfin, comment un Philoſophe ne ſeroit-il pas heureux ? Se livrer tout entier à l'étude de la Philoſophie, c'eſt paſſer à une meilleure condition, c'eſt franchir les barrieres de la mort qui nous environnent.

D'abord l'étude eſt un ſûr moyen d'éviter l'ennui : elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes, & nous rend utiles aux autres. Elle donne en ſecond lieu à notre eſprit les forces néceſſaires pour ſupporter notre condition, pour ſe conſoler des pertes qui lui arrivent, pour prendre les adverſités en bonne part, & pour prévenir la laſſitude & le découragement : ſeuls moyens de rétablir ou de conſerver la tranquillité de l'eſprit, en quoi conſiſte le bonheur de la vie.


EPICTETE.
Mlle C. Reydellet del.
Bey

EPICTETE *.

LE Lycée, l'Académie & le Portique ont peuplé nos Egliſes naiſſantes, dit un Auteur eſtimé du dernier ſiecle (1), & leurs plus grandes lumieres en ſont venues. En effet ſaint *Auguſtin* a remarqué que preſque tous nos premiers ſaints Evêques étoient Philoſophes Platoniciens ou Stoïciens (2). Saint *Clement* d'Alexandrie étoit Stoïcien : ſaint Julien profeſſa la doctrine de *Platon*, & même, lorſqu'il devint chrétien il ne quitta ni ſon habit ni ſa profeſſion de Philoſophe ; il y joignit ſeulement l'étude de l'écriture ſainte.

Voilà ſans doute le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de la Morale de *Platon* & de celle de *Zenon*. Mais ſi ces Philoſophes ſe ſont acquis par là l'eſtime des

* *La vie d'Epictete & ſa Philoſophie*, par *G. Boileau*. *Enchyridion d'Epictete, ou abrégé de ſa Philoſophie*, par *G. Boileau*. *Les Caracteres d'Epictete*, par M. l'Abbé de *Bellegarde* : cet ouvrage eſt précédé de la vie d'*Epictete*, qui eſt la même que celle que *Boileau* a compoſée. *Dictionnaire hiſtorique & critique*, par M. de *Chauſepié*, art. *Epictete*, & ſes Ouvrages.

(1) G. *Boileau* dans l'*Enchyridion d'Epictete*.

(2) *S. Auguſtin* : *De vera Religione*.

perſonnages les plus reſpectables, quelle haute opinion ne doit-on pas avoir de celui dont je vais écrire l'hiſtoire ! Il prêcha pendant toute ſa vie le mépris des honneurs & des richeſſes, l'amour de la pauvreté & de la vie cachée, le pardon des ennemis, & il pratiqua cette doctrine avec la plus grande exactitude. Extrêmement attaché à la Secte Stoïque, qui étoit la plus auſtere de ce temps-là, il vécut dans la pauvreté, quoiqu'il fût chéri des Empereurs & des Grands.

Ce Sage naquit vers l'an ſoixante de l'ere chrétienne, ſur la fin du regne de *Néron*, à Hyérapolis, ville de Phrygie. Il ſe nommoit EPICTETE. On ne connoît ni ſon pere ni ſa mere : ſeulement on ſait qu'il fut eſclave d'*Epaphrodite*, Capitaine des Gardes du Corps de *Néron*, & qu'il paſſa chez lui les premieres années de ſa vie. Ce fut un dur eſclavage, car *Epaphrodite* étoit un homme vil & brutal tout à la fois : il traitoit fort mal EPICTETE. Un jour il lui prit fantaiſie de lui tordre la jambe; c'étoit une ſorte d'amuſement pour lui. Sans ſe plaindre du mal qu'il lui faiſoit, l'eſclave lui dit en ſouriant : Si vous continuez, vous me caſſerez infailliblement la jambe. *Epa-*

phrodite n'eut aucun égard à cet avis, recommença avec plus de force, & lui caſſa effectivement la jambe. Eh bien, ne vous l'avois-je pas bien dit, reprit EPICTETE, que cela arriveroit.

Il apprit ainſi chez ſon maître à ſouffrir, & il regarda cela comme une véritable ſcience, qu'il cultiva toute ſa vie. Il n'avoit pas beſoin de conſolateurs dans ſes diſgraces : il ne cherchoit de conſolations que dans lui-même, & il n'étoit ſenſible qu'à la douleur des autres. Il penſoit que la plus grande malignité d'une nature corrompue étoit de s'imaginer le mal moins fâcheux lorſqu'il nous eſt commun avec pluſieurs perſonnes, comme ſi, à meſure qu'on augmentoit ou qu'on diminuoit leurs peines, on augmentoit ou on diminuoit les nôtres. *Quoi !* s'écrioit-il, *ſi vous êtes condamné à avoir la tête coupée, voulez-vous qu'on la coupe à tout le reſte des hommes, & ne ſauriez-vous trouver de conſolation que dans la perte du genre humain ?*

Mais ces penſées ſont-elles bien juſtes? Premiérement il eſt certain que rien n'eſt plus doux dans les afflictions que d'épancher ſon cœur dans le ſein d'un

ami, parcequ'un ami s'intéreſſe à nos malheurs, & qu'il n'oublie rien pour en adoucir l'amertume L'eſprit accablé par le poids de la douleur ne peut pas toujours trouver des motifs de conſolation, ou même de réſignation, au lieu qu'un ami les ſuggere, & par là ouvre une porte à la paix de l'ame, à la tranquillité de l'eſprit, en quoi conſiſte la ſageſſe.

En ſecond lieu, cette maxime ſi approuvée, & au fond ſi véritable, la conſolation des miſérables eſt d'avoir des pareils, milite contre ce ſentiment d'EPICTETE, qu'on a tort de ſe plaindre quand on ſouffre ſeul des injuſtices. Cela pourroit être, ſi l'injuſtice étoit bien conſtatée; mais ſi parmi pluſieurs perſonnes innocentes du même crime dont on les accuſe, une ſeule eſt punie, n'y a-t-il pas lieu de croire que cette perſonne ſeule eſt coupable? Et cette préſomption n'eſt-elle pas une offenſe pour cette même perſonne? Elle n'eſt donc pas blâmable de ſe plaindre de l'injuſtice qu'on lui fait, & de la peine qu'on lui inflige.

Cependant il faut convenir que le ſentiment de notre Philoſophe annonce une

ame grande & courageuſe : auſſi perſonne n'avoit autant que lui de fermeté & de conſtance, & ne jugeoit mieux & plus ſainement de l'une & de l'autre vertu. Il ne pouvoit les ſouffrir ſi elles n'étoient pures, & la moindre tache les lui rendoit inſupportables. En blâmant la lâcheté, il ne vouloit pas qu'on fût téméraire. Quand on peut aller par une plaine ou par un endroit facile, pourquoi aller, diſoit il, par des lieux eſcarpés & des routes inacceſſibles ? Il ajoutoit qu'il y a autant de vanité & de honte à ſe précipiter dans le danger, quand il n'eſt pas néceſſaire, qu'il y a d'honneur & de vertu à s'y livrer, lorſque le devoir nous y oblige. Enfin il faiſoit conſiſter toute la Philoſophie en ces deux points, conſtance & continence, & il avoit toujours ces paroles à la bouche : *Soutenez-vous & abſtenez-vous.*

On ne ſait préciſément ni en quel temps ni comment il obtint la liberté ; mais il eſt certain qu'il fut compris dans le nombre des Philoſophes que l'Empereur *Domitien* exila vers l'an quatre-vingt-quatorze. Il ſe retira à Nicopolis, ville d'Epire. On prétend qu'il y paſſa le reſte de ſes jours ; mais ce ſentiment

n'eſt pas ſoutenable, puiſque tous les Hiſtoriens s'accordent à dire qu'il avoit une petite maiſon à Rome où il n'y avoit pas de porte, & une vieille ſervante qui avoit ſoin de lui. Or, un homme qui a une maiſon & un domeſtique pour le ſervir, n'eſt pas un eſclave. Ce n'eſt pourtant là qu'une preuve qu'EPICTETE n'a pas demeuré toujours à Nicopolis : la ſuite de ſon hiſtoire fournit d'autres preuves auſſi convaincantes.

En entrant dans le monde, notre Sage fit vœu de pauvreté. Sa petite maiſon étoit expoſée aux injures de l'air, & il n'avoit pour tout meuble qu'une lampe de fer; encore la lui vola-t-on. Ah! dit il en riant, le voleur n'a qu'à revenir, je l'attraperai bien, car il n'en trouvera plus qu'une de terre.

Ceux qui venoient le voir étoient étonnés de le trouver entre quatre murailles, ſans tapiſſeries, ſans tableaux, & peut-être auſſi ſans lit (car les Hiſtoriens de ſa vie n'auroient pas manqué d'en parler, s'il en avoit eu un); mais il s'en moquoit. *Qu'eſt-il néceſſaire*, diſoit-il, *de parer ſa maiſon de tableaux & de tapiſſeries? Il faut l'embellir de tempérance & de modeſtie, parceque ce ſont des orne-*

ments qui durent toujours & qui ne vieillissent jamais.

Ce n'eſt pas qu'il fît parade de ſa pauvreté, car il prenoit une peine extrême à la cacher, tant il craignoit qu'on imputât à vanité l'aveu de ſon indigence. Auſſi recommandoit-il à ſes diſciples de cacher ſoigneuſement leur vie : *Si vous êtes ſi heureux que de contenter votre corps de peu, gardez-vous de vous en glorifier ; ſi vous êtes accoutumés à ne boire que de l'eau, ne vous en allez pas vanter ; & ſi quelquefois vous voulez vous exercer à quelque choſe qui ſoit pénible, exercez-vous en particulier : quoi qu'il en ſoit ne faites jamais rien pour être regardé ni pour être admiré du peuple, parceque toutes ces affectations ſont vaines & indignes d'un Philoſophe.*

Son opinion étoit qu'un véritable Philoſophe doit faire, & non pas dire ; & il diſoit que ceux qui faiſoient les Philoſophes, l'étoient de paroles, & non pas en effet. Il avoit adopté la Philoſophie de *Zénon* ; mais il ne la pratiquoit pas rigoureuſement, & il ſavoit s'en écarter, lorſqu'il ne la jugeoit point conforme à la raiſon. Il trouvoit ſur-tout ridicule que les Stoïciens comparaſſent

leurs Sages à Dieu. Pour lui il ſe croyoit homme ; il ne regardoit pas autrement les Philoſophes, de quelque Secte qu'ils fuſſent : ſeulement il avoit pitié de ceux qui vouloient s'en faire accroire, & n'épargnoit pas même les Grands : quoique très maltraité de la fortune, il ne les traitoit pas mieux que les autres.

Ils ont bien tort, diſoit-il quelquefois, de ſe glorifier de ce que tant de gens les reſpectent & leur rendent ſervice, & de croire que c'eſt pour l'amour d'eux qu'on leur fait tant de ſoumiſſions. Chacun en cela ne regarde que ſon intérêt. *On les ſert juſtement comme on ſert les ânes ; ſi on les étrille, c'eſt pour en tirer ſervice, & on les révere comme on révere la fievre à Rome : ſi on lui dreſſe des autels, c'eſt de peur qu'elle ne faſſe du mal.*

Cependant EPICTETE imitoit aſſez dans ſes diſcours & dans ſes actions la façon de vivre de *Socrate*, de *Diogene* & de *Zénon*. Quand il entreprenoit quelque ouvrage, il conſidéroit auparavant ce qu'ils auroient fait en pareille occaſion. Lorſqu'il reprenoit ou qu'il inſtruiſoit quelqu'un, il les citoit pour exemple ; du reſte il n'affectoit de parler ni poliment ni élégamment : il ne cherchoit

qu'à ſe rendre clair & intelligible; & avec cela il étoit ſi perſuaſif, qu'il ramenoit toujours à ſon ſentiment ceux qui diſputoient contre lui avec plus de force, & même quelquefois avec plus de vérité.

Quoiqu'il eſtimât *Pyrrhon*, il mépriſoit ſouverainement les Pyrrhoniens. L'un d'eux voulant lui prouver que les ſens ſont trompeurs, il lui répondit : *Vous eſt-il jamais arrivé d'aller au moulin en voulant aller aux études ?*

Il regardoit l'Opinion & la Fortune comme deux grands maux qui infectent le monde en le gouvernant, & il leur déclara une guerre éternelle. *La plupart des choſes que nous admirons ne ſont*, diſoit-il, *que de pures fantaiſies ; par exemple, l'Iliade dont on parle tant, n'eſt-elle pas une vraie fantaiſie ? Il prit fantaiſie à Pâris d'enlever Helene. Helene eut la fantaiſie de le ſuivre, & Menelas eut la fantaiſie de s'en fâcher : Voilà proprement ce que c'eſt que l'Iliade.*

Quant à la Fortune, notre Philoſophe la comparoit à une femme de qualité, qui ſe proſtitue à des valets. Il diſoit que la vie qui dépend de la fortune, reſſemble à un torrent trouble, ſale, difficile

coucher dans un lit magnifique, & être malade : de même il eſt bien plus à ſouhaiter de conſerver le repos & la tranquillité de l'eſprit dans une médiocre condition, que d'avoir de la triſteſſe & du chagrin dans une fortune plus élevée. Il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit la pauvreté qui nous rende malheureux, c'eſt l'ambition. En effet ce ne ſont point les richeſſes qui nous délivrent de la crainte, il n'y a que la raiſon qui en ſoit capable : c'eſt pour cela que celui qui fait proviſion de raiſon eſt content de ſoi-même, & ne ſe plaint jamais de la pauvreté.

Voilà ſans doute les meilleures raiſons qu'on puiſſe donner en faveur de l'indigence. Mais ſi vous vivez toujours dans la pauvreté, lui diſoit-on, vous ne ſerez jamais en état de rendre ſervice à vos amis ; & il leur faiſoit cette belle réponſe : *Penſez-vous que ce ſoit aſſiſter ſes amis que de leur prêter de l'argent ? Il eſt certain qu'on doit faire tout ſon poſſible pour acquérir des richeſſes, afin de les aſſiſter dans le beſoin ; mais montrez-moi un moyen par lequel on puiſſe s'en procurer en conſervant l'honnêteté & la probité, & je vous promets que je ferai tous mes efforts pour les acquérir. Sans cela, je ne dois pas*

perdre mes biens pour en acquérir d'autres qui ne ſont pas de vrais biens : jugez donc ſi vous n'êtes pas bien injuſte en préférant un fidele ami à de l'argent.

Ainſi EPICTETE perſiſta courageuſement à vivre dans la pauvreté, & ne manqua point de raiſons pour en faire l'éloge, & pour autoriſer ſa conduite. Ce n'eſt pas que ce Sage fût entêté dans ſes opinions : il n'étoit ferme que dans le chemin de la vérité ; car il s'exécutoit volontiers lorſqu'il croyoit qu'il avoit failli.

Un jour un nommé *Rufus* le reprit avec une rudeſſe étrange de ce qu'il n'avoit pu trouver une *omiſſion* dans un ſyllogiſme, & il lui répondit : Je n'ai pas fait un ſi grand mal que ſi j'avois brûlé le Capitole. Penſes-tu, miſérable, répliqua *Rufus*, qu'il n'y a point d'autres crimes que de brûler le Capitole ? Notre Sage, bien loin de ſe fâcher d'une répartie ſi aigre, en remercia *Rufus*, & la conta à tout le monde.

Une autre fois un homme qui avoit été très riche, mais qui alors étoit très pauvre, le vint prier d'écrire au peuple en ſa faveur. EPICTETE lui fit une lettre très pathétique, où il repréſenta & pei-

gnit ſon infortune avec des expreſſions capables d'émouvoir de compaſſion les perſonnes les plus inſenſibles. Il la donna à cet homme, qui, au lieu de le remercier, la lui rendit, en lui diſant fiérement : Je ſuis venu vous trouver pour vous demander du ſecours, & non pas des plaintes dont je n'ai point beſoin. EPICTETE auroit pu lui répondre : Si tu n'a pas beſoin de plaintes, pourquoi viens-tu me prier d'écrire au peuple en ta faveur ? Cependant notre Philoſophe le traita avec plus d'indulgence. Sa fierté lui plut tellement, qu'il lui ſut gré de ſa réponſe.

Cette conduite, ſi conforme à ſes ſentiments, procura à EPICTETE l'eſtime & l'amitié des plus grands perſonnages de ſon temps, & notamment celles de *Favorinus*, d'*Herode* le Sophiſte, & de l'Empereur *Adrien*. Il méritoit aſſurément qu'on s'attachât à lui, car perſonne n'étoit plus délicat que lui dans l'amitié. Il croyoit que le Sage ſeul étoit capable de ce ſentiment : c'eſt ce qu'il apprenoit à ſes diſciples. Un homme qui ſe trouva un jour préſent à cette inſtruction, lui répondit que cela n'étoit pas exact ; car quoiqu'il ne fût pas ſage, il ne laiſſoit pas

pas d'aimer tendrement ſon fils. » Vous » vous l'imaginez, repartit Epictete. » N'avez-vous jamais vu, ajouta t-il, » des petits chiens jouer enſemble? On » croiroit à les voir qu'ils ont une ex- » trême paſſion l'un pour l'autre; ce- » pendant jettez quelques morceaux » de viande au milieu d'eux, & vous » reconnoîtrez s'ils s'aiment effective- » ment. Il en eſt de même de vous & » de votre fils. Mettez quelque petit » morceau de terre entre vous & lui, & » vous verrez ſi, pour en jouir, il ne » ſouhaitera pas votre mort, & ſi peu » de temps après il ne concevra pas une » haine mortelle contre lui... Quand » on veut connoître ſi deux hommes » ſont véritablement amis, il ne faut » pas s'enquérir s'ils ſont parents ou s'ils » ont été nourris & élevés enſemble; » ce ſont de fort mauvaiſes marques, » qui ne ſervent ordinairement qu'à » nous abuſer. Il ne faut s'inſtruire que » de leurs opinions & de leurs mœurs: » ſi vous reconnoiſſez qu'ils ſoient véri- » tablement honnêtes gens, vous pour- » rez faire un jugement équitable, & » aſſurer qu'ils ſont parfaitement amis «.

Une autre qualité eſtimable d'Epic-

TETE, c'étoit d'aimer extrêmement la propreté. Il aimoit mieux voir ſes diſciples friſés & bien peignés, que de les voir craſſeux & malpropres, parcequ'il en eſpéroit davantage. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'eſt que de tous les Philoſophes païens, il eſt le ſeul dont la morale ait plus approché de celle de *Jeſus-Chriſt*. Il admettoit l'immortalité de l'ame, & vouloit qu'on ſe conduiſît dans la vie conformément à cette croyance. C'eſt ce qu'on verra par l'expoſition que je ferai de ſon ſentiment. Il a pourtant une opinion ſur le ſuicide, qui formeroit une tache à la pureté de ſa doctrine, ſi elle étoit telle que *Wolfius* & pluſieurs Erudits le veulent : voici de quoi il s'agit.

EPICTETE dit : *Quand un homme eſt las de faire ſon perſonnage, il peut ſe conſoler en ſe ſouvenant que la porte eſt ouverte.* Il ſemble que cela ſignifie qu'il peut ſortir de ce monde s'il s'y ennuie, parceque la porte eſt ouverte, c'eſt-à-dire, qu'on eſt libre de ſe tuer. La porte ne peut être ouverte que pour aller en l'autre monde, & ce mot ne ſauroit exprimer autre choſe.

Cependant l'Auteur de la vie de ce Philoſophe (M. G. *Boileau*) prétend

qu'il a voulu dire que, ſi notre exiſtence nous peſe, ſi notre état nous ennuie, il faut ſe ſouvenir que notre terme ne ſera pas long, que nous ſerons bientôt délivrés de cette inquiétude, & qu'infailliblement nous mourrons. M. *Boileau* croit que c'eſt là effectivement la penſée d'EPICTETE; car il ſe moque de ceux, dit-il, qui ſe mettent en peine du lendemain. *Si demain vous avez de quoi manger*, c'eſt notre Philoſophe qui parle, *vous mangerez : ſi vous n'en avez point, vous vous en paſſerez. Le pis qui vous puiſſe arriver, c'eſt d'aller en l'autre monde, la porte vous eſt toujours ouverte.* Mais ce conſeil d'EPICTETE à ceux qui peuvent manquer du néceſſaire, bien loin de confirmer le ſentiment de *Boileau*, l'infirme. En effet il eſt clair que cela veut dire : ſi vous n'avez pas de pain, le pis aller ſera de mourir ; & ſi vous voulez vous épargner les longueurs de cette mort, vous n'avez qu'à vous la donner vous-même, *la porte vous eſt toujours ouverte.* Si cela vouloit dire que le terme n'eſt pas long, que nous mourrons infailliblement, comme le veut *Boileau*, la porte ne ſeroit pas toujours ouverte : elle le ſera un jour ; mais elle

ne l'eſt pas actuellement, & rien n'eſt plus ridicule que de vouloir convertir le préſent en futur, & de ſoutenir que le mot *toujours*, qui eſt indéfini, exprime un ſens fini.

Concluons donc qu'Epictete s'eſt déclaré pour le ſuicide, parcequ'il n'y a pas d'autre conſéquence à tirer de ſes expreſſions. Il faut croire que ce n'étoit pas là ſon véritable ſentiment, & qu'il étoit rendu par ces paroles qui ſont contraires au ſuicide : *Quand les tyrans nous maltraitent*, dit-il, *il faut prendre patience, & attendre que Dieu nous délivre de leur perſécution. Il eſt juſte que nous gardions le rang où il nous a mis : c'eſt à lui à nous en retirer quand il lui plaira. Le temps de notre demeure ne ſera pas long. Quand on a pris cette réſolution, il n'y a point de tyrans qu'on ne puiſſe braver.*

On ne ſait ni de quelle maladie, ni en quel temps ce Philoſophe eſt mort. Il n'a laiſſé aucun ouvrage ; mais il s'étoit acquis une ſi haute réputation par ſon ſavoir & ſon intelligence, qu'un jeune homme acheta ſa lampe trois mille dragmes, dans l'eſpérance de devenir auſſi ſavant que lui à la lueur de cette lampe.

Quoiqu'Epictete eût beaucoup de

diſciples, on ne connoît qu'*Arrien*, qui s'appliqua à rédiger par écrit tout ce qu'il lui avoit entendu dire. Il a compoſé de ſes diſcours un livre intitulé *Enchiridion*, lequel renferme toute la morale de ſon maître. Ce mot *enchiridion* eſt grec, & ſignifie un poignard. *Arrien* ſe ſervit de ce mot pour le titre de ſon livre, parceque comme les poignards ſont des armes légeres que l'on porte ordinairement ſur ſoi pour en faire uſage quand on eſt ſurpris par les ennemis, de même il prétendoit qu'on devoit toujours avoir ce petit livre devant les yeux, pour réſiſter aux attaques des paſſions qui ſont nos ennemis domeſtiques. C'eſt donner aſſurément une grande idée de l'ouvrage d'Epictete, & c'eſt en même temps lui rendre juſtice. On en jugera par l'analyſe que je vais en faire.

Morale d'EPICTETE.

L'homme deſire naturellement d'être heureux: le bonheur eſt le point fixe qu'il cherche toujours. Pour le trouver, il faut bien diſtinguer ce qui dépend de nous d'avec les choſes qui ſont les effets

ou de la nature, ou de la fortune, ou du haſard. Nous ſommes les maîtres de nos opinions, de nos inclinations, de nos deſirs, de nos averſions, & de toutes les opérations de notre entendement; mais il ne dépend pas de nous d'avoir beaucoup d'eſprit, de grandes richeſſes, une illuſtre naiſſance, de la beauté & de la ſanté.

Il ne faut donc pas s'affliger d'être privé des choſes qu'il n'eſt point en notre puiſſance de nous procurer, parceque cette affliction eſt un véritable malheur.

A la vue de quelque objet fâcheux qui vous frappe, accoutumez-vous à dire que ce n'eſt qu'une pure imagination, & que la choſe n'eſt pas telle qu'elle vous paroît. Examinez ſur-tout ſi cet objet, qui fait votre peine, eſt de la nature des choſes qui dépendent de vous; & ſi cela n'eſt pas, dites, ſans vous émouvoir, que ce n'eſt point votre affaire. Le bonheur ou le malheur des hommes dépend le plus ſouvent de leur imagination : ils ſont heureux ou malheureux quand ils croient l'être.

L'homme qui eſt le maître de ce qu'il veut ou de ce qu'il ne veut pas, qui peut

obtenir ce qu'il deſire, & rebuter ce qui le choque, a un empire abſolu ſur toutes choſes. Celui qui aſpire donc à la liberté, & par conſéquent au bonheur qui en dépend, doit s'abſtenir de tout deſir & de toute averſion de ce qui dépend purement d'autrui, ſans quoi il vit néceſſairement dans la dépendance & la ſervitude, & par conſéquent il eſt malheureux.

Quand quelque objet vous frappe, rentrez en vous-même pour examiner avec quel ſecours vous y pouvez réſiſter. Si vous voyez une belle fille, armez-vous de la tempérance pour ne rien faire contre votre devoir. Si on vous propoſe une entrepriſe pénible & laborieuſe, prenez courage. Et ſi on vous dit des choſes offenſantes, ayez patience. Souvenez-vous que ce n'eſt ni celui qui vous maltraite, ni celui qui vous offenſe qui vous maltraite: c'eſt l'opinion que vous en avez qui fait toute votre peine. Dégagez l'imagination des uſages & des préjugés, & n'allez pas vous chagriner vous-même, lorſque perſonne ne cherche à vous chagriner.

Quelque accident qui vous arrive, ne dites jamais que vous avez perdu

quelque choſe, dites que vous l'avez rendue. Votre fils vient-il de mourir, dites que vous l'avez rendu. On vous a enlevé un héritage, dites de même que vous l'avez rendu.

Ayez tous les jours devant les yeux le banniſſement, la mort & les autres malheurs qui paroiſſent redoutables aux hommes; mais ſur toutes choſes ne perdez point la mort de vue: par ce moyen vous ne ſerez capable d'aucune lâcheté, & vous ne deſirerez jamais rien avec trop d'empreſſement & de paſſion.

Ne vous alarmez point de ces faux raiſonnements: je vivrai ſans honneur & ſans crédit; on ne fera nul cas de moi. Si la privation eſt un mal, ce mal ne peut être que l'effet du vice: au reſte c'eſt être ſage que de céder habilement à la néceſſité; c'eſt connoître les myſteres & les ſecrets de Dieu.

En effet la vertu conſiſte ſur-tout à ſe défaire de ces faux raiſonnements: Si je n'ai grand ſoin de mes affaires, je n'aurai pas de quoi ſubſiſter avec honneur. Il vaut mieux mourir de faim & conſerver une parfaite tranquillité d'eſprit, exempt de trouble & d'inquiétude, que de poſſéder des biens immen-

ſes dans l'embarras & dans le trouble. Ne demandez pas que les choſes ſe faſſent comme vous le ſouhaitez ; mais tâchez d'acquieſcer à la maniere dont elles ſe font.

Si vous voulez épurer votre vertu, n'affectez point de paroître ni comme un imbécille, à cauſe du mépris que vous avez pour les choſes extérieures, ni comme un ſavant, parceque cela choque également les hommes. Ne parlez point ni de votre mérite ni de votre ſavoir ; ne vous en prenez qu'à vous même dans les embarras & dans les traverſes qui vous ſurviennent : n'accuſez, ne blâmez, ni ne louez perſonne, moquez-vous même de ceux qui ſont prodigues de louanges ; & enfin honorez les Dieux, croyez qu'ils exiſtent, qu'ils gouvernent le monde avec équité; ſoumettez-vous à leur providence, & recevez en bonne part tout ce qui vous arrive, comme étant réglé par une intelligence très excellente & très parfaite.

Preſcrivez-vous une maniere de vie qui vous ſerve de loi, & que vous obſerviez devant le monde, ou en votre particulier. Conſidérez avec attention la qualité des choſes qui ſont faites pour le

plaiſir ou pour l'utilité, ou que vous aimez, en commençant par les plus importantes. Si vous avez de l'attachement pour quelque meuble fragile, ſouvenez-vous qu'il eſt fragile, & ne vous troublez point ſi par malheur il vient à être caſſé. Si vous aimez quelque perſonne, ſouvenez-vous qu'elle eſt mortelle; afin que ſi elle vient à mourir, vous n'en ſoyez pas trop ému. On renverſe votre huile, on vole votre vin; rentrez en vous-même, & dites que c'eſt à ce prix qu'on achete la tranquillité : c'eſt par là qu'on acquiert la conſtance. On ne devient pas vertueux ſans qu'il en coûte : c'eſt être ſage de ne ſe plaindre ni de ſoi-même ni des autres.

Quand vous verrez quelqu'un dans la douleur, ou pour l'abſence de ſon fils ou pour la perte de ſa fortune, prenez garde que cet objet ne vous ſurprenne, & ne vous perſuade que cet homme eſt véritablement malheureux par la privation de ces choſes extérieures. Rentrez ſur le champ en vous-même, & faites ce raiſonnement : Ce ne ſont point ces diſgraces qui affligent cet homme; car il eſt des hommes qui n'éprouvent point de pareils malheurs : ce n'eſt donc que l'opi-

nion qu'il en a en ſon imagination, qui le bleſſe. Faites enſuite tous vos efforts pour le guérir de ſes préjugés par de ſolides raiſons : s'il le faut, pleurez avec lui ; mais prenez garde que votre cœur ne ſe trouble, & que cette feinte ne devienne une vérité.

Nous ſommes tous en ce monde des acteurs. Chacun de nous doit faire le perſonnage que le maître de la comédie lui a donné. Si votre rôle eſt court, vous le jouerez court ; s'il eſt long, vous le jouerez long. Quoi qu'il en ſoit de ſa durée, ſi vous devez repréſenter le perſonnage d'un pauvre, ſoutenez ce rôle le mieux qu'il vous ſera poſſible. Si on vous donne celui d'un Prince, d'un artiſan, d'un eſtropié, acceptez-le tel qu'il puiſſe être. Votre devoir eſt de bien repréſenter votre perſonnage ; mais il appartient à un autre de choiſir le rôle que vous devez jouer (1).

Mais quel que ſoit le rôle que la Providence vous a donné, ſouvenez-vous

(1) Cette penſée a été très bien rendue par le grand *Ronſſeau*. Tout le monde connoît ces vers :

Ce monde-ci eſt un œuvre comique,
Où chacun fait un rôle différent, &c.

que c'eſt la marque d'un eſprit bas que de donner trop de ſoins aux choſes qui regardent le corps, à boire, à manger, aux plaiſirs des femmes, aux exercices, & aux autres fonctions purement corporelles. Toutes ces choſes ne doivent ſe faire qu'en paſſant & comme par maniere d'acquit : c'eſt à cultiver l'eſprit que nous devons donner notre attention.

APOLLONIUS
DE TIANE.
M.de C. Reydellet del.
Beyssent Sc.

APOLLONIUS, DE TYANE *.

AVANT & après la mort de *Néron*, les Philoſophes qui vinrent à Rome, y parurent avec un air de hauteur & de ſupériorité qui offenſa les perſonnes en place. Les Romains étoient fiers & jaloux de leur autorité : aucune ſorte de mérite n'étoit capable de rabaiſſer leur ſuffiſance. Ils ne connoiſſoient de ſupériorté que celle que donne la force, & de grandeur que celle que procurent les richeſſes, les dignités.

Il falloit donc changer de ton, ſi on vouloit faire reſpecter la Philoſophie. Il ſemble que la modeſtie, la retraite, le recueillement, le mépris de toutes les vanités mondaines, qui ſont l'apanage du Sage, étoient les ſeuls moyens de parvenir à ce but, parceque la vertu & le ſavoir ſont tôt ou tard reconnus & eſtimés. Mais le Philoſophe qui va nous

* *Philoſtrati* L. I. *de vita Apollonii. Hiſtoire des Empereurs*, par M. *le Nain de Tillemont*, Tom. II. *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, Par M. *Fleuri*, Tom. I. *Dictionnaire de Bayle*. Art. *Apollonius de Tyane. Jac. Brukeri, Hiſtor. crit. Philoſ.* Tom. II. Et ſes Epîtres.

veilleux ; il vouloit paſſer pour un homme extraordinaire, & ce goût fit un tort infini aux plus belles choſes de ſa vie.

Il diſoit à tout le monde qu'Eſculape guériſſoit volontiers les maladies en ſa préſence ; & il y avoit des gens aſſez ſots pour le croire Une préſomption de jeune homme lui donnant une haute idée de ſa vertu, il commença à faire le cenſeur & le réformateur du genre humain, & ſoutint ce rôle pendant le reſte de ſa vie avec aſſez de ſuccès.

Son pere étant mort dans ce temps-là, APOLLONIUS, lorſqu'il fut majeur, céda une partie de ſon bien à ſon frere aîné ; & ayant gagné ſon amitié par cette libéralité, il le retira de la vie déréglée qu'il menoit. Il diſtribua encore le reſte de ſon bien à ceux de ſes parents qui étoient pauvres, & ne s'en réſerva qu'une très petite partie.

Cette belle action lui concilia l'eſtime de tous les gens de bien. Elle eſt véritablement d'autant plus méritoire, qu'il eſt rare qu'un homme de vingt-cinq ans ſoit ſi déſintéreſſé. Il étonna encore ceux qui le voyoient, par le vœu qu'il fit de garder le ſilence pendant cinq années de ſuite, à moins qu'il ne fût

obligé de parler pour l'utilité des hommes. Il ſe promenoit dans la Cilicie & dans la Pamphylie, en obſervant avec ſoin ſi l'union, la bonne intelligence regnoient parmi les citoyens. Il vouloit que tous les hommes vécuſſent comme freres, & il ſe portoit pour médiateur de tous les différends. Il appaiſa ainſi pluſieurs ſéditions, en ſe montrant ſeulement au peuple. Parmi ces ſéditions, il y en eut une qu'il étoit très difficile de calmer.

A Aſpende, l'une des villes de la Pamphylie, le peuple s'étoit révolté à cauſe de la diſette des grains. Quelques riches avoient caché le bled pour des vues d'intérêt, & avoient mis une grande diſette dans la ville. Le ſouverain étoit véhémentement ſoupçonné d'avoir part à cette iniquité : auſſi le peuple ſe mutina, & voulut l'attaquer. Il étoit prêt à exécuter ſon deſſein, lorſqu'APOLLONIUS, ſans dire un ſeul mot, appaiſa cette émeute populaire. Sa préſence fit rentrer le peuple dans ſon devoir, & ouvrir les greniers. Vit-on jamais, s'écrie *Bayle*, un ſilence plus éloquent, plus actif, plus perſuaſif ?

Quoique jouiſſant dans la Cilicie & dans la Pamphyle de la conſidération la plus diſtinguée, notre Philoſophe voulut ſe faire admirer dans tout l'univers. Il réſolut donc de voyager. Il alla d'abord à Antioche, où il travailla à rétablir le culte des Idoles. Il pratiqua enſuite des myſteres ſecrets, où il n'admit que ceux qui avoient paſſé quatre ans ſans parler. Il ſe vantoit de ſavoir toutes les langues, & de ne les avoir jamais appriſes, de connoître les penſées des hommes, d'entendre les oracles que les oiſeaux rendoient par leur chants. *Je ne cherche pas*, diſoit-il, *comme les autres Philoſophes; j'ai cherché étant jeune, il n'eſt plus temps de chercher, mais d'enſeigner. Le Sage doit parler comme un Légiſlateur, qui ordonne aux autres ce dont il eſt perſuadé lui-même.*

Il n'uſoit dans ſes diſcours ni d'ironie, ni de détours pour ſurprendre ſes auditeurs. Il parloit toujours déciſivement, & ne débitoit que des ſentences courtes & ſolides, qu'il prononçoit comme autant d'oracles. Il fit ainſi aimer les ſciences & la ſageſſe à Antioche, & s'attacha quelques diſciples, qui le ſuivoient

par-tout, mais qui l'abandonnerent lorſqu'il leur propoſa d'aller aux Indes voir les Philoſophes de ce pays.

C'étoient les Brachmanes, qui paſſoient pour des hommes très ſavants; ils avoient ſeuls le droit dans les Indes d'étudier & d'inſtruire. Ils menoient une vie très dure & très laborieuſe. L'auſtérité de leurs mœurs, & le mépris qu'ils faiſoient de toutes les ſortes de grandeurs, leur donnoient le droit de dire librement la vérité ſans craindre le blâme.

APOLLONIUS voulut voir ces hommes de mérite. Il partit donc d'Antioche pour les Indes, ſuivi ſeulement de deux valets; mais en paſſant à Ninive, un jeune homme, appellé *Damis*, ſe joignit à lui. Il fut ſi enchanté & de ſa doctrine & de ſa ſageſſe, qu'il ne voulut plus le quitter: il devint un de ſes plus zélés diſciples, & ſon hiſtorien après ſa mort.

Il alla donc avec ce diſciple de Ninive à Babylone, pour voir les Mages; il conféra ſeul avec eux, & il en apprit beaucoup de ſecrets. C'étoit la récolte qu'il vouloit faire dans ſes voyages. Il demeura vingt mois à Babylone, & il en

ſortit avec ſon cher *Damis* pour aller aux Indes.

Le Roi de ce pays, nommé *Phraothe*, à qui il ſe préſenta, lui fit beaucoup d'acceuil. Il admira également & ſa bonne mine & ſon ſavoir, & l'envoya à *Hiarchas*, chef des Brachmanes. APOLLONIUS eut avec lui & les autres Brachmanes, des conférences ſecretes, auxquelles *Damis* ne fut point admis. Il les quitta au bout de quatre mois, & s'embarqua pour retourner à Antioche.

Il ne fut pas accueilli dans cette ville comme il l'avoit été à ſon premier voyage. On y avoit perdu le goût des ſciences, & l'arrivée d'un Savant ne parut pas devoir mériter leur attention. Auſſi notre Philoſophe n'y fit pas un long ſéjour. Il s'en alla en Chypre, de là en Ionie, & s'arrêta à Epheſe, où on l'écouta. Il harangua les Ephéſiens pour les engager à s'appliquer à la Philoſophie, & à mener une vie ſérieuſe. Epheſe étoit une ville efféminée & paſſionnée pour la danſe. Ses habitants n'aimoient que les amuſements frivoles, & étoient du reſte fort pareſſeux; mais il leur prêcha l'amour de la ſageſſe avec

tant d'éloquence & de vérité, qu'il convertit tout le monde.

Il étoit ſuivi dans les rues d'une multitude de perſonnes. Les artiſans quittoient leurs travaux pour l'entendre & profiter de ſes leçons. Un jour, comme il leur parloit de la communication des biens, & qu'il les exhortoit à s'aider les uns les autres de leurs bourſes & de leurs aliments, il eut occaſion de faire un prodige, qui fit encore plus d'effet que ſes raiſonnements.

Dans le temps qu'il leur parloit, pluſieurs oiſeaux qui étoient perchés dans un bois voiſin du lieu où il étoit, furent joints par un autre qui vola vers eux, en criant comme s'il eût eu quelque bonne nouvelle à leur apprendre. A l'inſtant tous les oiſeaux ſe mirent à crier, & s'envolerent avec lui.

Apollonius remarqua cette manœuvre, & l'expliqua ainſi. Un garçon qui portoit du bled, a fait un faux pas, & en a répandu une grande partie dans une telle rue. Cet oiſeau qui a appellé les autres par ſon chant, s'y eſt trouvé, & eſt venu les avertir de cette bonne fortune. Pluſieurs des auditeurs coururent auſſi-tôt au lieu qu'il avoit déſigné,

pour vérifier le fait, & revinrent peu de temps après, en criant : ô prodige ! Apollonius entend le langage des oiſeaux.

On a prétendu dans les temps de la ſuperſtition & de l'ignorance, qu'il y avoit des ſecrets pour entendre le langage des oiſeaux. On a d'abord ſuppoſé que les oiſeaux ſe communiquent entre eux leurs penſées par le moyen de leurs chants, comme les hommes le font par le moyen de la parole ; & on a enſuite écrit que les Indiens acquéroient l'intelligence du langage des animaux en général, en mangeant le cœur ou le foie de certains dragons, dont la chaſſe faiſoit, à cauſe de cela, une de leurs principales occupations, & que notre Philoſophe s'étoit ſervi de cette recette pour ſe procurer cette intelligence (1).

Euſebe de Céſarée, qui a réfuté avec tant de raiſon l'apologiſte d'Apollonius ſur les miracles qu'on a voulu lui attribuer, lui en fait même ſérieuſement un reproche, comme une infidélité à la Philoſophie de *Pythagore*, dont il faiſoit

(1) Voyez *les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions, &c.* Tom. I. pag. 295.

profeſſion, & qui aſſujettiſſoit ſes diſciples à une abſtinence entiere de toutes ſortes d'animaux. *Euſebe* ajoutoit donc foi au ſecret des Indiens : c'eſt une ſimplicité de ſa part, qui fait un peu tort à la cenſure amere qu'il fait de la vie & des actions d'Apollonius.

M. *Fleuri* a bien mieux expliqué le prétendu prodige de ce Philoſophe, en diſant qu'il avoit remarqué en paſſant ce bled répandu, & qu'il avoit inventé le reſte. On peut encore interpréter favorablement cette invention. Comme notre Philoſophe vouloit abſolument engager les habitants d'Epheſe à ſe communiquer leurs biens, il avoit donné fort à propos les oiſeaux pour exemple, afin d'être plus ſûr de ſon fait. C'étoit prendre le peuple par ſon foible, qui croit plus au merveilleux qu'à la raiſon. Auſſi toutes ſes actions tiennent du prodige, & elles ont opéré beaucoup plus de fruit que ſes meilleurs raiſonnements.

Il ſortit d'Epheſe peu de temps après cet événement. Il alla à Smyrne, où il trouva les citoyens ſtudieux & curieux des belles connoiſſances. Il les encouragea à perſiſter dans leur façon de vi-

vre. Son intention étoit de demeurer long-temps avec des hommes ſi dignes de ſon eſtime ; mais les Ephéſiens le prierent de venir à leur ſecours pour les délivrer de la peſte.

Notre Philoſophe ſe rendit à cette priere. En arrivant à Epheſe il aſſembla le peuple, & lui dit d'un ton aſſuré : Mes enfants, prenez courage, je ferai ceſſer aujourd'hui la maladie. A cet effet il les mena au théâtre, où il y avoit un temple d'Hercule libérateur ; & y ayant apperçu un pauvre vieillard couvert de haillons & portant une beſace, qui demandoit l'aumône ; frappez, leur dit-il, cet ennemi des Dieux, jettez-lui le plus de pierres que vous pourrez. Les Ephéſiens trouvoient cet ordre barbare. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à accabler un miſérable qui leur faiſoit pitié, & leur demandoit grace d'une maniere fort touchante ; mais APOLLONIUS ne ceſſa de les preſſer, qu'ils ne l'euſſent aſſommé & accablé de pierres, de ſorte qu'ils en éleverent un grand monceau ſur ſon corps. Peu de temps après il leur dit d'ôter les pierres, & de voir ce qu'ils avoient tué ; ils ne trouverent qu'un grand

grand chien, & ne douterent point que le vieillard n'eût été un fantôme & un mauvais génie.

Notre Philoſophe leur dit que ce fantôme étoit l'auteur de leurs maux. Ce n'étoit pas une grande merveille que d'avoir fait paroître un vieillard, de l'avoir eſcamoté, & d'avoir mis un chien mort en ſa place, aux yeux d'un peuple prévenu, qui ne voit alors que ce qu'on lui fait voir. Il ne faut pour cela à un homme intelligent & hardi, qu'avoir le temps de préparer toutes choſes, comme APOLLONIUS l'eut, & d'être bien ſecondé dans ſon projet; mais le miracle conſiſte en la ceſſation de la peſte. Si la peſte eſt ceſſée après ce tour d'adreſſe, cela eſt plus ſurprenant que l'apparition d'un vieillard, & la découverte d'un chien mort dans un endroit où l'on n'avoit pas vu de chien. La queſtion eſt donc de ſavoir ſi en ſortant de cette belle expédition, les Ephéſiens furent auſſi-tôt délivrés de la peſte, & c'eſt ce dont on nous a pas inſtruits. Ce point eſt le plus eſſentiel : le reſte eſt une bagatelle, qui n'eſt pas digne de l'attention des gens éclairés.

Ces ſuccès l'enhardirent à former

d'autres entrepriſes en ce genre. Extrêmement flatté de l'honneur qu'ils lui procuroient, il préféra la gloire de ſe faire admirer, à celle plus ſolide de mériter l'eſtime des Sages. Il alla en Grece, où il publia qu'Achille lui étoit apparu, & lui avoit révélé pluſieurs ſecrets de l'Iliade.

Arrivé à Athenes, il voulut ſe faire initier aux miſteres d'Eleuſine. C'étoient des fêtes qui ſe célébroient en l'honneur de Cerès, à Eleuſis, petit bourg peu éloigné d'Athenes (1) : mais l'Hiérophante, ou grand Prêtre, lui refuſa cette grace, parcequ'il le ſoupçonnoit d'être

(1) Il convient ſans doute à l'hiſtoire d'un homme qui donnoit dans le merveilleux, de dire en quoi conſiſtoient ces myſteres. C'étoit une cérémonie qui ſe faiſoit pendant la nuit. Ceux qu'on devoit initier, s'aſſembloient près du temple de Cerès, dans une enceinte aſſez vaſte pour contenir un peuple nombreux. Ils portoient des couronnes de myrte, & ſe lavoient les mains à l'entrée du portique. Après divers préparatifs, on les inſtruiſoit de ce qui avoit rapport aux myſteres. Le principal miniſtre de la Déeſſe leur faiſoit des interrogations, auxquelles ils répondoient par une formule qu'on leur avoit communiquée.

Après cette réponſe, on les faiſoit paſſer par des alternatives continuelles de ténebres & de lumiere ; ils appercevoient une multitude confuſe d'objets différents ; pluſieurs voix ſe faiſoient entendre ; enfin on terminoit la cérémonie, en expoſant à leurs yeux l'objet de leur attente. *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions.* T. XXI. pag. 92.

magicien. Apollonius ne ſe tint pas pour offenſé : il paya de hardieſſe; & s'étant apperçu que les Athéniens étoient fort ſuperſtitieux, il ſongea à tirer parti de ce vice pour ſe les attacher.

Il commença d'abord à épurer leurs mœurs, en déclamant contre les exercices, tels que la danſe, les ſpectacles des gladiateurs, &c. qui tendoient à les corrompre. Il leur parla enſuite des rites de leur Religion; leur donna des regles pour les ſacrifices; leur indiqua les heures du jour & de la nuit auxquelles on devoit les faire; exigea d'eux qu'ils ne buſſent point dans la coupe dont ils ſe ſervoient pour faire les libations, qu'ils la gardaſſent pure pour les Dieux, & qu'ils leur donnaſſent à boire par les oreilles avec cette même coupe, parceque, diſoit-il, on boit moins par l'oreille que par la bouche.

Tous les auditeurs trouverent ce diſcours ſi ridicule, qu'ils crurent que notre Philoſophe ſe moquoit d'eux; mais il leur ferma la bouche, en aſſurant qu'il connoiſſoit les raiſons myſtérieuſes des ſtatues & de leurs diverſes poſtures. Cette aſſertion impoſa à la multitude. Un jeune homme ſeul ne put entendre toutes

ces extravagances ſans éclater de rire. L'exemple étoit dangereux ; mais APOLLONIUS en détruiſit l'effet, en diſant qu'il étoit poſſédé du Démon. Sur le champ ce jeune homme ſe tourmenta comme s'il eût eu véritablement le diable dans le corps. Alors notre Philoſophe lui commanda d'en ſortir, & pour ſigne de ſa ſortie, de renverſer une ſtatue, & cela arriva comme il l'avoit dit. Converti en apparence par ce miracle, le jeune homme ſe fit diſciple d'APOLLONIUS ; il s'habilla comme lui, & vécut de même.

Tous les ſpectateurs ne douterent point que tout ce qu'ils voyoient, ne fût une opération divine. Ce n'étoit cependant qu'un tour d'adreſſe, infiniment inférieur à ceux que font les habiles joueurs de gobelets. Il eſt aiſé de faire voir tout ce qu'on veut à un peuple prévenu & aveuglé par la ſuperſtition. Il paroît clairement que ceci étoit un jeu. Le jeune homme avoit appris ſon rôle, avant que de venir au lieu ou parloit notre Philoſophe, & on avoit tout diſpoſé pour faire tomber la ſtatue, lorſque celui-ci parleroit.

Après avoir opéré ce prodige, APOL-

LONIUS visita tous les Temples de la Grece qui étoient fameux par des oracles. Etant à l'Isthme de Corinthe, il dit : *Cette langue de terre sera coupée, ou plutôt ne le sera pas.* Cela ne signifioit rien. Cependant les Athéniens, qui croyoient que cet homme connoissoit les raisons mystérieuses des statues & chassoit les Démons, s'imaginerent qu'il y avoit un grand sens dans ces paroles. Ceci, disoient ils, est une prophétie. Comme ils étoient attentifs à en voir l'accomplissement, *Néron* s'avisa de vouloir faire couper cette langue de terre, & n'acheva pas. Voilà, dit-on alors, la prédiction d'APOLLONIUS accomplie. Il étoit difficile en effet qu'elle ne le fût point ; car il falloit nécessairement que l'Isthme fût coupé, ou qu'il ne le fût pas : il n'y a pas de milieu à cela, & il ne faut point être sorcier pour prophétiser ainsi. Il fit cependant une prophétie semblable à celle-là peu de temps après, qui eut le même succès.

Après avoir parcouru toute la Grece, APOLLONIUS vint à Rome. Prêt à entrer dans cette ville, un homme nommé *Philolaüs*, qui le connoissoit, l'aborda, pour l'avertir que *Néron* haïssoit les

Philoſophes, qu'il avoit fait mettre *Muſonius* aux fers, & qu'il feroit ſagement de paſſer ailleurs. *Muſonius* étoit un Philoſophe eſtimable, mais qui étoit accuſé d'avoir excité ſecretement le peuple à la révolte & à la ſédition, ſous prétexte de prédire l'avenir.

Les diſciples de notre Philoſophe lui conſeillerent de ſuivre cet avis, & de ne pas s'expoſer à la fureur de *Néron*; mais APOLLONIUS leur dit qu'un vrai Philoſophe ne craint rien, & que pour lui il vouloit voir de près quel animal c'étoit qu'un tyran. La plupart de ſes diſciples ne furent pas ſi curieux, de ſorte que de trente-quatre qui l'accompagnoient, il n'y en eut que huit qui entrerent avec lui dans Rome.

A peine étoit-il arrivé, qu'il fut mandé chez les Conſuls. L'un d'eux, nommé *Teleſin*, l'interrogea ſur ſon habit & ſa profeſſion, & ſur la maniere de prier les Dieux. APOLLONIUS répondit à toutes ces queſtions, & ſe montra ſi inſtruit en matiere de Religion, que le Conſul lui permit de viſiter tous les Temples, & donna ordre aux Sacrificateurs de le recevoir: il lui permit même de loger dans les Temples ſuivant ſa coutume.

Notre Philoſophe paſſoit de l'un à l'autre pour prier également tous les Dieux, & par ſes diſcours autant que par ſes actions il gagna beaucoup de monde à la piété. A l'égard de ſa conduite, il parloit indifféremment à tout le monde, ſans faire ſa cour aux Grands. Il s'étoit acquis ainſi l'eſtime, & même une ſorte de vénération, de la part des Romains. Mais un de ſes admirateurs, pour s'être déclaré trop ouvertement ſon diſciple, penſa le perdre.

Cet homme, qu'on nommoit *Démétrius*, s'aviſa de blâmer ſans ménagement quelques uſages établis. Cela déplut à *Tigellin*, le plus puiſſant favori de *Néron*. Il le chaſſa de Rome; & comme il ſoupçonnoit Apollonius d'avoir quelque part à la conduite de *Démétrius*, il le fit obſerver ſoigneuſement. Notre Philoſophe fut informé de cet eſpionnage, & en augura fort mal. Pour parer le coup que *Tigellin* lui préparoit, il eut recours à ſes prophéties, afin de faire voir au favori de l'Empereur qu'il étoit inſpiré des Dieux, & qu'il étoit par conſéquent en état de punir ceux qui oſoient le menacer. Il falloit une oc-

caſion favorable à ſon projet, & elle ſe préſenta heureuſement.

Il y eut une éclipſe de ſoleil, & il tonna en même temps. APOLLONIUS leva alors les yeux au ciel, & ſe tint quelque temps dans cette poſture. On s'aſſembla autour de lui, pour ſavoir s'il découvroit quelque choſe; mais notre Philoſophe, au lieu de ſatisfaire les ſpectateurs, s'écria comme par inſpiration: *Quelque choſe de grand arrivera & n'arrivera pas.* C'étoit là une prophétie ſure, car cette choſe devoit néceſſairement arriver, ou ne pas arriver. Il n'y a pas de milieu à cela.

Le peuple ne ſut ce que cela vouloit dire. Il n'y avoit que le ton d'APOLLONIUS qui l'étonnoit, car il ne trouvoit point de ſens dans ſes paroles. Mais le haſard favoriſa notre Philoſophe & le tira d'affaire.

Trois jours après cette prédiction, il tonna encore, & la foudre tomba ſur la table où *Néron* mangeoit, & frappa la coupe qu'il avoit dans ſes mains & qu'il portoit à la bouche, ſans lui faire aucun mal. Voilà, dit APOLLONIUS, ma prophétie accomplie: effectivement, dit

le peuple, l'Empereur devoit être frappé de la foudre, & n'en a pas été frappé. Il eſt donc arrivé quelque choſe de grand, qui n'eſt point arrivé. Cette conſéquence eſt ridicule; mais tout ce qui intéreſſe les Rois eſt toujours grand & myſtérieux, & voilà pourquoi on ne manqua pas d'appliquer à cet événement la prédiction de notre Philoſophe.

Content de ce ſuccès, il ſe mocqua un peu du favori de *Néron*; mais *Tigellin* n'entendit pas raillerie. Son orgueil en fut bleſſé: il voulut même en tirer vengeance. Il accuſa APOLLONIUS d'avoir manqué de reſpect à l'Empereur. Il fit un libelle d'accuſation contre lui; mais comme il voulut l'ouvrir devant *Néron*, il trouva le papier blanc ſans aucune écriture. Extrêmement ſurpris de cette aventure, il crut que le diable étoit de moitié avec notre Philoſophe, & qu'il avoit effacé l'écriture de ſon libelle. Sur le champ il manda APOLLONIUS, & lui demanda comment il jugeoit des Démons & des fantômes: *Comme je juge des homicides & des impies*, répondit-il. C'étoit un reproche tacite de ces crimes à celui qui l'interrogeoit. Il nia auſſi d'être devin, & parla ſur ces objets avec tant de ſageſſe, que

Tigellin en fut effrayé, & le laiſſa aller.

Mais tout ceci eſt peu de choſe. Apollonius voulut frapper le dernier coup, & médita un prodige qui fît trembler les Romains & *Néron*. On ne ſait comment il l'opéra. Voici le fait :

Une jeune fille étant prête à ſe marier, ſe laiſſa mourir, ou du moins on la crut morte. En conſéquence de cette perſuaſion, on la mit ſur un lit pour la porter à découvert au lieu de la ſépulture, ſuivant l'uſage des Romains. Le fiancé ſuivoit le corps en ſe lamentant. Apollonius rencontra le convoi ; & ayant conſidéré la fille, il dit : Mettez le lit à terre, & je ferai ceſſer vos larmes. Il demanda le nom de cette fille, la toucha, & dit quelques paroles à voix baſſe. Peu de temps après la prétendue morte parla, ſe leva & s'en alla gaillardement chez ſon pere. Les parents voulurent reconnoître ce grand ſervice, en offrant une groſſe ſomme d'argent à notre Philoſophe ; mais il la refuſa. Donnez-la, dit-il, en dot à la Demoiſelle.

Les perſonnes ſenſées, & même les admirateurs d'Apollonius n'ont pas cru qu'elle fût morte. Ils prétendent

qu'il ſortoit quelques vapeurs de ſon viſage, & qu'une roſée qui tomba, la fit revenir de ſa pamoiſon. Ils expliquent ainſi cette réſurrection. Mais ce n'eſt point aſſez. Il falloit ajouter qu'Apollonius s'étoit trouvé dans ce moment auprès de cette fille; & cette rencontre, avec les circonſtances qui l'accompagnent, eſt aſſurément fort heureuſe, ſi elle n'eſt que cela. Si c'eſt ici un effet du haſard, il falloit le dire; ſi c'étoit une choſe concertée, il falloit le dire encore. Sans cette addition, l'explication que l'on donne de la réſurrection de la fille eſt inſuffiſante.

Il eſt plus croyable qu'Apollonius s'étoit entendu avec la fille & ſon futur époux, pour procurer à cette fille, par un prodige apparent, une dot plus groſſe que celle que ſes parents vouloient lui donner, comme elle l'eut effectivement par le don que notre Philoſophe lui fit de la ſomme qu'on lui avoit offerte. Apollonius gagna à cela de la conſidération, & la Demoiſelle une bonne dot: ainſi chacun fut content ſuivant ſon deſir.

Il ne paroît pas que ce miracle étonnât beaucoup les Romains. *Néron* mê-

me n'en distingua pas pour cela Apollonius des autres Philosophes ; car il fit publier que tous les Philosophes eussent à sortir de Rome, & Apollonius fut compris dans cette ordonnance.

Il prit le chemin de l'Espagne, & s'arrêta à Cadix. Le cœur ulcéré du mauvais traitement que *Néron* lui avoit fait, il voulut soulever contre lui l'Intendant de ce pays : ce qui lui a mérité des éloges de la part de son historien, que l'Auteur de l'histoire des Empereurs blâme si fort. Il ajoute que les autres Philosophes n'étoient pas plus scrupuleux que lui sur cet article, n'y ayant que la Religion Chrétienne, dit-il, qui apprenne à considérer les hommes, non ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais dans l'ordre de Dieu. Quoique cette remarque soit vraie, *Bayle* la juge cependant superflue. La réflexion de ce savant à ce sujet est remarquable. » M. de *Tillemont* » se pouvoit fort bien passer de cette » remarque morale & de toute sa pa- » rentheſe ; mais sur le point dont il est » ici question, je ne vois pas que de- » puis plus de mille ans il soit en droit » d'insulter les Philosophes. Les Chré- » tiens & eux ne s'en doivent guere les » uns aux autres «.

Il eſt certain que M. de *Tillemont* n'a pas raiſon d'attribuer à tous les Philoſophes la faute de quelques-uns d'eux, & qu'il étoit inutile de les inſulter à l'occaſion d'APOLLONIUS. Cet homme vouloit ſe venger, & cela n'eſt point du tout philoſophique. Il a encore bien d'autres torts à l'égard de l'Empereur *Domitien*, comme on le verra bientôt.

Notre Philoſophe ne fit point un long ſéjour à Cadix. On l'attendoit en Egypte, & il crut devoir ne pas différer de répondre à l'empreſſement de ceux qui s'y étoient rendus pour ſe joindre à lui. Il y reçut la viſite de *Veſpaſien*, qui y arriva peu de temps après. Il étoit dans le temple lorſqu'on l'avertit que le Prince s'avançoit pour le voir; mais cet avis ne l'engagea point à ſortir de ſa place, comme on le deſiroit. *Veſpaſien* ne fit point attention à cette incivilité: il lui dit les choſes les plus obligeantes, & le conſulta en particulier ſur l'état de ſes affaires.

Il s'agiſſoit de ſavoir s'il devoit renoncer à l'Empire. Deux Philoſophes célebres dans le temps, *Dion* & *Euphrate*, lui conſeilloient de prendre ce parti, & de rétablir la République; mais APOLLONIUS

combattit leur ſentiment avec beaucoup de ſupériorité. Il donna à *Veſpaſien* de belles regles pour bien gouverner, dont le Prince fut ſi content, qu'il voulut ſur le champ lui en témoigner ſa reconnoiſſance; mais notre Philoſophe refuſa ſes préſents. Sans doute que, pour lui concilier encore plus le reſpect du peuple, APOLLONIUS lui recommanda de ſe donner pour un demi-Dieu. Il lui apprit même le ſecret de faire des miracles; & *Veſpaſien* en fit.

Il rendit la vue à un aveugle, en lui crachant aux yeux. Il guérit le mal qu'un homme avoit à la main, en marchant ſur cette main. Il s'applaudiſſoit fort de ces ſuccès; mais un de ſes affranchis calma un peu cette joie. Il lui fit voir qu'il ſavoit faire auſſi des miracles. Il entra dans le Temple de Sérapis, où *Veſpaſien* étoit, ſans qu'on pût deviner comment il s'y étoit introduit; & cet homme, qui depuis long-temps étoit eſtropié, diſparut tout d'un coup. Le Prince voulut ſavoir ce qu'il étoit devenu: des Courriers partirent pour le chercher, & le trouverent à quatre-vingts mille, qui font plus de vingt-ſix lieues, depuis l'heure même qu'il avoit paru devant *Veſpaſien*.

Il n'y eut que notre Philoſophe qui ne s'étonna pas de tous ces prodiges. Il dit adieu à *Veſpaſien*, & s'en alla à Argos. Il y rencontra *Titus*, fils de *Veſpaſien*, qui lui demanda quelques regles pour bien gouverner. APOLLONIUS lui recommanda d'imiter ſon pere, & de ſouffrir les réprimandes de *Démétrius*, Philoſophe cynique, qui ſuivoit *Titus*, & diſoit la vérité ſans aucun reſpect humain, & l'aſſura qu'avec cet exemple & ſes conſeils il regneroit heureuſement.

Titus lui promit de ſuivre ſes avis. Il le conſulta comme un devin ſur ſa fortune; & APOLLONIUS lui prédit que ſon frere l'empoiſonneroit : mais la prédiction étoit ſi obſcure, que perſonne n'y entendit rien. Ce ne fut qu'après l'événement, qu'on crut comprendre l'énigme, & qu'on aſſura qu'il avoit deviné.

En paſſant par une ville, *Titus*, accompagné toujours de notre Philoſophe, reçut une députation des habitants, pour le prier d'intercéder auprès de *Veſpaſien* en leur faveur ſur une grace qu'ils demandoient. *Titus* promit de ne rien oublier auprès de l'Empereur pour l'obtenir. Là-deſſus APOLLONIUS le pria de lui dire

quel parti il prendroit ſi on venoit lui dire que quelques-uns de ces habitants ſe liguoient contre lui & contre ſon pere. *Titus* répondit qu'il les feroit mourir. *Eſt-ce donc*, repartit notre Philoſophe, *que vous pouvez ordonner ſur le champ la mort des hommes; & que pour faire des graces il faut délibérer long-temps, & avoir recours au conſeil & à l'autorité d'un autre?* Le fils de *Veſpaſien* fut enchanté de cette réflexion, & en fit un bel uſage pendant ſon regne, comme tout le monde le ſait.

Ce fut ici le dernier entretien qu'Apollonius eut avec *Titus*. Ce Prince alla joindre ſon pere, auquel il ſuccéda peu de temps après, & le Philoſophe prit le chemin de l'Aſie, pour y répandre ſa doctrine. *Titus* ne regna que deux ans. *Domitien* lui ſuccéda, c'eſt-à-dire que l'homme le plus cruel prit la place du Prince le plus doux. Apollonius apprit cet événement. On lui dit auſſi que *Domitien* regnoit en tyran, & on l'inſtruiſit de tous les actes de cruauté qu'il exerçoit. Notre Philoſophe cenſura avec beaucoup de hauteur & de liberté la conduite de ce Prince. Il travailla à ſoulever tout le monde contre lui,

& particuliérement *Nerva* qui regna depuis.

Domitien fut informé de toutes ces manœuvres. On lui dit même qu'APOLLONIUS avoit égorgé un enfant pour trouver dans ſes entrailles la connoiſſance de l'avenir en faveur de *Nerva*. Sur cela l'Empereur donna ordre au Gouverneur de l'Aſie de l'arrêter, & de le lui envoyer. Mais notre Philoſophe en ayant été averti, prévint cet ordre, & alla de lui-même à Rome. En paſſant à Pouzzol, il rencontra *Démétrius*, qui l'exhorta à ſe retirer promptement de peur de perdre la vie; mais APOLLONIUS, ſans s'effrayer de ce danger, répondit qu'il ne pouvoit le faire ſans trahir *Nerva*, que *Domitien* avoit banni de Rome, & que d'ailleurs il étoit bien aſſuré que l'Empereur ne le feroit pas mourir.

Il continua ſon chemin, ſans chercher même à ſe déguiſer. Seulement il exigea de ſon diſciple *Damis* qu'il changeât d'habit, afin qu'il ne fût point enveloppé dans les malheurs qui pourroient lui arriver.

Dès que l'Empereur ſut ſon arrivée à Rome, il ordonna au Préfet du

Prétoire, nommé *Caſperius Elianus*, de le faire arrêter. Cet Officier avoit connu notre Philoſophe en Egypte, & l'affectionnoit beaucoup. Il craignit pour ſes jours; & comme il vouloit le ſauver, il lui parla en particulier, afin de lui ſuggérer des moyens de ſe défendre. Il rendit enſuite un compte ſi favorable de ſa converſation à *Domitien*, que ce Prince conſentit qu'on le laiſſât libre dans ſa priſon ſans chaînes.

Il vit ainſi tous les priſonniers qu'il tâcha de conſoler. Un d'entre eux lui raconta qu'il n'étoit enfermé que parce-qu'il avoit été riche. Lorſque j'avois peu de biens, lui dit-il, je vivois content & ſans crainte; mais étant devenu riche par beaucoup de ſucceſſions qui m'étoient échues, je ſuis devenu miſérable, obligé, pour me conſerver, de flatter & d'enrichir les uns & les autres, réduit à craindre mes propres valets, & enfin traité comme criminel. C'étoit là une belle occaſion de faire l'éloge de la médiocrité, & APOLLONIUS ne la laiſſa point échapper. Il ajouta ce qu'il jugea convenable pour adoucir ſes peines, ſans rien dire contre l'Empereur, perſuadé qu'il avoit des eſpions.

Six jours après ſa détention, *Domitien* l'envoya chercher pour le voir avant le jugement. Il y alla accompagné de *Damis* qui avoit grand'peur. APOLLONIUS entra ſeul, & il trouva l'Empereur qui venoit de ſacrifier à Minerve dans un ſallon d'Adonis. Il n'eut pas plutôt apperçu la figure extraordinaire de notre Philoſophe, qu'il s'écria qu'on lui avoit amené un diable. *Je vois bien*, lui dit ſur le champ APOLLONIUS, *que Minerve ne vous a pas encore fait la même grace qu'à* Diomede, *de vous ôter de devant les yeux le nuage qui empêche de diſcerner les hommes & les Dieux.* L'Empereur lui fit quelques interrogations ſur la conſpiration de *Nerva*. Notre Philoſophe nia hardiment cette conſpiration, & ſoutint avec fermeté que *Nerva* ne ſongeoit point à l'Empire : ce qui mit l'Empereur ſi fort en colere, qu'il lui fit couper la barbe & les cheveux, & le renvoya en priſon chargé de chaînes. Cet ordre effraya ſon cher diſciple *Damis* qui le ſuivoit dans la priſon : mais APOLLONIUS lui aſſura qu'il ne lui feroit point de mal ; & pour lui donner une marque non équivoque de ſa certitude, il tira ſa jambe de la chaîne qui la tenoit, & la remit.

Damis regarda cela comme un miracle, ne douta point que ſon maître n'eût le pouvoir de ſe garantir des fureurs de *Domitien*, & reconnut qu'il étoit au-deſſus de l'homme.

APOLLONIUS demeura cinq jours dans cet état, & le lendemain on l'amena devant *Domitien*, au milieu de ſa cour qu'il avoit aſſemblée pour cela. L'Empereur lui fit quelques interrogations, ſans le preſſer beaucoup. Voici quelques-unes de ces interrogations : Pourquoi ne vous habillez-vous pas comme les autres ? *C'eſt*, dit APOLLONIUS, *que la terre, qui me nourrit, me vêtit ainſi ſans être à charge aux autres animaux.* Pourquoi vous nomme-t-on Dieu ? *Parceque quiconque eſt eſtimé homme de bien, peut être honoré de ce nom.* Et comment avez-vous pu ſavoir la maladie qui étoit arrivée à Epheſe pour la prédire ? *La ſimple nourriture que je prends*, lui répondit le Philoſophe, *me fit appercevoir le premier du mal ; & ſi vous voulez je vous dirai la cauſe de ces maladies.* Cela n'eſt pas néceſſaire, reprit l'Empereur ; & craignant peut-être qu'il ne lui reprochât des crimes, il le déchargea de toutes les accuſations qu'on avoit faites

contre lui, & lui dit de ne point ſortir de l'endroit où il étoit juſqu'à ce qu'il l'eût entretenu en particulier. Notre Philoſophe le remercia de la juſtice qu'il venoit de lui rendre : mais pour ne plus s'expoſer à de pareilles queſtions, & pour montrer qu'on ne l'auroit pas pris s'il ne l'avoit voulu, il diſparut de l'auditoire.

Il étoit midi à Rome, & il ſe trouva le même jour vers le ſoir à Pouzzol qui eſt éloignée de Rome de près de cinquante lieues. *Damis* s'y étoit rendu la veille, ſuivant ſon ordre, quoiqu'il ne s'attendît point à le revoir. Il y avoit trouvé *Demetrius* le cynique, avec lequel il ſe promenoit le ſoir même qu'Apollonius arriva. O Dieux ! diſoit *Damis* à *Demetrius*, ne verrons-nous plus cet excellent ami ? Oui, vous le verrez, leur dit notre Philoſophe en paroiſſant tout d'un coup au milieu d'eux ; & tendant la main à *Demetrius* qui lui demandoit s'il étoit vivant ou mort : *Donnez-moi la main*, lui dit-il, *& ſi je m'enfuis, croyez que je ſuis un fantôme envoyé par Proſerpine ; ſi je demeure, perſuadez auſſi à* Damis *que je ſuis vivant.*

Demetrius & *Damis* ne douterent

point qu'ils ne parlaſſent véritablement à leur ami, & *Damis* lui demanda ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ; à quoi APOLLONIUS répondit fort laconiquement, parcequ'il avoit beſoin de repos. *Quand on a été tranſporté, dit-il, par le Diable d'un lieu à un autre, il reſte toujours une laſſitude extraordinaire. Demetrius* le conduiſit donc ſans délai chez lui, où notre Philoſophe commença par ſe laver les pieds; & ayant dit pour ſa priere du ſoir un vers d'Homere à la louange du ſommeil, il ſe jetta ſur un lit & s'endormit.

Le lendemain *Damis* lui demanda en quel pays il vouloit ſe retirer: En Grece, répondit-il. Vous y ſerez bientôt reconnu, répliqua *Damis*. Je n'ai pas beſoin de me cacher, reprit APOLLONIUS, & laiſſant là *Demetrius*, ils s'embarquerent le jour même, paſſerent en Sicile, & de là ils allerent voir les jeux olympiques.

Cependant la diſparition de notre Philoſophe cauſoit à l'Empereur de grandes inquiétudes. Il la regardoit comme un événement ſurnaturel, & cela l'effrayoit beaucoup. D'ailleurs cette diſparition donnoit lieu à des

raiſonnements fâcheux qui lui faiſoient tort. Tout le monde qui ſavoit qu'Apollonius avoit été pris & mis aux fers, ne le voyant plus paroître, diſoit que *Domitien* l'avoit fait brûler. Mais quand on ſut où il étoit, on accourut de toutes parts pour le voir, & pour ſavoir de lui comment il s'étoit ſauvé des mains de l'Empereur, & il répondit ſimplement qu'il s'étoit juſtifié.

M. *Fleury*, en rapportant ce trait remarquable de la vie d'Apollonius, ne croit pas qu'il ait pu faire cinquante lieues dans une après-midi ſans le ſecours du diable. Mais les a-t-il faites ces cinquante lieues? On prétend que *Damis* étoit parti la veille de la diſparition, & il étoit arrivé de bonne heure à Pouzzol, puiſqu'Apollonius le trouva à la promenade, converſant avec *Demetrius*. Il avoit donc fait cinquante lieues dans vingt-quatre heures. Cela eſt-il croyable? Pas plus que la célérité de la courſe d'Apollonius. Et ſi le diable avoit porté le maître, il falloit au moins qu'il eût aidé le diſciple. Il y a donc une erreur dans le récit de *Philoſtrate*, & il ne faut qu'une erreur pour faire un miracle ou pour le défaire.

Au milieu de ſes courſes l'argent lui manqua. *Damis* lui demanda comment il comptoit faire pour en avoir. J'y pourvoirai demain, répondit-il; & le lendemain étant allé au temple, il dit au Sacrificateur: *Donnez-moi mille drachmes de l'argent de Jupiter, ſi vous ne croyez pas qu'il le trouve mauvais.* Ce qu'il trouvera mauvais, dit le Sacrificateur, c'eſt que vous n'en preniez pas davantage. Cet homme ſavoit cela, ou s'il ne le ſavoit pas, il croyoit le ſavoir, & ce n'eſt pas peu de choſe que de connoître les intentions & les ſecrets d'un Dieu. Comme Apollonius étoit regardé comme un homme divin, il craignoit peut-être qu'en n'agiſſant pas généreuſement avec lui, il ne le deſſervît.

Apollonius paſſa deux ans en Grece, occupé à inſtruire ceux qui venoient à lui, & à les exhorter à mener une vie tranquille, & à s'éloigner des affaires. Il alla à Epheſe où il prêchoit auſſi l'amour de cette vertu. Un jour qu'il haranguoit le peuple entre onze heures & midi, il commença à baiſſer ſa voix, comme s'il eût eu peur: il parla enſuite négligemment, puis il ſe tut & parut avoir oublié ce qu'il avoit à dire. Enfin, les

les yeux égarés & fixés en terre, il fit trois ou quatre pas, & cria : *Frappe le tyran, frappe.*

Ces grimaces & ces discours étonnerent beaucoup les spectateurs. Ils se demandoient les uns aux autres ce que cela vouloit dire ; mais APOLLONIUS les tira de peine par ces paroles : *Courage, mes amis*, leur dit il, *le tyran a été tué aujourd'hui ; que dis-je aujourd'hui ? tout maintenant, j'en jure par Minerve ; maintenant, quand j'ai cessé de parler.* Les Ephésiens crurent tout de bon que la tête avoit tourné à notre Philosophe, tant ce discours leur parut dépourvu de raison ; mais APOLLONIUS qui s'apperçut de leur incrédulité, voulut leur persuader la vérité de sa nouvelle, en la rendant encore plus incroyable. *Je ne m'étonne pas*, leur dit il, *que vous ne vouliez pas croire une nouvelle que tout Rome ne sait point encore.* A ces mots ses auditeurs resterent tout stupéfaits : mais ils apprirent bientôt que *Domitien* avoit été assassiné le jour & à l'heure même que notre Philosophe l'avoit annoncé.

Je ne crois pas que les personnes sensées soient étonnées de ce miracle. Il en est de celui là comme des autres. On

a vu ci-devant qu'Apollonius étoit ami du Préfet du Prétoire, & qu'il s'entendoit avec lui. Il lui avoit ſans doute fait part de l'aſſaſſinat de *Domitien* avant que la nouvelle en fût répandue dans Rome; & quand on le ſut à Rome, peut-être empêcha-t-on qu'on ne l'écrivît dans les pays étrangers, pour éviter les troubles que cauſe toujours la mort d'un Souverain quand ſon ſucceſſeur n'eſt pas déſigné. Notre Philoſophe eut donc le temps de préparer ſa prédiction, & de faire le Prophete. Tout cela eſt fort vraiſemblable & très naturel, & on n'a pas beſoin que le diable s'en mêle pour faire un pareil miracle.

Nerva ſuccéda à *Domitien*. C'eſt celui en faveur duquel notre Philoſophe avoit formé une conſpiration en Eſpagne. Le nouvel Empereur fut à peine aſſis ſur le trône, qu'il écrivit à Apollonius de venir l'aider de ſon conſeil; mais notre Philoſophe lui répondit: *Dans peu nous ſerons enſemble pour y demeurer éternellement, mais en lieu où nous ne dominerons point les uns ſur les autres, ni perſonne ne dominera ſur nous.* C'étoit lui annoncer qu'il ne ſongeoit qu'à mourir, & qu'il ne vouloit plus ſe mêler de rien. Il avoit

fait effectivement ce projet. Réſolu de l'exécuter, il voulut ſe ſéparer de *Damis*, afin de finir ſes jours ſans témoins: car une de ſes maximes qu'il affectionnoit beaucoup, étoit celle ci: *Cache ta vie pendant que tu vivras: que ſi tu ne le peux, cache-toi alors que tu voudras mourir.* Il fallut trouver un moyen de donner à ſon diſciple ſon congé, & voici l'expédient qu'il imagina.

Il écrivit une ſeconde lettre au nouvel Empereur, dans laquelle il l'inſtruiſoit comment il devoit gouverner; & ayant appellé *Damis*, il lui dit: Les affaires préſentes requierent que vous ſoyez le porteur de cette lettre, afin d'expliquer à l'Empereur de vive voix des choſes importantes que je ne puis confier ni au papier, ni à d'autre perſonne qu'à vous. *Damis* ſe chargea avec peine de cette commiſſion: il ne vouloit point abandonner ſon maître, & ce ne fut qu'avec grand regret qu'il conſentit à le quitter. En l'embraſſant pour la derniere fois, APOLLONIUS lui dit: *Mon cher* Damis, *quoique vous ſoyez bien inſtruit en philoſophie, ſouvenez-vous cependant de moi.*

Ce fut ici le dernier événement de ſa vie. Il diſparut, & on n'entendit plus

parler de lui. On ne ſait ni en quel lieu ni en quel temps il mourut, ni même l'âge qu'il avoit alors. Quelques Auteurs lui donnent quatre-vingt-dix ans, & d'autres veulent qu'il ait vécu plus de cent ans.

Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'on crut que notre Philoſophe étoit mort, ou, pour mieux dire, qu'au lieu de payer ce tribut à l'humanité, il s'étoit élevé au ciel, on s'empreſſa de lui rendre de très grands honneurs. Les habitants de Tyane lui bâtirent un temple, & ailleurs on plaça ſon image dans les temples. *Aurelien* ayant réſolu de ſaccager Tyane, ſe déſiſta de ſon deſſein, parcequ'il crut qu'Apollonius lui apparut & lui défendit de le faire. Non content d'obéir à cet ordre imaginaire, *Aurelien* lui voua un temple, une image & des ſtatues. L'Empereur *Alexandre* avoit auſſi l'image de ce Philoſophe dans un lieu particulier de ſon palais, & il lui rendoit un culte. Lorſqu'il n'avoit pas couché avec ſa femme, il commençoit la journée par des actes de dévotion. Il s'en alloit enſuite dans ſon oratoire pour y pratiquer des cérémonies religieuſes en l'honneur d'Apollonius & des autres

patrons qu'il avoit choiſis. Enfin ce perſonnage fut en ſi grande vénération, que pluſieurs perſonnes prétendoient faire des enchantements en mêlant le nom d'APOLLONIUS avec certaines paroles.

Euſebe dit que de ſon temps on faiſoit courir le bruit qu'on verroit des prodiges par l'invocation d'APOLLONIUS. Il les appelle magiques & ſuperſtitieux; mais pluſieurs Païens les prenoient pour de bons miracles. Et St. *Auguſtin* a écrit qu'il a été ſouvent importuné par de foibles Chrétiens qui venoient lui demander ſi les miracles de *Jeſus-Chriſt* égaloient ou ſurpaſſoient ceux de notre Philoſophe, & que la queſtion étoit propoſée d'une maniere ſi ſérieuſe, qu'il n'oſoit la rejetter avec mépris. Il uſoit de ménagement, & convenoit qu'APOLLONIUS valoit beaucoup mieux que Jupiter. Un certain *Eunapius* a prétendu encore au commencement du premier ſiecle, » qu'APOLLONIUS n'étoit pas tant » un Philoſophe que quelque choſe qui » tenoit le milieu entre Dieu & l'homme, » & que *Philoſtrate* devoit avoir intitulé » l'hiſtoire qu'il en faite, *la deſcente* » *d'un Dieu ſur la terre* ». Enfin un

homme nommé *Hierocles*, grand ennemi de l'Evangile ſous l'Empereur *Dioclétien*, a compoſé un ouvrage dans lequel il fait un parallele entre *Jeſus-Chriſt* & APOLLONIUS, qu'il oſe préférer à Notre Sauveur. Mais cet ouvrage a été pulvériſé par *Euſebe*, & la gloire de *Jeſus-Chriſt* a été rétablie dans toute ſa pureté & dant tout ſon éclat. Cette réfutation eſt d'autant plus victorieuſe, qu'*Euſebe* rend du reſte juſtice à notre Philoſophe ſur ſon intelligence & ſon ſavoir. Il déclare qu'il regarde APOLLONIUS comme un ſavant homme, & il conſent qu'on le place au nombre des Philoſophes avec toutes ſortes d'honneurs.

Voilà la véritable place que notre Sage doit occuper. Toutes les perſonnes éclairées la lui ont adjugée, & on ne peut nier qu'il ne l'ait méritée par l'auſtérité de ſa vie, par l'étendue de ſes connoiſſances, & par le ſervice qu'il a rendu aux hommes, en leur apprenant que la paix, l'union & la concorde ſont le ſouverain bien.

Il laiſſa après ſa mort quelques ouvrages qui ſont perdus. Il avoit écrit quatre livres ſur l'*art de deviner par les aſtres*; un ſur cette queſtion: *L'entende-*

ment humain peut-il parvenir à prédire les choſes futures ? & quels doivent être ceux qui veulent faire profeſſion de prédire ? & un autre ſur les ſacrifices, pour marquer ce qu'il falloit offrir à chaque Divinité. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit dans ſon temps.

Suidas dit encore que notre Philoſophe avoit fait un teſtament, un recueil d'oracles & de lettres, & qu'il avoit écrit la vie de *Pythagore*. Son Hiſtorien *Philoſtrate* en a conſervé quelques-unes dans ſon hiſtoire : elles ſont toutes fort courtes & aſſez bien écrites.

MARC-AURELE.

Mlle Reydellet del.

Bayssent S.

MARC AURELE *.

QUOIQU'APOLLONIUS de Tyane eût profeſſé avec éclat la doctrine de *Pythagore*, & qu'il eût eu beaucoup de Diſciples, la Philoſophie des Stoïciens dominoit toujours à Rome. On croyoit qu'elle approchoit le plus de celle de *Socrate*; & ce Philoſophe étoit en ſi grande vénération, que toutes les Sectes vouloient l'avoir pour leur Chef. *Seneque* & *Epictete* avoient encore bien fait valoir cette Philoſophie, malgré les défauts dont ils l'avoient tachée. Le premier, aux vertus des premiers Stoïciens, mêloit tout l'orgueil de leurs Diſciples. *Epictete* étoit plus ſimple & plus ſolide; mais on trouvoit qu'il manquoit d'élévation & de vues.

Le Sage qui va nous occuper, eut aſſez de génie & de vertus pour parer à ces inconvénients. Il profeſſa le ſtoïciſme dans toute ſa pureté, & le perfectionna.

* *La vie de Marc Aurele, d'Antonin*, à la tête des *Réflexions morales de l'Empereur Antonin*, traduites par M. *Dacier*. *Hiſtoire des Empereurs* par M. *Lenain de Tillemont*, Tome II. Préface des *Réflexions de l'Empereur Antonin*, par un anonyme. Et ſes Ouvrages.

Non content de recevoir & d'expliquer ſolidement les préceptes de ſes maîtres, il les corrigea & leur donna une nouvelle force, ſoit par la maniere naturelle & ingénieuſe dont il les propoſoit, ſoit par les nouvelles découvertes qu'il y joignit.

Il enſeigna que notre ame n'eſt pas ſa lumiere à elle-même, & qu'elle ne ſe voit que par la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer; que la juſtice n'eſt pas la fille de l'utilité, qu'elle dépend immédiatement de Dieu, & eſt auſſi ancienne que ſa ſageſſe; que la charité eſt la vertu la plus propre & la plus convenable à l'homme, & qu'il n'y a de véritable bien que ce qui eſt utile à la ſociété; que tous les maux qui arrivent dans le monde, bien loin de nuire à la loi, n'en ſont que l'accompliſſement, & ſervent d'inſtruments à la bonté de Dieu, ou à ſa juſtice; que la véritable force & le vrai courage ne ſe trouvent que dans l'humanité; que le menſonge, même involontaire, eſt une impiété, & que l'ignorance qui le fait commettre eſt inexcuſable, parcequ'elle vient du mépris qu'on fait des ſecours qu'on nous a donnés pour nous préſerver de l'erreur,

& que nous nous ſommes mis par-là volontairement hors d'état de diſcerner la vérité d'avec le menſonge.

En un mot, ce Sage s'eſt attaché à connoître les moyens de bien vivre & de remplir les engagements qui nous lient avec Dieu, avec notre prochain, & avec nous-mêmes. Voilà aſſurément tout le but de la morale, & on doit regarder comme un grand Moraliſte celui qui y a atteint : auſſi le traducteur de ſon ouvrage (M. *Dacier*) n'héſiſte point de le mettre au-deſſus des Philoſophes de l'antiquité : il n'excepte que *Socrate*, qui a ſcellé par ſa mort les vérités qu'il avoit ſoutenues pendant ſa vie, & ce n'eſt pas tant néanmoins par la beauté de ſa morale que par ſa propre ſageſſe. Quelque ſage qu'ait été un Philoſophe, on peut croire, dit M. *Dacier*, qu'il n'a foulé aux pieds les plaiſirs que par impuiſſance, qu'il a cherché à ſe venger de la fortune en la mépriſant. Mais il n'en eſt pas de même de celui dont je vais écrire l'hiſtoire. Elevé par la providence au faîte des honneurs, maître du premier empire du monde, il pouvoit tout ; & s'il s'eſt abſtenu des plaiſirs qui l'entouroient & qui ſe préſentoient ſans

ceſſe à lui avec les traits les plus ſéduiſants, il faut qu'il ait eu une plus grande meſure de vertus que des particuliers. Auſſi rien n'eſt plus admirable que de le voir tranquille au milieu d'une foule de courtiſans qui blâment toujours plus les vertus que les vices, & de lui voir régler ſa puiſſance par ſa juſtice. C'eſt le ſpectacle qu'offre l'hiſtoire de ſa vie, laquelle doit, par cette raiſon, intéreſſer les ames ſenſibles & bien nées.

Il s'appelloit MARC AURELE. Il naquit à Rome en 121. Sa famille étoit une des plus nobles & des plus illuſtres de l'Italie. Du côté de ſon pere il deſcendoit de *Numa*, & ſa mere appartenoit à un Prince des Salatins.

Dans ſa tendre jeuneſſe il ſe conduiſit ſi bien avec ſes parents, qu'il captiva leur amitié. Il ne manqua jamais à ce qu'il leur devoit, & ne s'en fit point un mérite. Il diſoit qu'il étoit fort aiſé de leur plaire, parcequ'ils étoient ſi bons, qu'ils ne lui avoient jamais donné occaſion de faire paroître la mauvaiſe humeur qui lui étoit naturelle. Il étoit grave & tranquille. Inſenſible à la joie & à la triſteſſe, il ne changeoit jamais de viſage.

Il perdit ſon pere fort jeune, & fut

élevé dans la maiſon d'*Annius Verus*, ſon grand-pere, qui prit un ſoin particulier de ſon éducation. Il le mit ſous la conduite d'un gouverneur auſſi ſavant que vertueux, & lui choiſit les plus habiles maîtres, qui lui apprirent les langues grecque & latine, l'éloquence, la géométrie, la muſique & la philoſophie. MARC AURELE s'attacha ſur-tout à cette derniere ſcience; & parmi les différentes doctrines qu'on lui expliqua, il ſe fixa à celle des Stoïciens. Il voulut même prendre l'habit de ces Philoſophes, & vivre comme eux, en mangeant ſobrement & couchant par terre; mais ſa mere l'obligea enſuite à prendre un petit lit qu'elle fit couvrir de quelques peaux.

Son mérite lui concilia la bienveillance d'*Adrien*. Ce Prince le fit Chevalier à huit ans, honneur qu'on n'avoit jamais fait à perſonne à cet âge. Il portoit alors le nom d'*Annius Verus*, qui étoit celui de ſa famille; mais *Adrien* l'appelloit *Annius Veriſſimus*, en faiſant alluſion à l'amour qu'il avoit pour la vérité.

Après avoir fini ſes études, il paſſa au ſacerdoce, ſuivant l'uſage des jeunes gens de qualité qui aſpiroient aux char-

ges. Il fut fait Prêtre de Mars, & il en remplit les fonctions avec beaucoup d'aſſiduité. Il avoit pour maxime de ne rien faire qu'avec la derniere exactitude, ou, comme il s'exprimoit lui-même, *ſans y employer toutes les regles de l'art.* Ce fut dans cet ordre qu'il reçut le premier augure de ſon élévation à l'Empire.

Il étoit des jours marqués où les Prêtres jettoient des couronnes de fleurs ſur le petit lit où étoit la ſtatue du Dieu Mars. Celle que MARC AURELE jetta ſe trouva juſtement ſur la ſtatue du Dieu, comme ſi on l'y eût miſe avec la main, & il n'appartenoit qu'à l'Empereur de couronner cette ſtatue.

Il ne fit ces fonctions que juſqu'à l'âge de quinze ans. Il prit alors la robe virile, & fiança par ordre d'*Adrien* la fille de *L. Cejonius Commodus.* Peu de temps après, ce Prince lui confia le gouvernement de Rome, pendant que les Conſuls allerent au Mont d'Albe pour y célébrer les fêtes latines. Notre Philoſophe s'acquitta de cet emploi comme les plus graves Magiſtrats auroient pu faire, & tint la table de l'Empereur avec beaucoup de ſageſſe & de dignité.

Il fit dans le même temps une belle

action, ce fut d'abandonner à ſa ſœur tous les biens de la ſucceſſion de ſon pere, & de permettre à ſa mere de lui donner auſſi les ſiens, afin que ſon mari l'aimât encore davantage, & eût toujours pour elle les meilleurs procédés. Il ne lui reſtoit que la ſucceſſion de ſon grand-pere; mais il la jugea aſſez conſidérable pour vivre honorablement.

Cet acte de généroſité eut bientôt ſa récompenſe. *Adrien* ayant perdu ſon adoptif, jetta les yeux ſur MARC AURELE pour le remplacer; mais l'ayant trouvé trop jeune, il adopta *Antonin*, ſurnommé le Pieux, à condition qu'il adopteroit notre Philoſophe, & *L. Verus*, fils de ſon premier adoptif, ou ſucceſſeur qu'il avoit déſigné. MARC AURELE fut donc deſtiné à la couronne impériale dès l'âge de dix-huit ans.

C'étoit l'âge où la nouvelle d'un pareil honneur devoit le flatter; mais bien loin de s'en réjouir, il ne l'apprit qu'avec une eſpece de tremblement & d'effroi. On le vit triſte pendant pluſieurs jours. Ses domeſtiques en furent ſi étonnés, que ceux d'entre eux qui l'approchoient de plus près, oſerent lui en demander la raiſon, & il eut la bonté de les

entretenir des maux qui ſont inſéparables de la royauté.

Quelques jours après ſon adoption, *Adrien* lui donna la charge de Queſteur, avec une diſpenſe d'âge qu'il avoit demandée au Sénat, afin qu'il pût l'exercer. Ce fut la derniere grace qu'il reçut de cet Empereur, qui mourut bientôt après avoir la lui avoir faite.

Antonin le Pieux, ſon ſucceſſeur, rompit d'abord le mariage que MARC AURELE avoit contracté avec la fille de *Lucius Commodus*, lui fit promettre d'épouſer ſa fille *Fauſtine*, qu'il avoit fiancée à *Verus*, mais qui n'étoit point en âge d'être marié. Il le nomma enſuite Conſul, à la priere du Sénat, le déclara Céſar, le fit Colonel d'une des ſix Compagnies de Chevaliers, lui donna pour logement le palais de *Tibere*, voulut qu'il eût part à toutes les affaires, afin de le former de bonne heure au gouvernement de l'Etat, & enfin le revêtit malgré lui de tout l'éclat de la majeſté impériale.

Quoique ſenſible à tous ces honneurs, qu'il n'avoit cependant pas ſouhaités, MARC AURELE n'en avoit pas moins de paſſion pour la Philoſophie, à l'étude de laquelle il donnoit tout le temps

qu'il pouvoit dérober à ſes occupations. L'Empereur voyoit cela avec plaiſir, & pour le ſeconder dans ſes études, il fit venir pour lui d'Athenes *Apollonius* de Chalcis, célebre Philoſophe Stoïcien. En arrivant à Rome, *Apollonius* deſcendit à une hôtellerie, & fit ſavoir ſur le champ ſon arrivée à l'Empereur. *Antonin* lui manda qu'il n'avoit qu'à venir, & qu'on lui donneroit ſon diſciple; mais le Stoïcien répondit que c'étoit au diſciple à aller trouver le maître, & non au maître à aller trouver le diſciple. On rapporta cette réponſe à l'Empereur, qui dit en riant: *Apollonius* a eu moins de peine à venir d'Athenes à Rome qu'il n'en avoit eu de venir de ſon hôtellerie au Palais, & lui envoya MARC AURELE.

Notre Prince Philoſophe ſe fortifioit, par les leçons de ce nouveau maître, contre les caprices de la fortune, & apprenoit à conſerver la tranquillité de ſon ame au milieu des orages auxquels ſes dignités pouvoient l'expoſer; mais ſon ſtoïciſme plia en voyant mourir ſon gouverneur. Il fut ſi touché de cette perte, qu'oubliant ſa conſtance & ſa fermeté ordinaire, il donna un libre cours à ſes

regrets, qu'il manifeſta par des larmes. Les courtiſans furent étonnés de cette foibleſſe, mais l'Empereur leur dit: » Souffrez qu'il ſoit homme, car ni la » Philoſophie ni l'empire ne détruiſent » pas l'humanité.

C'eſt ſans doute ici le lieu de dire que notre Philoſophe conſerva toujours pour ſes maîtres une reconnoiſſance extrême. A deux d'entre eux, qu'il eſtimoit ſinguliérement, nommés *Fronton* & *Ruſticus*, il fit dreſſer des ſtatues. Il éleva même ce dernier, & *Proculus* ſon collegue, au Conſulat, en ſe chargeant de fournir aux dépenſes auxquelles cette charge engageoit ce collegue qui n'étoit pas riche, & il fit toujours l'honneur à *Ruſticus* de le ſaluer avant le Capitaine de ſes Gardes.

A meſure qu'il mouroit un de ſes maîtres, il faiſoit faire ſa ſtatue en or, & la plaçoit parmi ſes Dieux domeſtiques. Il viſitoit ſouvent leurs tombeaux, y faiſoit des ſacrifices, & les couvroit de toutes ſortes de fleurs.

Pour divertir le déplaiſir que cauſoit à notre Philoſophe la mort de ſon gouverneur, *Antonin* voulut qu'il ſe mariât. *Fauſtine* ſa fille, qui lui étoit deſtinée,

étoit une Princeſſe très belle, mais extrêmement coquette. Elle ne croyoit pas que le cœur d'un Prince Philoſophe dût borner ſon ambition, & elle accueilloit favorablement ceux qui rendoient hommage à ſes charmes. Cette humeur galante ne devoit pas faire le bonheur d'un mari : auſſi auroit-elle troublé la tranquillité du ſien, s'il eût été moins Philoſophe.

Cependant MARC AURELE en eut une fille la premiere année de ſon mariage, & il fut honoré en cette même année de la puiſſance proconſulaire avec celle du tribunal : deux dignités qui faiſoient la principale partie de la majeſté impériale. Le Sénat ajouta à ces dignités un droit qu'on avoit inventé pour *Auguſte* ſeul ; ce fut un privilege ſi vaſte & d'un ſi grand pouvoir, que notre Prince Philoſophe pouvoit ſeul rendre inutiles toutes les aſſemblées du Sénat.

Si MARC AURELE avoit eu plus d'ambition que de ſageſſe, il eût pu ſe rendre maître de l'autorité ſouveraine, & il ne s'employa qu'à maintenir la liberté & à augmenter la félicité du peuple. Cette haute faveur lui fit des jaloux, qui tâcherent de le rendre ſuſpect à *Antonin* ;

mais ce Prince ſage & éclairé mépriſa tout ce qu'on put lui dire. Il connoiſſoit notre Philoſophe & les courtiſans, & ſavoit en faire ladifférence.

Antonin avoit alors 73 ans : il jouiſſoit d'une bonne ſanté, & on ſe flattoit qu'il parviendroit à une extrême vieilleſſe ; mais une maladie cruelle & imprévue le mit au tombeau. Il confirma l'adoption qu'il avoit faite de MARC AURELE avant que de mourir, en préſence des Grands Officiers de la couronne, le nomma ſeul ſon ſucceſſeur ſans parler de *Verus*, & ordonna qu'on portât dans ſa chambre la ſtatue d'or de la Fortune, qui, comme un gage de la félicité publique, étoit toujours dans la chambre des Empereurs.

Dès que le Sénat eut appris la mort de ce Prince, il obligea notre Philoſophe à prendre les rênes du gouvernement ; mais il ne les accepta qu'à condition qu'il partageroit ſon autorité avec *Verus*, fils adoptif d'*Antonin*, ainſi que lui. Quoique peu digne de cet honneur par ſon goût pour les jeux & les divertiſſements les plus frivoles, quoique *Verus* eût peu d'intelligence & d'aptitude pour les affaires, MARC AURELE ſe fit un devoir

de l'aſſocier à ſa dignité en mémoire d'*Antonin*, qui l'avoit d'abord déſigné pour le remplacer. Ce fut un acte de reconnoiſſance qui ne ſurprit perſonne, tant on étoit perſuadé de la bonté de ſon cœur.

Le premier jour de ſon avénement à la couronne impériale, notre Prince Philoſophe prit le nom d'*Antonin*, & le donna à ſon collegue, à qui il fit fiancer ſa fille. Il ſongea enſuite à rendre les derniers devoirs à l'Empereur. Il ordonna à cet effet la pompe la plus magnifique qu'on eût vue à Rome. Il prononça lui-même ſon oraiſon funebre, inſtitua en ſon honneur une ſociété de Prêtres, qu'il appella Auréliens, & termina cette cérémonie funebre par des combats de gladiateurs.

Rendu chez lui, il fut accablé d'une infinité de requêtes que lui préſenterent les Prêtres Païens, afin d'obtenir la liberté de perſécuter les Chrétiens qu'*Adrien* & *Antonin* avoient toujours protégés. C'étoit être bien mal aviſé que de s'adreſſer pour cela à un Philoſophe, dont la miſſion eſt de prêcher la tolérance. Auſſi non ſeulement MARC AURELE n'eut aucun égard à leurs requêtes,

il écrivit encore une lettre à l'aſſemblée d'Aſie, qui ſe tenoit cette année-là à Epheſe, pour mettre les Chrétiens à l'abri de leurs pourſuites. Cette lettre eſt très belle : on y lit ces vérités remarquables qui ne peuvent être trop divulguées : *Les perſécutions que vous leur faites* (aux Chrétiens) *en les traitant d'impies, ne ſervent qu'à les fortifier davantage dans leurs ſentiments ; & puiſqu'ils croient mourir pour leur Dieu, la mort ne leur doit-elle pas paroître plus agréable que la vie ? C'eſt par-là qu'ils ſont toujours vainqueurs, aimant mieux mourir que de ſe ſoumettre à vos ordres.... La confiance qu'ils ont en Dieu, augmente à meſure* qu'ils ſont expoſés en un plus grand danger, *& vous, vous perdez d'abord courage. Ils s'humilient alors plus profondément devant Dieu, & vous, vous êtes ſi ignorants & ſi aveugles, que vous ne vous contentez pas d'oublier tous vos Dieux, & le culte que vous devez au Dieu immortel, vous perſécutez encore & pourſuivez juſqu'à la mort les Chrétiens qui le ſervent & qui l'adorent... Si quelqu'un continue de les perſécuter ſous prétexte qu'ils ſont Chrétiens, j'ordonne que les accuſés, quoique reconnus Chrétiens, ſoient abſous, & les accuſateurs punis.*

Cet ordre fit regner le calme & la paix dans tout l'empire. C'étoit le vœu du nouvel Empereur. Sa femme lui donna un Prince dans ce temps-là, qu'il appella *Commode*, & qui fut pour lui un ſurcroît de ſatisfaction. Mais les ennemis de l'empire vinrent troubler cette félicité.

Les Parthes, ſous la conduite de leur Roi *Vologeſe*, ſurprirent l'armée romaine qui étoit en Arménie, la taillerent en pieces, & entrerent dans la Syrie, d'où ils chaſſerent le Gouverneur. Les Cattes porterent le fer & le feu dans toute l'Allemagne, & dans les Pays Griſons, & les Anglois ſe révolterent. Pour remédier à ces déſordres, MARC AURELE envoya des Généraux avec des troupes contre les Anglois & contre les Catres, & réſerva à *Verus* le commandement de celles qui devoient aller attaquer les Parthes. Il fit à ce Prince toutes ſortes d'honneurs avant ſon départ, l'accompagna juſqu'à Capoue; & comme il le connoiſſoit un peu libertin, il voulut que ſes amis & ſes principaux Officiers formaſſent ſa cour pour veiller à ſa conduite: mais ces précautions, quelque ſages qu'elles fuſſent, ne continrent point *Verus*.

A peine eut-il perdu l'Empereur de vue, que n'étant plus retenu par le reſpect qu'il avoit pour lui, il ſe plongea dans les débauches les plus diſſolues, & fit de ſi grands excès, qu'il en tomba dangereuſement malade. Les ſoins qu'on eut de lui le rappellerent à la vie, & il ne profita de la ſanté que pour ſe replonger dans de nouvelles débauches.

MARC AURELE, inſtruit de ſes déportements, crut y mettre fin en le mariant avec ſa fille qu'il lui avoit fait fiancer lors de ſon avénement à la couronne: il paroît que ce mariage modéra la fougue de ſes paſſions. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il donna un Roi aux Arméniens, qu'il ſubjugua les Parthes, & qu'il revint à Rome où il partagea l'honneur du triomphe avec l'Empereur.

Ce Prince jouiſſoit à peine du prix de ſes victoires, que les Allemands ſe révolterent, firent une irruption dans l'Italie, où ils ravagerent tout ce qui ſe trouva ſur leur chemin. Mais MARC AURELE réprima leur audace, & les ſoumit à ſon obéiſſance. Les ſoldats, glorieux de ce ſuccès, demanderent pour récompenſe qu'on augmentât leur paie; mais l'Empereur leur fit voir l'injuſtice

l'injuſtice de cette demande. *Si je vous donnois de l'argent*, leur dit-il, *ce ſeroit vous faire des libéralités aux dépens du ſang de vos peres, dont je dois rendre compte à Dieu, qui eſt ſeul Juge des Princes.* Les ſoldats, ſatisfaits de cette raiſon, en remercierent le Prince, & promirent de ſe ſignaler avec le même déſintéreſſement à la premiere occaſion.

Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Les Marcomans & les Quades, peuples très belliqueux, ſe liguerent enſemble pour attaquer les Romains. Une ligue ſi formidable les jetta dans la conſternation. Cette guerre venoit dans un temps d'autant plus fâcheux, que la peſte faiſoit un affreux ravage dans tout l'Empire, & dépeuploit & les campagnes & les villes.

Dans une conjoncture auſſi délicate, MARC AURELE crut qu'il convenoit d'abord de relever le courage du peuple par la confiance en Dieu, qui étoit le maître de changer les événements. Il ordonna des prieres & des proceſſions publiques, fit ſervir & adorer les ſtatues des Dieux pendant ſept jours de ſuite, voulut qu'on pratiquât tous les cultes étrangers, dans la crainte qu'on en

oubliât quelqu'un, & manda à cet effet les Prêtres & les Sacrificateurs de tous les pays.

Après ces actes de piété, il ſortit de Rome avec *Verus*, & ſe mit à la tête de ſon armée qui ne douta plus que les Dieux ne favoriſaſſent ſon entrepriſe. La hardieſſe du Maître étoit encore un puiſſant exemple, lequel ne contribua pas peu à donner aux ſoldats de nouvelles forces.

En effet, ils preſſerent les ennemis avec tant de fureur, qu'ils mirent la diviſion dans leur armée : ils les pourſuivirent enſuite, & les défirent entiérement. Dans cette campagne, *Verus* eut une attaque d'apoplexie qui le mit au tombeau. MARC AURELE fit porter ſon corps à Rome, & lui rendit les derniers devoirs de la même maniere qu'il les avoit rendus à *Antonin*.

Pendant ſon abſence, les Prêtres Païens, ayant oublié ſes ordres, recommençoient à perſécuter les Chrétiens dans les Provinces éloignées, avec tant d'acharnement, qu'il eut beaucoup de peine à mettre un frein à leur fureur. D'un autre côté, les Marcomans & les Quades s'étant réunis avec les Sarmates

& les Vandales, vouloient prendre leur revanche. MARC AURELE, inſtruit de leurs marches, alla au-devant d'eux pour les combattre. Il perdit la premiere bataille ; mais ayant rallié ſes troupes, il fondit ſur les ennemis avec tant d'avantage, qu'il les obligea de ſe réfugier honteuſement dans la Pannonie.

Une nouvelle affligeante vint tempérer la joie de ſon triomphe. Il ſemble que la Providence prenoit plaiſir à exercer ſa patience & ſon courage. Il apprit en arrivant à Rome que les Maures ravageoient l'Eſpagne, & que des bandits, ſous la conduite d'un Prêtre nommé *Iſidore*, avoient ſurpris une garniſon romaine. Sur le champ l'Empereur envoya des Généraux dans ces pays, chargés des inſtructions néceſſaires pour venger ſon autorité, & il eut le bonheur de chaſſer les Maures & de ſoumettre les rebelles à ſon obéiſſance.

La paix, cette paix ſi deſirée, après laquelle il ſoupiroit depuis ſi long-temps, regna enfin dans ſon Empire. Notre Prince Philoſophe ſe hâta d'en profiter pour changer les Loix qui avoient beſoin de réforme.

1°. Afin que ceux qui ſeroient nés

libres euſſent le moyen de faire leurs preuves, il ordonna que chaque citoyen de Rome iroit déclarer au dépôt des actes publics tous les enfants qui lui naîtroient.

2°. Il pourvut à la ſureté des pupilles en établiſſant un Préteur qu'il appella Tutélaire, parcequ'il donnoit les tuteurs, & qu'il connoiſſoit de toutes les affaires qui regardent les tutelès, & réforma la Loi qui ne ſoumettoit les mineurs à des curateurs que pour cauſe de démence ou de débauche, & voulut qu'on en donnât à tous ſans exception.

3°. Il fit de beaux Réglements ſur les mariages, afin d'empêcher les mariages illégitimes, & au degré défendu.

4°. Il tâcha par toutes ſortes de voies de corriger les déſordres des femmes & des jeunes gens.

5°. Il modéra les dépenſes publiques, & diminua le nombre des ſpectacles & des jeux, pour empêcher ſes ſujets de s'attacher trop à des divertiſſements frivoles, & de ſe ruiner en frais inutiles dont il naiſſoit des inimitiés entre les familles. Il fixa auſſi le ſalaire des Comédiens.

6°. Il pourvut à l'entretien & à la

ſureté des rues & des grands chemins. Il réforma encore tous les déſordres des encans & uſures, & adoucit extrêmement la Loi du vingtieme que devoient payer les étrangers qui recevoient des legs & des ſucceſſions.

7°. Il fit des Loix très ſéveres pour empêcher qu'on ne violât la ſainteté des tombeaux, & ordonna que les pauvres ſeroient enterrés aux dépens du public.

Perſuadé que les Loix ſont inutiles ſi leur exécution n'eſt commiſe à des perſonnes inſtruites & d'une probité reconnue, il avoit grand ſoin de ne donner les charges de magiſtrature qu'à ces ſortes de gens, & il ne recevoit jamais perſonne dans le Sénat qu'après l'examen le plus rigoureux & du conſentement de tous les Sénateurs. Un homme de mauvaiſe réputation lui ayant demandé une charge, il la lui refuſa, en lui diſant : *Purgez-vous auparavant des mauvais bruits qui courent ſur votre compte.*

Il ſe fit un devoir de rendre au Sénat tous les honneurs poſſibles. Non ſeulement il lui renvoyoit beaucoup de cauſes qui avoient été jugées dans ſon Conſeil ; mais il vouloit encore qu'il les jugeât ſouverainement & ſans appel. Cepen-

dant quand il s'agiſſoit de la vie de quelqu'un d'eux, il inſtruiſoit lui-même l'affaire avec un très grand ſoin, & la rapportoit enſuite au Sénat.

Dans la punition des crimes il adouciſſoit preſque toujours les peines ordonnées par le Sénat. Il étoit ſi exact à faire rendre la juſtice, ſur-tout dans les procès criminels, qu'il reprit un jour ſévérement un Préteur pour avoir condamné quelqu'un avec trop de précipitation, & il l'obligea à revoir le procès, en lui diſant : *C'eſt la moindre choſe que puiſſe faire un Magiſtrat établi pour rendre la juſtice au peuple, que de ſe donner la patience d'entendre les accuſés.*

Il diſoit ſouvent qu'un Empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation. Quand on plaidoit devant lui, il donnoit aux Avocats tout le temps qu'ils demandoient ; car il regardoit la patience comme une partie de la juſtice.

Il avoit fort à cœur que tous ſes ſujets fuſſent occupés ; & quand il trouvoit des gens qui ſervoient utilement le public, il leur donnoit les louanges qu'ils méritoient, & les employoit toujours pour les choſes où ils avoient ſi bien réuſſi. Il diſoit : *Il ne dépend pas d'un*

Prince de rendre ſes ſujets tels qu'ils voudroient, mais il dépend de lui de s'en ſervir utilement en les employant à ce qu'ils ſavent faire. Et il avoit ſouvent à la bouche cette belle maxime d'*Antonin : Il n'y a rien de plus honteux ni même de plus injuſte que de faire manger la République à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leurs travaux.*

Il auroit cru commettre une impiété que de perdre un ſeul de ſes moments. Dans ſes voyages & dans ſes expéditions militaires il mettoit à profit le loiſir que lui laiſſoit la ſuſpenſion momentanée de ſes affaires. Il l'employoit à s'entretenir avec lui-même, à mettre par écrit les réflexions que cet entretien lui ſuggéroit, & il compoſa ainſi un traité de morale qui a mis le comble à ſa gloire.

Ce livre ſeul pourroit nous rendre ſi juſtes & ſi pieux, dit M. *Dacier*, que nous n'aurions plus qu'un pas à faire pour être de bons Chrétiens. En effet, l'Auteur enſeigne que la véritable religion conſiſte à être toujours ſoumis à Dieu, & à être perſuadé qu'il ne fait rien que de juſte ; à combattre nos paſſions, & à purger notre ame de tous ſes vices, afin que nous puiſſions être

agréables à Dieu qui ne ſouffre rien d'impur; à travailler à reconnoître notre néant & celui de toutes les choſes crées, & à nous convaincre que ce n'eſt ni la gloire, ni la naiſſance, ni les Empires qui conſtituent la véritable grandeur, mais la juſtice; à prier pour tous les hommes; à faire du bien à nos ennemis; à ne point faire de jugements téméraires, & à mépriſer ceux qu'on fait de nous; à ſouffrir patiemment les défauts de notre prochain, & à le reprendre avec douceur quand la charité le demande; à n'avoir de confiance qu'en Dieu; à renoncer à tous les diſcours inutiles, pour ne nous occuper que de ce qui nous eſt propre, & à être toujours contents de notre condition.

Enfin rien n'égale la pureté de cette doctrine : celle de *Platon* eſt peut-être la ſeule qu'on puiſſe lui comparer. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que les actions de MARC AURELE répondoient à ſes préceptes. Quoique jouiſſant du pouvoir ſuprême, & quoiqu'il n'eût de compte à rendre à perſonne de ſa conduite, il étoit ſi modeſte, qu'il n'entreprenoit jamais rien ni dans la guerre ni dans la paix, ſans conſulter

non ſeulement ſes Conſeillers ordinaires, mais les perſonnes les plus éclairées & de la ville & de la cour. Il diſoit, parcequ'il le croyoit, que la force des Etats conſiſte dans le conſeil des ſages; & il répétoit ſouvent: *Il eſt bien plus juſte que je ſuive le conſeil de tant de grands perſonnages, qui ſont tous mes amis, qu'il ne l'eſt que tant de grands perſonnages ſuivent les miens.* Il prétendoit *que l'homme n'eſt pas moins libre, quand il ſe rend aux conſeils des autres, que quand il demeure ferme dans ſon opinion, & que ce changement eſt un pur effet de ſon jugement & de ſon eſprit.*

Religieux obſervateur de ſa parole, il condamnoit hautement cette politique qui veut qu'un Prince prudent & habile ne ſoit pas obligé de la tenir quand elle bleſſe ſes intérêts. Et pour la rendre plus odieuſe aux Princes, il fit cette belle maxime: *Garde-toi bien d'eſtimer comme utile une choſe qui te forcera un jour à manquer de foi.*

De ſi beaux ſentiments lui acquirent l'admiration de ſes ſujets, leſquels voulurent la lui témoigner par les hommages les plus flatteurs: c'étoit de lui élever des temples & des autels. Mais perſuadé

qu'il dépend de la vertu ſeule d'égaler les Princes aux Dieux, & non des ſuffrages & des flatteries des peuples, MARC AURELE dédaigna ces honneurs, & refuſa ces titres ambitieux qui diſtinguoient les autres Souverains dans le gouvernement des peuples, quoiqu'ils euſſent infiniment moins de ſageſſe & de triomphes que notre Philoſophe.

Pendant qu'il étoit occupé à rendre ſon peuple heureux, les Marcomans qui avoient abuſé de ſa bonté pour le tromper, avoient ſoulevé contre lui un peuple innombrable, afin de lui déclarer une guerre cruelle. Tous les Romains ne douterent point de leur perte. L'Empereur lui-même fut effrayé de leurs marches. La peſte avoit dépeuplé ſes armées, & ſes finances étoient épuiſées par les dernieres guerres. Cependant, ſans ſe décourager, il ſe prépara à faire tête à l'orage.

Premiérement il fit marcher les gladiateurs, les bandits & les eſclaves. En ſecond lieu il rétablit ſes finances en vendant les meubles de l'Empire. Avec ces ſecours il s'avança vers l'ennemi qui l'attendoit en bon ordre. Il crut d'abord l'avoir mis en déroute; ce fut une erreur

de ſa part, car cette déroute étoit volontaire, & elle n'avoit eu pour but que de le faire donner dans un piege où il eût péri infailliblement ſans une eſpece de miracle.

Il ſe trouva renfermé avec ſon armée entre des montagnes où la chaleur ardente qu'il y éprouva, & le manque d'eau auroient fait périr lui & toutes ſes troupes, ſi une pluie abondante ne fût venue tempérer cette chaleur & les déſaltérer. Il ſemble qu'il n'y a là rien que de naturel : mais ce qu'on trouva de miraculeux, c'eſt que les ennemis n'eurent point de part à cette faveur du ciel. Suivant ce qu'on nous apprend de cet événement, il paroît que cette pluie fut l'effet d'un véritable orage, que le tonnerre ſe fit entendre, & que le haſard voulut que le feu du ciel tombât ſur les ennemis.

* Cela me paroît aſſez vraiſemblable. Cependant il ſe peut que cette faveur du ciel ait été accordée » à la priere des » ſoldats Chrétiens qui étoient en l'ar» mée romaine, leſquels la lui deman» derent à genoux », comme le veulent *Euſebe*, *S. Grégoire* de Nyſſe, & M. *Lenain de Tillemont*. Car qui eſt-ce qui

doute de l'effet des prieres adreſſées à Dieu par des perſonnes qui lui ſont agréables ?

Quoi qu'il en ſoit, à peine ſorti de ce danger, l'Empereur fut expoſé à un autre auſſi imminent. *Caſſius*, Gouverneur de Syrie, ſe révolta. Le bruit s'étant répandu que MARC AURELE étoit dangereuſement malade, il crut que c'étoit le moment favorable de ſe faire déclarer Empereur. Notre Prince Philoſophe ſe diſpoſoit à l'aller attaquer, lorſqu'un Centenier lui apporta ſa tête: il ne voulut pas la voir: il fit même brûler les lettres du rebelle, afin de n'être pas obligé de punir ceux qui avoient eu part à la conſpiration; & il étoit fâché qu'on l'eût tué, parcequ'on l'avoit privé, diſoit-il, du plaiſir qu'il auroit eu de pardonner à un homme qui l'avoit offenſé.

C'étoit pouſſer loin l'indulgence: mais perſonne ne fit voir plus de modération que lui, & il avoit cette même vertu dans ſa maiſon envers ſon épouſe, ſes enfants & ſes Officiers. Lorſque ſes amis lui repréſentoient que *Fauſtine* méritoit par ſon libertinage qu'il la répudiât, il répondoit: *Mais ſi je la répudie, il faudra*

lui rendre ſa dot. C'étoit l'Empire qu'elle avoit procuré à ſon époux comme fille d'*Antonin.*

Après ces heureuſes expéditions, l'Empereur s'achemina vers Rome. Il y fut reçu avec des témoignages de joie extraordinaires. Le peuple eut encore ſujet de bénir ſon arrivée par les libéralités qu'il en reçut. Le Prince donna à chaque particulier huit pieces d'or, lui remit ce qu'il devoit au tréſor public, & fit brûler au milieu de la place tous ſes billets.

Il voulut enſuite que ſon fils *Commode* eût part à ſa généroſité. Il le fit Prince de la Jeuneſſe, l'aſſocia à l'Empire, le nomma Conſul pour l'année ſuivante; & pour honorer ſon conſulat, il ſuivit à pied ſon char aux jeux du Cirque.

Enfin il crut pouvoir penſer à lui-même en ſe procurant quelque repos. Il ſe retira à Lavinium dans les bras de la Philoſophie, qu'il appelloit *ſa mere*, en l'oppoſant à la cour qu'il nommoit *ſa marâtre:* mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la paix.

Au bout de deux ans de tranquillité, les Scythes & les peuples du Nord reprirent les armes, & attaquerent ſes

Lieutenants. Cela l'obligea à ſe préparer à partir. Ce départ, quoique néceſſaire, affligea les Romains. Comme il étoit affoibli & caſſé, ils craignirent qu'il ne revînt point de cette campagne. Ils s'aſſemblerent devant le palais pour le prier de leur donner des préceptes de conduite, afin que s'ils avoient le malheur de le perdre, ils puſſent avec ce ſecours marcher dans le chemin de la vertu où il les avoit fait entrer par ſon exemple.

Touché de ces bonnes diſpoſitions, MARC AURELE paſſa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, & à leur donner des maximes courtes pour régler toutes leurs actions.

Il partit enſuite avec ſon fils *Commode*, & battit les troupes en arrivant. L'armée le proclama alors *Imperator* pour la dixieme fois. Ce Prince donna pluſieurs combats très ſanglants où la victoire fut toujours due à ſa prudence & à ſa valeur. Mais comme il alloit ouvrir une troiſieme campagne, il fut attaqué à Vienne en Autriche d'une maladie qui l'emporta en peu de jours.

Il vit ſans pâlir le terme de ſa vie, & il ne regretta de la perdre que par atta-

chement pour ſon peuple. Il craignoit que ſes ennemis ne profitaſſent de la jeuneſſe & du peu d'expérience de ſon fils, pour effacer la honte de leurs défaites. Dans cette penſée il fit aſſembler autour de ſon lit ſon fils, ſes amis, & ſes principaux Officiers, & s'étant mis ſur ſon ſéant, il leur parla en ces termes :

La douleur que vous témoignez de me voir dans l'état où je ſuis, ne me ſurprend point. La compaſſion eſt naturelle aux hommes, & les maux qu'ils voient eux-mêmes l'augmentent toujours. Mais je ſuis perſuadé que ces larmes que je vois couler, partent pour moi d'une autre ſource ; & les ſentiments que j'ai pour vous, me font raiſonnablement attendre une amitié réciproque. Voici le temps favorable qui va nous donner lieu, à moi de connoître ſi j'ai bien placé l'eſtime & la conſidération que j'ai toujours eue pour vous, & à vous de me témoigner votre reconnoiſſance.... Vous voyez devant vos yeux mon fils que vous avez élevé vous-mêmes, & qui venant d'entrer dans l'âge de l'adoleſcence comme dans une mer orageuſe, a beſoin de ſages gouverneurs, de peur qu'emporté par ſes paſſions, comme par des vents impétueux, il n'aille ſe jetter dans les vices.

Au lieu donc d'un pere qu'il va perdre, faites qu'il en retrouve pluſieurs en vous. Ayez ſoin de ſa jeuneſſe ; donnez-lui les conſeils dont il a beſoin : repréſentez-lui que ni toutes les richeſſes du monde ne ſont ſuffiſantes pour remplir le luxe des tyrans, ni les gardes qui veillent autour de leurs palais, ne ſont capables de les défendre contre la haine des peuples. Faites-lui remarquer qu'on ne voit de regnes longs & tranquilles que des Princes qui, au lieu d'exciter la haine par leurs cruautés & par leurs violences, ont au contraire par leur douceur fait naître l'amour dans le cœur de leurs ſujets. Dites-lui ſans ceſſe que ce ne ſont jamais ceux qui ſervent par contrainte, mais ceux qui obéiſſent volontairement, qui demeurent fideles dans toutes ſortes d'épreuves, & qui ne peuvent être ſoupçonnés en aucune rencontre de flatterie & de diſſimulation. Qu'il ſache que voilà les ſeuls qui ne tombent jamais dans la déſobéiſſance, à moins qu'ils ne ſoient forcés par de mauvais traitements. Mais en même temps ne vous laſſez point de lui mettre devant les yeux combien il eſt difficile & néceſſaire, dans un pouvoir abſolu, de modérer ſes deſirs & de leur donner des bornes.

MARC AURELE ne vécut qu'un jour

& une nuit après avoir fait ce beau diſcours. Peu de temps avant que de mourir, il fit venir ſon fils ſeul, & le renvoya auſſi-tôt, de peur qu'il ne gagnât ſon mal. Puis s'étant couvert la tête comme pour dormir, il expira durant la nuit, âgé de 59 ans, après avoir regné 9 ans avec *Verus*, & 10 ans ſeul.

La nouvelle de ſa mort fit répandre des larmes ameres à ſon armée & à toute l'Italie. Jamais on n'a vu un ſi grand deuil, & jamais Rome n'avoit été dans une pareille conſternation. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ſes funérailles fuſſent achevées. Ils lui éleverent une ſtatue d'or dans le lieu où le Sénat s'aſſembloit, lui décernerent tous les honneurs divins, & déclarerent ſacrileges tous ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatue de ce grand homme.

Morale de MARC AURELE.

Toutes choſes ſont liées entre elles, & il n'y en a preſque point qui ſoient étrangeres l'une à l'autre; car tout eſt ordonné & arrangé enſemble, & con-

tribue à compoſer ce monde. Il n'y a qu'un monde qui comprend tout, qu'un Dieu qui eſt par-tout, qu'une matiere, qu'une raiſon commune à tous les hommes, qu'une vérité & qu'une perfection (1) pour tous les animaux de même eſpece, & qui participent à la même raiſon. Le monde eſt, ou un arrangement, ou une confuſion & un déſordre: c'eſt pourtant toujours le monde; & les choſes les plus contraires y ſont dans une entiere correſpondance, & dans une parfaite union. Il ſeroit inſenſé de

(1) Cette propoſition me paroît très claire. Un diſcours eſt vrai ou ne l'eſt pas. Il l'eſt s'il eſt conforme à ce qui eſt; & s'il n'y répond pas, il n'eſt pas vrai. On ne peut pas dire qu'une choſe ſoit preſque vraie, car elle l'eſt ou elle ne l'eſt pas: il n'y a point de milieu. Il n'y a donc qu'une vérité. Cela eſt évident. Pourquoi donc M. *Dacier* a-t-il conclu de la propoſition de MARC AURELE, » que les vérités philoſophiques ne ſont donc point vérités quand elles ne ſont » pas conformes aux vérités théologiques, & que Dieu » nous a enſeignées dans ſa parole »? Queſt-ce que cela ſignifie?

De même qu'il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une perfection; parceque s'il manque quelque choſe à une choſe pour être parfaite, elle ne l'eſt plus. On ne peut pas dire qu'une choſe eſt plus parfaite qu'une autre. Cependant M. *Dacier* a cru que cette propoſition méritoit d'être éclaircie. » Si nous ne ſommes parfaits, dit-il, comme » notre Pere eſt parfait, toutes nos perfections ne ſont » que des vices ». Voilà une remarque bien inutile, & qui ne répond guere au texte. Il eſt étonnant qu'un homme auſſi éclairé que M. *Dacier* n'ait pas mieux ſaiſi la penſée de MARC AURELE.

dire qu'il y a un certain ordre & une certaine diſpoſition en nous, & qu'il n'y a que déſordre & que confuſion dans cette vaſte machine dont nous faiſons partie.

Un eſprit divin gouverne tout & remplit tout. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement l'air que nous reſpirons, c'eſt auſſi cet eſprit, cette vertu intelligente qui n'eſt pas moins répandue dans l'eſpace que l'air qui vient rafraîchir nos poumons. Au reſte la cauſe premiere de toutes choſes eſt un torrent qui emporte tout & ne s'arrête jamais.

La matiere de l'univers eſt obéiſſante & ſouple, & l'eſprit qui la gouverne n'a aucune cauſe qui le porte à mal faire : auſſi ne fait-il aucun mal. Il ſait ce qu'il fait, & pourquoi il le fait. C'eſt lui qui produit & qui conſomme toutes choſes. C'eſt de lui que dépend ce que nous appellons les biens & les maux, comme la vie, la mort, l'honneur, le déshonneur, la douleur & le plaiſir, la pauvreté & les richeſſes, qui ne ſont cependant ni de véritables maux, ni de véritables biens, car toutes ces choſes arrivent également aux bons comme aux mauvais, & il ſeroit abſurde de penſer que Dieu permet que les biens & les

maux arrivent indifféremment & ſans diſtinction aux uns & aux autres.

Ce ſeroit encore une fauſſe penſée que celle qui nous porteroit à croire que Dieu qui a réglé & ordonné tout ſi ſagement, & avec tant d'amour pour l'homme, ait pourtant fait cette faute que les plus gens de bien, qui, ayant paſſé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prieres & des ſacrifices, ont été comme les amis de Dieu; que ces hommes vertueux, dis-je, lorſqu'ils ſont morts, ne reviennent plus à la vie, & ſont éteints pour toujours. Dieu eſt ſouverainement bon & ſouverainement juſte: il n'a donc rien oublié de ce qui eſt juſte & raiſonnable dans la diſpoſition & dans l'arrangement de l'univers.

Dieu a fait ce qu'il y avoit de mieux à faire, car il eſt impoſſible d'imaginer un Dieu ſans ſageſſe. Or quelle raiſon auroit-il de nous faire du mal? Et que lui en reviendroit-il, ou à cet univers, dont il a tant de ſoin? S'il n'a pas toujours conſulté ce qui regarde le particulier, il a conſulté ce qui regarde le général. Tout ce qui arrive à chacun eſt utile à l'univers, & cela ſuffit. Il y a plus:

ce qui eſt utile à un homme eſt utile à tous les autres hommes. Rien n'arrive qui ne ſoit une ſuite de la loi générale qui eſt établie.

Toutes les choſes qui arrivent dans le monde ſont unies & liées avec ce qui les a précédées. Elles ont entre elles une liaiſon raiſonnable ; & comme dans tout ce qui ſe fait il y a un arrangement & une union qui lie toutes ſes parties, de même dans tout ce qui ſe fait on ne trouve pas une ſucceſſion ſimple & nue, mais une liaiſon merveilleuſe & un rapport admirable.

L'Eſprit de cet univers eſt un eſprit de ſociété. Il aime l'ordre & la raiſon. Il a fait les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, & il a lié & ajuſté les plus parfaites les unes avec les autres. Voilà pourquoi tous les Etres qui ont quelque choſe de commun entre eux, tâchent de ſe joindre. Voilà pourquoi on voit parmi les animaux des eſſaims, des troupeaux, des petites familles, &c. Les hommes ſont les ſeules créatures qui ont oublié cette affection réciproque.

O homme ! honore ce qui eſt de plus excellent dans le monde : c'eſt ce qui ſert à tout & qui gouverne tout.

Honore auſſi ce qui eſt de plus excellent en toi : il eſt de même nature que le premier. Vis avec Dieu, en ſoumettant ton ame à ſes ordres, de maniere qu'elle ſoit toujours prête à faire ce que ton génie te preſcrit, car ton génie n'eſt autre choſe que l'entendement & la raiſon.

Les propriétés de l'ame de l'homme ſont qu'elle ſe voit elle même, qu'elle ſe compoſe elle-même, qu'elle ſe rend telle qu'elle veut, qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, qu'elle parvient toujours à ſa fin entiere & parfaite, quelque bornée qu'elle ſoit en ſa vie. De plus l'ame parcourt tout cet univers; elle ſe promene dans les eſpaces immenſes qui l'environnent : elle pénetre & conçoit la régénération périodique des choſes. Elle voit clairement que ceux qui viendront après nous n'ont rien vu de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés n'ont vu que ce que nous voyons. Un homme qui a vécu quarante années, quelque peu d'eſprit qu'il ait, a vu tout ce qui a été avant lui, & tout ce qui ſera après.

Les autres propriétés de l'ame ſont l'amour du prochain & de la vérité, la pudeur & l'eſtime d'elle-même : ce qui

eſt auſſi le propre de la loi. Ainſi la droite raiſon eſt la même que la raiſon de la ſouveraine juſtice.

Malgré cela, qu'eſt-ce que l'homme ? Tout le temps de ſa vie n'eſt qu'un point. La matiere dont il eſt compoſé, n'eſt qu'un changement continuel. Ses ſens ſont émouſſés & incertains : ſon corps n'eſt qu'une corruption, l'eſprit qui l'anime, qu'un vent ſubtil ; ſa fortune qu'une nuit obſcure, & ſa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire en un mot, ce qui appartient au corps a la rapidité d'un fleuve, & ce qui eſt de l'eſprit eſt une fumée & un ſonge. L'homme voyage ici comme dans une terre étrangere. Qu'eſt-ce donc qui peut le conduire heureuſement dans une route ſi difficile ? C'eſt la philoſophie.

Elle conſiſte cette philoſophie à conſerver ſon ame entiere & pure, toujours maîtreſſe de la volupté & de la douleur ; à ne permettre jamais qu'elle faſſe rien témérairement, ni qu'elle uſe de diſſimulation, ni qu'elle s'éloigne de la vérité ; à faire en ſorte qu'elle ſe ſuffiſe à elle-même, qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive comme venant du même lieu d'où elle eſt ſortie, & qu'elle attende

toujours la mort avec un eſprit tranquille, ſachant bien que cette mort n'eſt autre choſe que la diſſolution des éléments dont chaque animal eſt compoſé.

Voulez-vous être heureux? faites en ſorte que la partie principale de votre ame ſoit inſenſible aux mouvements de la chair, de quelque nature qu'ils puiſſent être; qu'elle ne ſe mêle point avec le corps, mais que ſe renfermant en elle-même, elle empêche les paſſions de paſſer les limites des parties où elles regnent. Ayez toujours ces maximes devant les yeux.

1°. Faites pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de Légiſlateur & de Roi.

2°. Changez de réſolution toutes les fois que des gens habiles vous donneront des conſeils, pourvu que ce changement ſe faſſe par des motifs de juſtice & d'utilité publique, & jamais pour votre propre plaiſir, pour votre intérêt & pour votre gloire particuliere.

3°. N'ayez point de honte d'implorer le ſecours d'autrui; & s'il s'agit de faire votre devoir, exécutez l'ordre comme un ſoldat qui monte à l'aſſaut.

4°.

4°. Ecoutez avec attention ce qu'on lit, & tâchez de pénétrer juſqu'au fond es choſes qui arrivent, & leurs cauſes.

5°. Dans les diſcours ſoyez attentif à ce que vous dites, & dans les actions, à ce que vous faites.

6°. Tâchez de vous accoutumer aux choſes auxquelles vous êtes le plus propre. L'habitude vous les rendra aiſées & faciles.

7°. Regardez ce que les choſes ſont en elles-mêmes, en conſidérant ſéparément leur matiere, leur forme & leur fin.

8°. Allez toujours par le plus court chemin : c'eſt celui qui eſt ſelon la nature, & il eſt ſelon la nature de dire & de faire ce qui eſt le plus juſte & le plus droit. Cette diſpoſition vous épargnera mille peines & mille combats, & vous délivrera de tous les tourments ſecrets que cauſent immanquablement la diſſimulation & le faſte.

9°. Entrez dans l'eſprit de tout le monde, & permettez à tout le monde d'entrer dans le vôtre.

10°. Ayez toujours devant les yeux quelque homme qui ait été véritablement vertueux.

En pratiquant ces maximes, on jouira d'une félicité permanente, autant que la félicité dépend de la tranquillité de l'eſprit. Il eſt très poſſible d'être en même temps un homme *divin* & un homme inconnu à tout le monde. Le bonheur de cette vie dépend de très peu de choſe. Le plaiſir de l'homme conſiſte à faire ce qui eſt propre à l'homme : or le propre de l'homme c'eſt d'aimer ſon ſemblable, de mépriſer ſes paſſions, de juger de la vérité & de la probité de ſes opinions, de conſidérer la nature univerſelle & tout ce qu'elle produit.

C'eſt être parfaitement honnête homme & avoir fait un voyage très heureux, que de ſortir de la vie ſans avoir connu ni le menſonge, ni l'hypocriſie, ni le luxe, ni l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur, le plus grand enſuite c'eſt d'en ſortir las, dégoûté de ſes vices, & ſans ſouhaiter d'y croupir. La corruption de l'eſprit eſt une corruption bien plus dangereuſe & plus mortelle que la corruption & l'intempérie de l'air que nous reſpirons. Celle ci eſt la mort des animaux en tant qu'animaux, & l'autre eſt la mort des hommes en tant qu'hommes.

Tout ce que nous voyons périra promptement. Ceux qui le verront périr, périront bientôt eux-mêmes; & celui qui eſt mort dans une extrême vieilleſſe, ſera bientôt égal à celui qui eſt mort fort jeune. La vie des hommes eſt comme la moiſſon d'un champ : pendant qu'on moiſſonne les épis qui ſont mûrs, les autres mûriſſent. Quand nous aurions à vivre trois mille ans & trente mille ans encore par-deſſus, nous ne perdrions d'autre vie que celle que nous avons, & nous n'avons que celle que nous devons perdre. Celui qui vit le plus longtemps & celui qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte, car ils ne perdent que le temps préſent, qui eſt le ſeul dont ils jouiſſent.

La mort eſt la fin du combat que nos ſens nous livrent. C'eſt le repos de tous les mouvements contraires; c'eſt la ceſſation du travail d'eſprit & du ſoin qu'on a du corps.

Ne mépriſons donc point la mort : contentons-nous de la recevoir de bon cœur comme une des choſes que la nature a ordonnées; car il n'eſt pas moins naturel de mourir, que d'être jeune ou vieux, d'avoir des dents, de la barbe

& des cheveux, & de fournir aux autres opérations de la nature, ſelon les différentes ſaiſons de la vie.

Enfin il eſt du devoir d'un homme ſage & prudent de ne point faire le téméraire, d'être modéré, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature.

CONFUCIUS.

M.lle Cl. Reydellet del. Beyssent S.

CONFUCIUS *.

J'AI toujours été étonné de ce que les Hiſtoriens de la Philoſophie n'ont point parlé de CONFUCIUS dans leurs ouvrages. C'eſt pourtant un des Sages les plus célebres de l'antiquité. Aucun Philoſophe n'a eu autant de Diſciples que lui. Les Chinois l'appellent *le grand Maître, l'illuſtre Roi des Lettres, le poſſeſſeur d'une ſageſſe extraordinaire.* Ces titres pompeux font peut-être plus l'éloge des Chinois que celui de CONFUCIUS; car quelque eſtimable que ſoit cet homme de mérite, il n'eſt point encore comparable aux grands Moraliſtes de la Grece; mais il eſt toujours digne de figurer avec eux, & les Chinois ſont louables d'avoir de lui une idée avantageuſe.

* *Philoſophorum Sinenſium Principis Confucii Vita*, à la tête de l'expoſition de ſa doctrine publiée en latin par pluſieurs Jéſuites ſous ce titre : *Confucius Sinarum Philoſophus, ſive Scientia Sinenſis latinè expoſita, ſtudio & operâ* Proſperi Intorcetta, Chriſtiani Herdtrich, Franciſci Rougemont, Philippi Couplet, *Patrum Societatis Jeſu. La Vie de Confucius* dans le troiſieme tome des *Vies des plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité*, qui a été ajoutée aux deux de *Diogene de Laërce*, par le dernier Editeur de l'ouvrage de cet ancien Hiſtorien de la Philoſophie, &c. &c.

Ce qui a pu le faire oublier des Hiſtoriens, c'eſt que ſes découvertes ne ſont point liées avec celles des autres Philoſophes, & par conſéquent ne ſont point corps avec elles. La chaîne des connoiſſances humaines eſt ainſi rompue, & on a préféré l'avantage d'en ſuivre le fil à celui de faire connoître un ſage inconnu des autres ſages dont on a écrit l'hiſtoire. Il eſt certain que l'intérêt eſt le mérite eſſentiel d'un ouvrage, & qu'on ne doit jamais le perdre de vue, parceque ce n'eſt que par-là qu'on peut attacher avec fruit le lecteur. Voilà pourquoi je n'ai pas placé CONFUCIUS dans ſon rang, ſuivant l'ordre chronologique. Mais après avoir achevé l'hiſtoire des Moraliſtes Grecs & Romains, je crois devoir écrire celle du Moraliſte Chinois, afin de ne point oublier aucun Philoſophe célebre dans cette hiſtoire des Philoſophes anciens.

C'eſt ſans doute une choſe bien étrange que CONFUCIUS ait été contemporain des Sages de la Grece ſans les avoir connus, & qu'il ait joui dans une partie conſidérable du monde de la plus grande célébrité, ſans que ces Sages aient entendu parler de lui. Ils avoient cepen-

dant entrepris de grands voyages pour rechercher les perſonnes les plus éclairées de l'univers, & profiter de leurs lumieres : mais leurs plus longues navigations dans la mer des Indes ſe bornoient au golfe de Bengale, & ils ne s'engagerent jamais dans le détroit de Malaca. De ſon côté CONFUCIUS habitoit un pays qui ſe ſuffiſoit à lui-même : c'étoit la Chine, & les Chinois n'alloient rien chercher chez leurs voiſins. Ainſi les Grecs ne purent connoître la Chine que d'une maniere très confuſe, par des rapports vagues que leur en faiſoient les Scythes qui commerçoient ſur leurs frontieres.

Ce ne fut que vers la fin du treizieme ſiecle que *Marc Pol*, qui avoit accompagné l'Empereur Tartare, fils de *Gengis-Kan*, à la Chine qu'il avoit conquiſe, raconta ce qu'il avoit vu dans ce pays. Cela parut incroyable, & on regarda ſa relation comme l'ouvrage d'un homme qui veut jouir du privilege de ceux qui viennent de loin. L'on ne commença à ajouter foi à ſes récits, que lorſqu'ils ſe trouverent confirmés par ceux des navigateurs & des Miſſionnaires Portugais & Eſpagnols, qui

pénétrerent dans ce pays vers le milieu du ſeizieme ſiecle (1).

Si les Philoſophes d'Athenes & celui de la Chine avoient pu ſe réunir, ils auroient fait réciproquement plus de progrès dans la morale ; car la communication des idées eſt d'un grand ſecours pour étendre la ſphere des connoiſſances humaines. Les Grecs y auroient ſur-tout beaucoup gagné, parceque les Chinois cultivoient les ſciences long-temps avant eux. L'origine de leur littérature ſe perd dans l'antiquité la plus reculée. Ils ont un livre d'Odes, qui eſt un recueil d'anciennes poéſies rimées, compoſées par les premiers Souverains de leur Empire, & raſſemblées par CONFUCIUS, & un *livre des Mutations* ou *des Productions* de *Fo-hi*, fondateur de la monarchie chinoiſe, qui eſt regardé avec raiſon comme un monument précieux de la plus ancienne Philoſophie, car ce Prince regnoit l'an 3331 avant l'Ere chrétienne. Cet ouvrage eſt cependant inintelligible. Le Roi *Vou-vang*, & le Prince *Tcheou-kon*, ſon fils, l'ont

(1) *Hiſtoire de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tome V, page 314 & ſuiv.

commenté ; & CONFUCIUS même a ajouté un nouveau commentaire à celui de ces Princes six cents ans après eux. Malgré leurs éclaircissements, ce livre est regardé comme une espece de grimoire, dont les lettrés du plus bas étage se servent pour prédire l'avenir par de certaines combinaisons cabalistiques, assez semblables à notre géomancie.

Il y a lieu de croire que si les Philosophes Grecs s'étoient aidés de celui de la Chine dans leurs travaux, il en eût résulté plus de lumieres, parcequ'ils auroient profité de la littérature chinoise. CONFUCIUS y a vraisemblablement puisé sa belle morale.

M. *Freret* prétend que le premier Philosophe de la Chine s'appelloit *Laokioune*, & qu'il a écrit plusieurs ouvrages qui contiennent d'assez bonnes maximes de morale. Ce Savant s'étoit fort appliqué à la Médecine, à la Chymie, & à la Physique. Ses Disciples, que l'on nommoit *Fiene-izé*, ou *Docteurs célestes*, cultivoient ces connoissances, & se rendirent célebres par leur moyen. Ils vinrent même à bout de persuader la possibilité de la médecine universelle, & celle d'un remede qui rend les hommes

immortels. Ils croyoient, comme leur maître, que l'univers eſt gouverné, de même que l'Empire de la Chine, par un Dieu corporel qui habite dans le ciel, qu'ils nommoient *Chan-ti*, c'eſt à-dire *Roi d'en haut*, & que ſous ce Roi il y avoit un grand nombre d'êtres intelligents, avec un pouvoir moins étendu, mais cependant indépendant du ſien.

Toute cette doctrine n'étoit rendue que par des expreſſions figurées, qui ne préſentoient que des allégories ſur les nombres & leurs propriétés. Son Auteur *Lao-kioune* écrivit auſſi ſur la Providence, & ſur la diſtinction du bien & du mal moral; mais quoique ce ſujet intéreſſât toutes les perſonnes éclairées de la Chine, & qu'on l'étudiât par cette raiſon avec beaucoup de ſoin, aucune ne put comprendre ſa doctrine. Abſolument rebuté de ſon obſcurité, on y renonça. Les Philoſophes aimerent mieux imaginer des ſyſtêmes que de ſe rompre davantage la tête, & ces ſyſtêmes les partagerent en deux ſectes.

La premiere, nommée *Ianh*, ſoutenoit que l'amour propre & l'intérêt perſonnel devoient être la regle unique de nos actions, & que les loix, l'autorité,

la reconnoiſſance, & tous les autres devoirs qui forment des engagements entre les hommes, n'avoient de force qu'autant qu'ils contribuoient à nous rendre heureux. Le ſyſtême de la ſeconde ſecte, appellée *Ma*, étoit entiérement oppoſé à celui-là. Cette ſecte enſeignoit la deſtruction totale de l'amour propre & de l'intérêt perſonnel, & prêchoit la charité univerſelle, ou l'amour égal pour tous les hommes, ſans diſtinction de liaiſon ni d'engagement d'amitié, de parenté ou de dignité (2).

Tel étoit l'état de la Philoſophie à la Chine lorſque CONFUCIUS vint au monde. Le premier uſage qu'il fit de l'intelligence dont la nature l'avoit favoriſé, fut d'examiner ces ſyſtêmes, & il trouva que leurs Auteurs avoient donné dans deux extrémités également vicieuſes. En prenant un juſte milieu, il fit un nouveau ſyſtême de morale, dans lequel il concilia l'amour propre avec la charité univerſelle; & cette doctrine eut le plus grand ſuccès, & eſt encore la regle de la conduite des Chinois.

(2) *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*, tome VI, page 626.

Ce Sage naquit 550 ans avant J. C. M. *Freret* dit que ſon véritable nom en chinois eſt *Kon-fou-tze* ; mais il n'eſt connu que par celui de CONFUCIUS. Sa mere étoit d'une naiſſance illuſtre; & ſon pere, qui avoit occupé les premieres charges de l'Empire de la Chine, deſcendoit du dernier Empereur de la ſeconde famille. CONFUCIUS annonça dès ſa tendre jeuneſſe ce qu'il devoit être un jour. A l'âge de quinze ans il ſe voua abſolument à l'étude de la Philoſophie. Il lut avec beaucoup d'application les livres des anciens qu'on eſtimoit le plus: mais ſes parents ne lui permirent point de renoncer au monde pour devenir Sage ou Savant.

D'abord ils le marierent : il avoit alors vingt ans. Enſuite ils l'obligerent à exercer la magiſtrature en différents pays de la Chine. Notre Philoſophe fit tout ce que ſes parents exigerent de lui. Il s'acquitta de ſes devoirs avec exactitude, & ſes ſuccès lui firent une grande réputation. Ce n'étoit point là un mérite commun ; car il falloit avoir beaucoup de prudence, de probité & de ſubtilité d'eſprit pour exercer dignement la charge de Juge.

Les Chinois n'aimoient pas les procès. Ils vouloient que les Magiſtrats fiſſent tous leurs efforts, ou pour les empêcher de naître, ou pour les étouffer dans leur naiſſance en accordant les parties, & en leur inſpirant l'amour de la paix, afin que tout le monde vécût dans l'union & dans la concorde. A cette fin ils exhortoient les eſprits les plus inquiets d'entre eux à n'intenter de procès à perſonne, parceque, diſoient-ils, les fraudes, les aigreurs & les inimitiés qui ſont la ſuite des procès, étoient indignes des hommes raiſonnables. Cependant comme ils ſavoient que, malgré cette vérité, il pouvoit y avoir des conteſtations parmi les citoyens, ils exigeoient des Magiſtrats les plus grandes précautions dans leur jugement lorſque quelque cauſe étoit portée devant leurs tribunaux.

Ils devoient examiner avec toute l'attention dont ils étoient capables, l'extérieur de celui qui ſuſcitoit le procès, afin que par ce moyen ils puſſent connoître celui qui étoit pouſſé par de bons motifs, s'il croyoit ſa cauſe bonne, s'il étoit de bonne foi, & ils avoient preſcrit cinq regles à ſuivre pour faire cet examen.

1°. Ils obſervoient ſa maniere de parler, ſes expreſſions & l'arrangement de ſes phraſes. 2°. Ils conſidéroient l'air de ſon viſage & le mouvement de ſes levres. 3°. Ils prenoient garde à la maniere dont il reſpiroit lorſqu'il propoſoit ſa cauſe. 4°. Ils remarquoient s'il avoit la repartie prompte, s'il ne donnoit pas des réponſes mal aſſurées, incertaines, ſi ſes paroles n'étoient point ambiguës, ou s'il parloit d'autre choſe que ce dont il étoit queſtion. 5°. Ils conſidéroient avec ſoin ſes regards, prenoient garde s'il n'y avoit point de trouble, d'égarement & de confuſion, s'il n'y paroiſſoit pas quelque indice de menſonge & de fraude.

C'eſt par ces moyens extérieurs que les Magiſtrats découvroient les ſentiments les plus cachés du cœur, & rendoient une juſtice exacte. Leurs obſervations exigeoient de leur part beaucoup de pénétration & d'exercice; & puiſque notre Sage mérita les éloges de ſes compatriotes dans la fleur de ſon âge, il faut que l'intelligence eût ſuppléé en lui à l'expérience. Mais quoique ſenſible à ces applaudiſſements, il renonça de bonne heure à la magiſtrature, parcequ'il jugea qu'il ſeroit plus utile aux

hommes en leur traçant des principes de conduite, pour diſſiper les ténebres de l'eſprit, bannir les vices, & établir l'intégrité, qu'il aſſuroit être un préſent du ciel.

Il ſe retira donc en lui-même, & travailla ſans délai à un nouveau ſyſtême de Philoſophie morale. Il compoſa un livre qu'il intitula *Tchon-yon*, c'eſt à-dire *le milieu raiſonnable*, dans lequel il accorda l'amour propre avec la charité univerſelle. Il prêcha l'amour univerſel ou la charité pour tous les hommes. Il n'aſſujettit perſonne à aucuns dogmes ſpéculatifs : il recommanda ſeulement l'obéiſſance aux anciennes loix du pays, la ſoumiſſion & le reſpect pour les ſupérieurs, la modeſtie & même l'humilité avec ſes égaux, la tendreſſe pour ſes inférieurs, &c.

Cette doctrine plut à tous les honnêtes gens, qui devinrent ſes diſciples. Sa maniere de vivre en groſſit encore le nombre. Convaincu que les actions & l'exemple perſuadoient plus que les diſcours, il ne recommandoit rien aux autres, ſoit par écrit ou de vive voix, qu'il ne pratiquât exactement lui-même. Auſſi ſes diſciples avoient pour lui une ſi

grande vénération, qu'ils lui rendoient les mêmes honneurs qu'à leurs Souverains.

Le grand ſecret pour acquérir la véritable ſcience, leur diſoit-il, eſt de cultiver & de polir ſa raiſon. Comme la concupiſcence l'a déréglée, il s'y eſt mêlé pluſieurs impuretés qu'il faut ôter avec ſoin, afin qu'elle reprenne ſon premier luſtre, & qu'elle ait toute ſa perfection. Pour parvenir à ce but, adonnez-vous, ajoute-t-il, à la méditation: raiſonnez ſur toutes choſes en vous-mêmes: tâchez d'en avoir des idées claires: conſidérez diſtinctement ce qui ſe préſente à vous: portez-en, ſans préjugé, des jugements ſolides: peſez tout, & examinez tout avec ſoin.

Le but de cet examen eſt de faire regarder la médiocrité comme la choſe du monde la plus relevée, la plus digne de l'amour des eſprits ſublimes, comme le ſeul chemin de la vertu. Car l'homme parfait tient toujours un juſte milieu dans toutes ſes entrepriſes; au lieu que le méchant s'en éloigne toujours. Lorſque la raiſon lui a montré le milieu qu'il doit tenir, il y conforme enſuite toutes ſes actions en tout temps & en tous

lieux, dans l'adverſité comme dans la proſpérité : il veille continuellement ſur lui-même, ſur ſes penſées, ſur les mouvements les plus cachés de ſon cœur, afin de ſe régler toujours ſur ce juſte milieu, qu'il ne veut jamais perdre de vue : au lieu que les méchants n'étant retenus ni par la crainte, ni par la pudeur, ni par l'amour de la vertu, leurs paſſions déréglées les portent toujours aux extrémités.

Il eſt vrai que c'eſt une choſe très difficile à connoître que ce milieu. Il y a des gens qui en paſſent les bornes en affectant des vertus extraordinaires : ils veulent que dans leurs actions il y ait toujours du merveilleux, afin que la poſtérité les loue & les exalte : c'eſt une folie. Le ſage ne fait & ne pratique que ce qu'il eſt à propos de ſavoir & de pratiquer par-tout.

Mais ſi le milieu eſt le but de l'homme juſte, il eſt inſenſé d'ambitionner de faire des actions d'éclat. Qu'eſt-ce que la valeur, & que faut-il faire pour mériter le nom de vaillant ? C'eſt la demande que fit à CONFUCIUS un de ſes Diſciples, fort ambitieux : à quoi notre Philoſophe répondit : » Entendez-vous

» parler de la valeur de ceux qui ſont
» dans le midi, où de la valeur de ceux
» qui habitent le ſeptentrion, ou bien
» de la valeur de mes diſciples qui s'at-
» tachent à la ſageſſe ? Agir avec dou-
» ceur dans l'éducation des enfants &
» des diſciples, avoir de l'indulgence
» pour eux, ſupporter patiemment leur
» déſobéiſſance & leurs défauts, voilà
» en quoi conſiſte la valeur des habi-
» tants du midi. Par cette valeur ils ſur-
» montent leur tempérament violent,
» & ſoumettent à la droite raiſon leurs
» paſſions, qui ſont ordinairement vio-
» lentes.

» Coucher ſans crainte dans un camp,
» repoſer tranquillement au milieu du
» terrible appareil d'une armée, voir
» devant ſes yeux mille morts ſans s'ef-
» frayer, ne point s'ennuyer de cette
» vie, s'en faire un plaiſir, voilà ce que
» j'appelle la valeur des hommes du ſep-
» tentrion. Mais comme d'ordinaire il y
» a en tout cela beaucoup de témérité,
» & que le plus ſouvent on ne s'y regle
» guere ſur ce milieu que tout le monde
» devroit rechercher, ce n'eſt point
» cette ſorte de valeur que je demande
» de mes diſciples : voici quel doit être
» leur caractere.

» Un homme parfait (car il n'y a que
» les hommes parfaits qui puiſſent avoir
» une véritable valeur) doit toujours
» être occupé à ſe vaincre lui-même. Il
» doit s'accommoder aux mœurs & à
» l'eſprit des autres ; mais comme il
» doit toujours être maître de ſon cœur
» & de ſes actions, il ne doit jamais ſe
» laiſſer corrompre par la converſation
» ou les exemples des hommes lâches &
» efféminés : il ne doit jamais obéir qu'il
» n'ait examiné auparavant ce qu'on lui
» commande : il ne doit jamis imiter les
» autres ſans diſcernement. Au milieu
» de tant d'inſenſés & de tant d'aveu-
» gles qui marchent à travers champs,
» il doit marcher droit & ne point pen-
» cher vers aucun parti : c'eſt la véri-
» table valeur.

» De plus, ſi ce même homme eſt
» appellé à la magiſtrature dans un
» royaume où la vertu eſt conſidérée,
» & qu'il ne change point de mœurs,
» quelques grands que ſoient les hon-
» neurs où il eſt élevé ; s'il y conſerve
» toutes les habitudes qu'il avoit lorſ-
» qu'il n'étoit que particulier ; s'il ne ſe
» laiſſe pas emporter à la vanité & à
» l'orgueil, cet homme eſt véritablement

» vaillant. Que ſi au contraire il eſt dans
» un royaume où la vertu & les loix
» ſoient mépriſées, & que dans la con-
» fuſion & le déſordre qui y regnent, il
» ſoit lui-même preſſé de la pauvreté,
» affligé, réduit même à perdre la vie;
» mais que cependant au milieu de tant
» de miſeres il demeure ferme, il con-
» ſerve toute l'innocence de ſes mœurs
» & ne change jamais de ſentiments:
» ah! que cette valeur eſt grande!

C'eſt dans l'ouvrage de CONFUCIUS, intitulé *le Milieu univerſel*, que cette belle morale eſt expoſée. L'Editeur de cet ouvrage, *Cuſu*, petit-fils de l'Auteur, y a ajouté des maximes de ſageſſe bien dignes de la doctrine de ſon maître. Le ſage, dit-il, ſe conduit ſelon ſon état préſent, & ne ſouhaite rien au-delà. S'il ſe trouve au milieu des richeſſes, il agit comme un homme riche; mais il ne s'abandonne pas aux voluptés illicites; il évite le luxe, il n'a nul orgueil, & ne choque perſonne. S'il eſt élevé aux dignités de l'Etat, il tient ſon rang, mais il ne traite jamais ſes inférieurs avec ſévérité; & s'il ſe voit au-deſſous des autres, il eſt humble: il ne ſort jamais du reſpect qu'il doit à ſes ſupérieurs, mais il

n'achete jamais leurs faveurs par des lâchetés & des flatteries. Dans l'affliction & dans les ſouffrances, il ne brave pas fiérement ſon deſtin, mais il a de la fermeté & du courage, & rien ne ſauroit ébranler ſa conſtance. C'eſt par-là qu'il jouit d'une tranquillité qu'on peut comparer au ſommet de ces montagnes qui ſont plus élevées que les régions où ſe forment les foudres & les tempêtes.

Il y a dans le *Milieu univerſel* un livre qui a pour titre: *Entretiens de pluſieurs perſonnes qui raiſonnent & qui philoſophent enſemble.* CONFUCIUS y paroît donnant des leçons à ſes diſciples. Que penſez-vous d'un homme pauvre, lui dit l'un d'eux, qui, pouvant ſoulager ſa pauvreté par la flatterie, refuſe de prendre ce parti & ſoutient hardiment qu'il n'y a que les lâches qui flattent? Que penſez-vous d'un homme riche, qui, tout riche qu'il eſt, eſt ſans orgueil? » Je dis, répond CONFUCIUS, » qu'ils ſont tous deux dignes de louanges, mais qu'il ne faut pourtant pas » les regarder comme s'ils étoient parvenus au plus haut degré de la vertu. » Celui qui eſt pauvre doit être joyeux » & content au milieu de ſon indigence,

» & celui qui eſt riche doit faire du bien
» à tout le monde.

Ce Philoſophe louoit beaucoup ceux de ſes diſciples qui, au milieu de la plus grande pauvreté, étoient contents de leur deſtinée, & comptoient pour de grandes richeſſes les vertus naturelles qu'ils avoient reçues du ciel. Il déclamoit contre l'orgueil, contre l'amour propre, contre l'indiſcrétion, contre la ridicule vanité de ceux qui affectent de vouloir être maîtres par-tout, contre ces hommes remplis d'eux-mêmes, qui prônent à tous moments leurs actions, & ſur-tout contre les hypocrites, qu'il comparoit à ces ſcélérats qui, pour mieux cacher leurs deſſeins aux yeux des hommes, paroiſſent ſages & modeſtes pendant le jour, & qui, à la faveur de la nuit, volent les maiſons & exercent les plus infames brigandages.

CONFUCIUS avoit l'ame tendre, mais grande & élevée. Etant dans le royaume de Cuci, il ſe trouva un jour avec un Préfet qui avoit une grande autorité dans ce royaume. Ce Miniſtre, enflé de l'éclat de ſa fortune, ayant cru que le Philoſophe avoit deſſein d'obtenir quelque faveur du Roi, lui demanda

par maniere de raillerie, ce que ſignifioit ce proverbe, qui étoit dans la bouche de tout le peuple : *Il vaut mieux rechercher la protection de* Cao *que celle de* Ngao. *Cao* & *Ngao* étoient les noms de deux Génies. Celui-là étoit ſupérieur à l'autre ; mais le peuple rendoit de plus grands honneurs au ſecond.

Notre Philoſophe voyant bien que par cette queſtion le Préfet vouloit lui faire comprendre qu'il devoit s'adreſſer à lui s'il avoit envie d'obtenir ce qu'il deſiroit du Roi ſon maître, lui répondit qu'il étoit entiérement éloigné des maximes du ſiecle, qu'il ne s'adreſſeroit point à lui, quoiqu'il parût le demander. Et pour lui montrer en même temps que quand il répondroit à ſa queſtion, il n'en pourroit tirer aucun avantage, il lui dit que *celui qui avoit péché contre le ciel ne s'adreſſoit qu'au ciel, car à qui pourroit-il s'adreſſer pour obtenir le pardon de ſon crime, puiſqu'il n'y a aucune Divinité qui ſoit au-deſſus du ciel ?*

Un des grands deſſeins de ce Philoſophe étoit de former les Princes à la vertu, & de leur enſeigner l'art de regner heureuſement. Il ne craignoit point de s'adreſſer directement à eux pour

leur donner des avis. Un Prince, disoit-il un jour à un Roi de Lu, appellé *Fimum*, doit être modéré; il ne doit mépriser aucun de ses sujets, & doit récompenser ceux qui le méritent. Il est si nécessaire, ajoutoit-t-il, qu'un Prince soit vertueux, que lorsqu'il ne l'est pas, un sujet est obligé par les loix divines de s'exiler volontairement, & d'aller chercher une autre patrie. Son sentiment étoit qu'un Roi avoit assez de sujets, lorsque ces sujets étoient contents, & qu'un royaume étoit assez riche lorsque la paix & la concorde y regnoient.

Pour maintenir cette paix, il ne cessoit de prêcher la douceur & la simplicité. Ennemi déclaré du faste, il blâmoit le luxe, & son zele se portoit à cet égard jusqu'à la sépulture des morts. Il vouloit qu'un enterrement se fit religieusement & sans pompe. Un de ses disciples étant mort, fut enseveli avec la magnificence ordinaire. Dès qu'il le sut, il s'écria : *Lorsque mon disciple vivoit, il me regardoit comme son pere, & je le regardois comme mon fils; mais aujourd'hui le puis-je regarder comme mon fils? il a été enseveli comme les autres hommes.* Il avoit le cœur si bon, qu'il pleura ce disciple,

disciple, quoiqu'il défendit de s'affliger trop de la mort de ses amis, parceque le sage ne doit pas, selon lui, se laisser surmonter par la douleur.

Mais ce qui l'affectoit le plus, c'étoit le désordre des Princes, & il eut grande raison de se chagriner de ce désordre à la fin de ses jours. Quelque soin qu'il eût pris pour faire aimer la vertu aux Princes, des femmes sans mœurs avoient abusé de l'ascendant qu'elles avoient sur l'esprit du Roi sous lequel CONFUCIUS vivoit, pour étouffer en lui tous les sentiments de modération & d'équité. La débauche la plus dissolue regnoit dans sa cour. Ce spectacle affligeant fit verser des larmes à notre Sage. Il déploroit ces excès avec une grande amertume d'esprit, & [illegible]écrioit de temps en temps : *O g[illegible]ontagne* (c'étoit sa [illegible]trine qu'[illegible]it ainsi), *qu'es-tu [illegible]nue! Ce[illegible]ante machine a été [illegible]rsée. H[illegible] a plus de Sages!* [illegible] réflex[illegible]ea si fort, qu'il en [illegible] malad[illegible]rement de cœur [illegible]dinair[illegible]ngueur mortelle [illegible] pe[illegible] jours. Il vit ap[illegible] [illegible]e, & il déclara [illegible] étoit proche,

Après leur avoir témoigné le déplaiſir qu'il avoit de voir que les Rois, dont la bonne conduite étoit ſi néceſſaire & d'une ſi grande conſéquence pour la félicité des hommes, étoient ſi dérangés, il s'écria douloureuſement : *Puiſque les choſes vont ainſi, il ne me reſte plus qu'à mourir.* Il n'eut pas plutôt proféré ces dernieres paroles, qu'il tomba dans une léthargie qui le mit au tombeau.

Sa mort cauſa à ſes diſciples une affliction inexprimable. Ils le pleurerent amèrement, prirent des habits lugubres, & leur abattement fut ſi grand, qu'ils négligerent le ſoin de leur nourriture & de leur vie. Ils furent tous dans le deuil & dans les larmes pendant un an entier : quelques-uns porterent ce deuil trois ans ; & il y en eut même un qui, touché plus que tous les autres de la perte de ſon maître, demeura pendant ſix ans à l'endroit où il avoit été enſeveli.

Ce fut au royaume de Lu, ſa patrie, qu'il mourut âgé de 73 ans, & on l'enterra dans l'Académie où il enſeignoit communément ſa doctrine. On prétend que ce lieu eſt encore entouré de murailles.

CONFUCIUS étoit grave & modeſte

tout enſemble. Il étoit gai, poli, doux, affable, juſte; & une certaine ſérénité qui paroiſſoit ſur ſon viſage, dit l'Auteur François de ſa vie, lui gagnoit les cœurs, & lui attiroit le reſpect de tout le monde. Il parloit peu, méditoit beaucoup, & étudioit ſans ceſſe ſans fatiguer ſon eſprit. Il mépriſoit les honneurs & les richeſſes: il ne faiſoit cas que du mérite: toute ſon ambition étoit de faire goûter ſa doctrine, laquelle avoit pour objet l'amour de la vertu. Son zele étoit ſi grand à cet égard, qu'il ſe blâmoit ſouvent de n'être pas aſſez aſſidu à enſeigner. Mais ce qui lui concilioit ſur-tout ce grand nombre de diſciples qui le ſuivoient par-tout, c'étoit ſon humilité. Non ſeulement il parloit de lui avec une extrême modeſtie, mais il diſoit à ſes auditeurs qu'il ne ceſſoit point d'apprendre, & que la doctrine qu'il enſeignoit n'étoit pas la ſienne, que c'étoit celle des anciens. Il ne deſiroit que de rendre les hommes heureux en les inſtruiſant, & ne ſe comptoit pour rien dans ce glorieux emploi.

Les ouvrages de ce Philoſophe furent canoniſés par ſes diſciples, ſuivant l'ex-

preſſion de M. *Freret* : mais ſa doctrine fut combattue par quelques Philoſophes qui lui préféroient les ſyſtêmes des deux ſectes dont j'ai parlé ci-devant. Elle trouva des zélés défenſeurs, qui, pour avoir mis trop de chaleur dans leurs réponſes, exciterent des diſputes qui troublerent la paix de l'Empire. Les choſes allerent même ſi loin, que l'Empereur *Chi-hoan-ti*, qui regnoit vers l'an 230 avant J. C. fatigué de ces diſcours, & faiſant d'ailleurs peu de cas des ſciences, entreprit de faire brûler tous les livres qui ne traitoient ni de Médecine, ni d'Aſtrologie, ni de Divination. Comme le papier n'avoit pas été encore inventé, & que l'on écrivoit, ou plutôt que l'on peignoit ſur des tablettes de bois, les livres étoient difficiles à cacher : auſſi en ſauva-t-on fort peu.

Les Philoſophes allerent ſe réfugier dans des pays inconnus, & les gens de Lettres qui reſterent, furent forcés de prendre la truelle pour travailler à la conſtruction de cette fameuſe muraille que l'Empereur faiſoit bâtir pour mettre la Chine à couvert de l'invaſion des Tartares.

Cependant la perſécution ceſſa avec le regne de la famille de ce Prince, qui, n'ayant pas mieux traité ſes ſujets que les Philoſophes, mérita le nom odieux de tyran.

Vene-ti, qui monta ſur le trône 53 ans après ce Prince, s'attacha à réparer les déſordres qu'il avoit cauſés, & fit rechercher tous les livres échappés à la perſécution. L'invention du papier ayant été heureuſement trouvée ſous ſon regne, il en profita pour les multiplier. L'Empereur *Vou-ti*, ſon ſucceſſeur, ſe fit une gloire de marcher ſur ſes traces. Sous ſon regne, les ſciences fleurirent encore avec plus de ſuccès. Il ordonna qu'on mît en ordre tous les ouvrages de CONFUCIUS & de ſes diſciples, y fit joindre des commentaires, & en répandit des copies par tout le royaume.

Tout le monde admira la beauté de la doctrine qui y étoit contenue, & preſque en même temps on la déclara authentique dans le royaume; de ſorte qu'il fut réſolu que perſonne ne pourroit poſſéder aucune charge qu'il n'en eût fait une étude particuliere, & qu'il

n'eût rendu compte de cette étude dans un examen ſolemnel (1).

La doctrine de notre Philoſophe devint ainſi celle de l'Etat. On voit aujourd'hui dans toutes les villes de la Chine des colleges magnifiques qu'on a bâtis en ſon honneur avec ces inſcriptions : *Au grand Maître*, *Au Saint*, *A l'illuſtre Roi des Lettres.* » Et quoiqu'il y ait deux » mille ans que ce Philoſophe a vécu, » dit l'Auteur de ſa vie, on a une ſi » grande vénération pour ſa mémoire, » que les Magiſtrats ne paſſent jamais » devant ces colleges qu'ils ne faſſent » arrêter les chaiſes ſuperbes où ils ſont » portés par diſtinction ; ils en deſcen- » dent, & après s'être proſternés quel- » ques moments, ils continuent leur » chemin en faiſant quelques pas à pied. » Il n'y a pas juſqu'aux Rois & aux Em- » pereurs qui ne ſe faſſent honneur quel- » quefois de viſiter eux-mêmes ces édi- » fices où ſont gravés les titres de ce » Philoſophe, & de le faire même d'une » maniere éclatante. Voici les paroles

(1) *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, Tome V, page 627.

» remarquables de l'Empereur *Yumlo*, » qui a été le troiſieme Empereur de la » précédente famille appellée *Mim*; il » les prononça un jour qu'il ſe diſpoſoit » à aller à un de ces colleges dont nous » avons déja parlé: *Je vénere le Précep-* » *teur des Rois & des Empereurs. Les Em-* » *pereurs & les Rois ſont les Seigneurs &* » *les maîtres des peuples, mais* CONFU- » CIUS *a propoſé les véritables moyens de* » *conduire ces mêmes peuples & les ſiecles* » *à venir. Il eſt donc à propos que j'aille au* » *grand college, & que j'offre des préſents* » *à ce grand Maître qui n'eſt plus, afin* » *que je faſſe connoître combien j'honore* » *les Lettrés, & combien j'eſtime leur* » *doctrine.*

Tout ce récit eſt ſi important, que je me ſuis fait un devoir de le tranſcrire pour lui conſerver ſa valeur. Il eſt toujours beau de voir l'hommage que les Princes de la Chine rendent aux ſciences & à ceux qui les cultivent. Aucun peuple n'a eu plus de zele pour le progrès des ſciences que les Chinois. Celui qu'ils avoient pour le progrès particulier de l'Aſtronomie, a été même ſi loin, que ſous l'Empereur *Tchon-kang*, 2157 ans avant J. C. deux Aſtronomes qui avoient

ſoin du tribunal des Mathématiques, furent punis de mort pour n'avoir point prédit l'éclipſe qui devoit arriver, & parceque par leur négligence à ſupputer & à obſerver les mouvements des aſtres, ils avoient troublé l'ordre du calendrier. On ſait qu'aujourd'hui à la Chine il n'y a que les gens de Lettres qui ſoient élevés à la magiſtrature & à toutes les charges de l'Etat : auſſi y voit-on regner une paix perpétuelle & une félicité permanente ; fruit heureux de la ſageſſe & du ſavoir (1).

Morale de CONFUCIUS.

Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous ſoit fait. Vous n'avez pas beſoin d'autre loi ; elle eſt le fondement & le principe de toutes les loix. La lumiere naturelle n'eſt qu'une conformité perpétuelle de notre ame avec les loix divines. Ces loix preſcrivent à un Roi l'exercice de la juſtice envers ſes ſujets, l'amour réciproque entre le pere & les enfants, la foi conjugale aux maris &

(1) Voyez la *Deſcription de la Chine* par le P. *Du Halde*, Tome I.

aux femmes, la ſubordination entre les vieux & les jeunes, l'union & la concorde entre les citoyens. Voilà les regles que tout le monde doit obſerver ; voilà comme cinq chemins publics par leſquels les hommes doivent paſſer.

Mais pour obſerver ces regles, il faut avoir ces trois vertus ; la *prudence*, qui fait diſcerner ce qui eſt bon d'avec ce qui eſt mauvais ; l'*amour univerſel*, qui nous fait aimer tous les hommes ; & la *fermeté*, qui eſt néceſſaire pour perſévérer conſtamment dans l'attachement au bien & dans l'averſion pour le mal.

Celui qui perſécute un homme de bien, fait la guerre au ciel. Le ciel a créé la vertu, & il la protege ; celui qui la perſécute, perſécute le ciel. Mais ce n'eſt pas aſſez de connoître la vertu, il faut l'aimer ; & ce n'eſt pas encore aſſez de l'aimer, il faut la poſſéder. Il eſt vrai que le chemin qui y conduit eſt long ; mais il ne tient qu'à nous d'achever cette longue carriere.

A cette fin, 1°. Préférez la pauvreté & l'exil aux charges les plus éminentes, lorſque c'eſt un méchant qui vous les offre & qui veut vous contraindre à les accepter. 2°. Ne vous affligez point de

ce que vous n'êtes pas élevé aux grandeurs & aux dignités publiques. 3°. Vivez ſans convoitiſe & ſans envie ſi vous voulez aſpirer à tout. 4°. Ne vous liez jamais avec un homme qui ne ſera pas plus homme de bien que vous. 5°. Reconnoiſſez les bienfaits par d'autres bienfaits, & ne vous vengez jamais des injures. 6°. Ne ſouhaitez point la mort de votre ennemi, vous la ſouhaiteriez en vain; ſa vie eſt entre les mains de Dieu. 7°. Ne faites rien qui ſoit malſéant, quand même vous auriez aſſez d'adreſſe pour faire approuver ce que vous faites. 8°. Evitez la vanité & l'orgueil. 9°. Enfin jeûnez quelquefois pour vaquer à la méditation & à l'étude de la vertu.

Le ſage doit s'occuper d'autres ſoins que des ſoins continuels de ſa nourriture; il doit apprendre à connoître le cœur de l'homme, afin qu'agiſſant envers chaque homme ſuivant ſon penchant, il ne travaille pas en vain lorſqu'il lui parlera de la vertu. Il faut une longue expérience pour connoître le cœur des hommes. Leur bouche eſt rarement d'accord avec leur cœur. Il faut écouter ce qu'ils diſent; mais n'ajoutez foi qu'à leurs actions.

Le ſage n'a pas plutôt jetté les yeux ſur un homme de bien, qu'il tâche d'imiter ſes vertus; mais ce même ſage n'a pas plutôt tourné ſa vue ſur un homme livré à ſes crimes, que ſe défiant de lui-même, il ſe demande, comme en tremblant s'il n'eſt pas ſemblable à cet homme. L'homme de bien n'eſt occupé que de ſa vertu; le méchant ne l'eſt que de ſes richeſſes. Le premier penſe continuellement au bien de l'Etat; le dernier ne penſe qu'à ce qui le touche. Il n'y a que l'homme de bien qui puiſſe faire un bon choix, qui puiſſe ou aimer ou haïr avec raiſon. Lorſqu'il s'applique à la vertu, il s'y applique fortement; il ne commet jamais rien d'indigne de l'homme, ni de contraire à la droite raiſon.

Les richeſſes & les honneurs ſont des biens, & le deſir de les poſſéder eſt naturel à tous les hommes; mais ſi ces biens ne s'accordent pas avec la vertu, l'homme de bien les mépriſe & y renonce généreuſement. Au contraire, la pauvreté & l'ignominie ſont des maux; l'homme les fuit naturellement, mais le ſage les ſouffre s'il ne peut les éviter que par le crime.

Cependant l'homme de bien peche

quelquefois, parceque la foibleſſe lui eſt naturelle; mais il faut qu'il veille ſi bien ſur lui, qu'il ne tombe jamais deux fois dans le même crime. Il ne doit jamais rien faire ſans conſeil; & lorſque les conſeils qu'on lui donne ſont bons, il ne doit pas regarder d'où ils viennent. Il agit fort mal s'il ſe hâte en ſes études & en ſes paroles. Parler peu & être peu éloquent, voilà ſon partage, car l'éloquence ne peut être utile au ſage. Enfin il doit avoir trois ſortes d'amis, un ami ſincere, un ami fidele, un ami qui écoute tout, qui examine tout ce qu'on lui dit, & qui parle peu: par la même raiſon, il eſt de ſon devoir d'écarter un ami hypocrite, un ami flatteur, & un ami qui parle beaucoup.

Ce ne ſont pas là les ſeuls ennemis qui pourroient troubler la félicité d'un homme de bien: le ſage en a trois autres à combattre auſſi dangereux: c'eſt l'incontinence lorſqu'il eſt encore dans la vigueur de ſon âge, & que ſon ſang bout dans ſes veines; les conteſtations & les diſputes lorſqu'il eſt parvenu à un âge mûr, & l'avarice quand il eſt vieux. Il y a auſſi trois choſes que le ſage doit révérer, les loix divines, les grands

hommes, & les paroles des gens de bien.

Le ſage goûte une infinité de plaiſirs; car la vertu a ſes douceurs au milieu des duretés qui l'environnent : auſſi rien n'eſt au-deſſus de la ſageſſe, & rien auſſi n'eſt plus difficile à acquérir. Celui qui dans ſes études ſe donne tout entier au travail & à l'exercice, & qui néglige la méditation, perd ſon temps; mais auſſi celui qui s'applique tout entier à la méditation & qui néglige le travail & l'exercice, ne peut que s'égarer & ſe perdre. Le premier ne ſaura jamais rien d'exact; ſes lumieres ſeront toujours mêlées de ténebres & de doutes : & le dernier ne pourſuivra que des ombres; ſa ſcience ne ſera jamais ſure; elle ne ſera jamais ſolide. Travaillez, mais ne négligez pas la méditation. Méditez, mais ne négligez pas le travail.

En faiſant ainſi tous ſes efforts pour acquérir la vertu, on l'acquerra enfin. Il n'y a point d'homme qui n'ait pour cela des forces ſuffiſantes. Celui qui le matin a écouté la voix de la raiſon, peut mourir le ſoir. Il ne ſe repentira point d'avoir vécu, & la mort ne lui fera aucune peine.

Fin de l'Hiſtoire des Moraliſtes & des Légiſlateurs.

THALÉS.

Mde C. Reydellet del. Beyssent Sc

OF
ICH.

HISTOIRE
DES
ANCIENS PHILOSOPHES.
MATHÉMATICIENS, PHYSICIENS, ET NATURALISTES.

THALÈS (*).

ON ne peut douter que les Chaldéens & les Egyptiens n'aient défriché le vaſte champ des ſciences exactes & des ſciences naturelles ; que ces ſciences n'aient germé entre leurs mains, & qu'on ne

(*) *Les Vies des plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité*, par *Diogene de Laërce*, Tome I. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Thalès*. *Recherches ſur le Philoſophe Thalès & ſur Anaximandre*, par M. l'Abbé *Canaye*, dans le Tome X des *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*. *Stanleii Hiſtoria Philoſophiæ*, Part. 1. *Jac. Bruckeri Hiſtor. crit. Philoſ.* Tome I. Dict. de Chaufepié, art. *Anaximenes*, *Anaximandre*, &c. &c.

leur doive les premiers fruits qu'elles ont portés ; mais on ne ſait que cela. C'eſt THALÈS qui nous a fait connoître leurs découvertes en nous rendant compte des ſiennes : auſſi le met-on à la tête des Mathématiciens & des Phyſiciens qui ont paru depuis le commencement du monde.

Ce Philoſophe naquit 641 ans avant *Jeſus-Chriſt*, à Milet, dans la Carie. *Diogene de Laërce* dit que ſon pere s'appelloit *Examius*, & ſa mere *Cleobule*, & il cite *Herodote* pour ſon garant ; mais *Herodote* n'en parle pas. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes parents étoient plus illuſtres par la dignité de leurs ſentiments que par l'éclat de leur origine. Ses ancêtres avoient quitté les grands établiſſements qu'ils avoient dans la Phénicie, parcequ'ils ne vouloient point participer aux cruautés que des tyrans odieux y exerçoient.

La conſidération qu'ils s'étoient acquiſe par-là leur procura un accueil diſtingué à Milet, & bientôt ils y tinrent un rang conſidérable. Le jeune THALÈS fut d'abord deſtiné aux premieres charges du gouvernement. On lui enſeigna les loix du pays, & il ſeconda ſi bien

ceux qui préſidoient à ſon éducation, qu'il y fit en peu de temps des progrès conſidérables. Il eſt vrai que la nature l'avoit favoriſé du plus heureux génie : il concevoit avec une facilité admirable les choſes les plus abſtraites.

En étudiant les loix, il reconnut que celles que ſuivoient les Ioniens étoient inſuffiſantes. Il voulut ſuppléer à ce défaut. Dans cette vue il forma un plan de gouvernement, dans lequel il concilia les intérêts des villes particulieres avec la liberté de toute la nation. C'étoit le grand problême que les Légiſlateurs de ce pays n'avoient pu réſoudre, & dont la ſolution étoit néanmoins abſolument néceſſaire pour la félicité de ces peuples. Si l'on en croit *Diogene de Laërce*, il ne rendit pas un ſervice moins important à ceux de Milet, en conſeillant aux Miléſiens de ne point s'allier avec *Creſus*, Roi de Lydie; mais cet Hiſtorien s'eſt trompé, car ſelon la chronologie d'*Apollodore*, notre Philoſophe eſt mort quatre ans avant le regne de *Creſus*. THALÈS eſt aſſez grand par les belles choſes qu'il a faites, ſans lui en attribuer qu'on peut lui conteſter.

D'ailleurs, quoique bon citoyen, il

ne vaqua aux affaires de l'Etat qu'autant que ſon travail lui étoit néceſſaire ; mais lorſqu'il vit qu'il y avoit des perſonnes en place en état de le gouverner, il ſuivit le penchant qu'il avoit d'étudier la nature. Il ſe regardoit comme citoyen du monde, & en cette qualité il deſiroit connoître ſon pays & celui qui l'avoit créé.

Il ſe livra donc à une étude profonde de Dieu & de l'univers, dans une retraite impénétrable au tumulte, mais toujours ouverte à ceux que l'amour de la vérité ou le beſoin de ſes conſeils y amenoit : il n'en ſortoit guere que pour prendre quelquefois un repas frugal chez *Traſibule*, ſon ami, qui devint dans la ſuite Roi de Milet.

Ce fut dans cette eſpece de ſanctuaire que notre Philoſophe acquit ces connoiſſances & cette vertu qui lui mériterent le titre de ſage. Cependant les acquiſitions qu'il fit dans ſa ſolitude ne firent que l'exciter à de nouvelles recherches ; & comme il ne pouvoit trouver dans ſa patrie les ſecours qui lui étoient néceſſaires pour étendre ſes connoiſſances, il prit le parti de s'aller inſtruire chez les étrangers.

Il étoit alors âgé de près de 50 ans, & il avoit déja fait des progrès d'autant plus étonnants dans la Géométrie & dans l'Aſtronomie, qu'il ne les devoit qu'à lui-même. Ces ſciences étoient abſolument ignorées dans ſon pays : on diſoit bien que les Egyptiens en avoient découvert les principes ; mais on ne ſavoit ni chez lui, ni même dans toute la Grece, en quoi conſiſtoient leurs découvertes. Par ſa grande ſagacité & ſon application, THALÈS trouva le moyen de meſurer la hauteur d'un corps élevé, comme d'une muraille, & de calculer une éclipſe : ce qui prouve que ce Philoſophe ſavoit déja beaucoup lorſqu'il ſortit de ſon pays.

Il alla en Egypte pour voir les Prêtres de Memphis qui cultivoient avec un ſoin extrême les ſciences que leurs ancêtres avoient inventées. *Plutarque* dit qu'il apprit ſous ces grands maîtres la Géométrie & l'Aſtronomie : c'eſt une erreur ; il falloit dire qu'il fit un échange de ſes connoiſſances avec celles de ces Prêtres ; car ſi ceux-ci lui firent part de leurs connoiſſances, THALÈS de ſon côté leur enſeigna & la maniere de meſurer exactement la hauteur de ces grandes pyra-

mides qui exiſtent encore, & vraiſemblablement celle auſſi de calculer une éclipſe. Ce fut en comparant l'ombre de ces pyramides à midi avec celle d'un corps exactement connu & meſuré, qu'il en détermina la hauteur. Cet artifice parut très ingénieux aux Prêtres de Memphis, & *Proclus* aſſure qu'il conduiſit à la découverte de cette propoſition qui eſt la quatrieme du ſixieme livre d'*Euclide* : les triangles équiangles, ou qui ont leurs angles égaux, ont leurs côtés proportionnels : ce qui eſt fort probable.

L'Egypte étoit alors gouvernée par un Prince qui aimoit beaucoup les ſciences, parcequ'il étoit lui-même très inſtruit ; il ſe nommoit *Amaſis*. Il voulut voir THALÈS, & il lui donna des marques publiques de ſon eſtime ; mais ce Philoſophe ne plut point à la cour de ce Prince. Les grands talents ne vont point avec les ſoupleſſes, ſuivant la juſte remarque de M. l'Abbé *Canaye*, & ceux qui ſont nés pour mériter des graces, ne ſont pas faits pour les demander. THALÈS étoit habile Géometre, grand Aſtronome, & ſavant Phyſicien ; mais il étoit mauvais courtiſan. Ardent ami de la

vérité & de la juſtice, il déclamoit librement contre l'impoſture & la tyrannie. Cela déplut à *Amaſis*, qui le regarda comme un homme dont il devoit ſe défier. Il ne lui fit plus le même accueil; & comme notre Philoſophe s'embarraſſa fort peu de ſe juſtifier, cette froideur fut ſuivie d'une diſgrace entiere. THALÈS quitta & la cour & l'Egypte, & revint à Milet faire part à ſes compatriotes de ſes ſciences philoſophiques.

La partie des Mathématiques qu'il avoit le plus cultivée avec les Prêtres de Memphis, c'étoit l'Aſtronomie. Cette ſcience avoit beaucoup d'attraits pour lui; &, arrivé dans ſa patrie, il ſe hâta d'en reprendre l'étude.

On ſait que cette ſcience eſt fondée ſur la Géométrie, parcequ'on ne peut fixer la poſition des aſtres & leur cours qu'en connoiſſant la courbe qu'ils décrivent: or la Géométrie renferme cette connoiſſance. THALÈS réunit d'abord les découvertes qu'il y avoit faites, & travailla à en ajouter d'autres qui le miſſent en état de meſurer parfaitement le ciel. Vraiſemblablement celles qu'il fit des propriétés de quelques triangles rectilignes, précéderent la théorie des

triangles ſphériques qu'il découvrit, parceque la marche de l'eſprit humain eſt d'aller du ſimple au compoſé.

Nous devons donc ſuppoſer qu'il trouva premiérement la propriété du triangle qui a deux côtés égaux, & qu'on nomme *iſoſcele*, laquelle conſiſte à avoir ſes angles ſur la baſe égaux; qu'il connut enſuite cette vérité : *ſi deux lignes droites ſe coupent, les angles oppoſés par la pointe ſont égaux;* & après celle-là, celle-ci : *les triangles qui ont leurs angles égaux ont leurs côtés proportionnels;* & *tous les triangles qui ont pour baſe la circonférence du cercle, & dont l'angle au ſommet touche la circonférence, ont cet angle droit.*

Tous les Hiſtoriens de la Philoſophie nous apprennent que cette derniere découverte lui fit tant de plaiſir, qu'il en remercia les Muſes par un ſacrifice, & ils nous aſſurent en même temps que ce grand homme fit d'autres découvertes de cette eſpece qu'ils ne nous ont point indiquées : ſans doute qu'ils les ont ignorées, car il n'eſt pas probable qu'ils nous euſſent laiſſés en ſi beau chemin. Par celles qu'ils nous ont tranſmiſes, on doit juger de l'importance des autres.

De la doctrine des triangles rectilignes, THALÈS paſſa à celle des triangles ſphériques, & il trouva pluſieurs propriétés de ces triangles dont il ſe hâta de faire uſage pour étendre ſes connoiſſances en Aſtronomie. Il partagea d'abord le ciel par cinq cercles paralleles, ce qui forma les cinq zones; démontra la cauſe des phaſes de la Lune; expoſa la véritable cauſe des éclipſes du Soleil; enſeigna que la terre eſt ronde; meſura le diametre apparent du Soleil qu'il eſtima la ſept cent vingtieme partie de ſon orbite, eſtimation aſſez exacte; diſtribua en jours & en parties de jour le temps que le Soleil emploie à parcourir l'intervalle qui ſépare les deux ſolſtices; évalua en degrés & en portions de degré l'arc du grand cercle compris entre ces deux points, & enfin apprit aux navigateurs à préférer, pour ſe conduire, la petite ourſe à la grande, parceque, quoique moins ſenſible, elle indique plus ſurement le vrai Nord.

On nous vante beaucoup le ſavoir des Chaldéens & des Egyptiens en Géométrie & en Aſtronomie; mais il paroît que leur plus grand mérite eſt d'avoir cultivé les premiers ces ſciences, car THALÈS

en a jetté les premiers fondements, comme l'on vient de le voir. Les progrès qu'il y a faits ſont même ſi conſidérables, qu'on eſt étonné que ce ſoit l'ouvrage d'un ſeul homme. Ce puiſſant génie en eſt preſque le créateur & le pere, & il a découvert plus de vérités en ce genre que tous les Géometres & les Aſtronomes qui l'ont précédé, & ceux qui lui ont ſuccédé juſqu'à *Archimede*; je n'en excepte point le grand *Ariſtote*.

Cependant notre Philoſophe ne ſe borna pas à l'étude de la Géométrie & de l'Aſtronomie: la Phyſique & la Métaphyſique furent auſſi l'objet de ſes méditations. On convient généralement que ſur ces ſciences il devoit beaucoup aux Egyptiens; mais il voulut réduire leurs opinions ſous une forme ſyſtématique, & il fit une doctrine qu'adopterent toutes les perſonnes éclairées de l'Ionie. THALÈS devint ainſi le fondateur d'une ſecte compoſée principalement d'Aſtronomes, de Phyſiciens & de gens qui s'adonnoient toute leur vie à la recherche des choſes naturelles. C'eſt la premiere ſecte philoſophique qui a paru dans le monde, & qu'on appelle Secte Ionique.

Ce

Ce qui fit connoître ſur-tout notre Philoſophe de ſes concitoyens, ce fut l'accompliſſement de ſa prédiction; car ce qui a l'air du merveilleux attire plus l'attention du peuple que les plus belles vérités. Avant ſon départ pour l'Egypte, THALÈS avoit annoncé aux Ioniens le jour & l'heure d'une éclipſe totale. Cette éclipſe arriva comme il l'avoit prédit, & cela dans une circonſtance qui la rendit plus remarquable. Il y avoit alors un combat opiniâtre entre les Lydiens & les Medes. La diſparition de la lumiere du Soleil par le paſſage de la Lune fut ſon diſque, épouvanta ſi fort les deux nations, qu'elles mirent bas les armes, & ne voulurent plus ſe battre. On ſe ſouvint dans ce moment de la prédiction de notre Philoſophe, & on doubla dès-lors les ſentiments de vénération & d'eſtime qu'on avoit pour lui.

On accourut donc de toutes les provinces de l'Ionie à la patrie de THALÈS pour le voir & pour l'entendre. Le nombre de ſes diſciples devint très conſidérable. Après leur avoir enſeigné ſa Géométrie & ſon Aſtronomie, notre Philoſophe leur expliqua ce qu'il penſoit ſur la nature de Dieu & ſur celle des Etres.

Dieu, leur dit-il, eſt la plus ancienne de toutes les choſes, car il eſt incréé; & le monde eſt la plus belle de toutes les choſes, car il eſt l'ouvrage de Dieu : il eſt animé & peuplé de démons & de génies : ce ſont des Etres inviſibles qui veillent ſans ceſſe à la conduite des hommes : ils connoiſſent leurs plus ſecretes penſées, & les excitent à faire leurs devoirs. Malheur à ceux qui ſont ſourds à leurs inſpirations, parceque la punition ſuit tôt au tard leur endurciſſement au mal.

Voilà ce que *Diogene de Laërce* & *Cicéron* nous apprennent de la Métaphyſique & de la Morale de THALÈS : *Plutarque* y fait quelques changements. Il ne ſuppoſe point que notre Philoſophe a allégué la raiſon qu'on vient de voir, pourquoi le monde eſt la plus belle de toutes les choſes : il ſoutient qu'il s'expliqua là-deſſus au ſujet de cette queſtion qu'on lui fit, ſavoir: quel eſt le plus beau de tous les Etres ? *Le monde*, répondit THALÈS, ſelon *Plutarque ; car tout ce qui eſt dans l'ordre eſt une partie du monde* (1),

(1) *Quid pulcherrimum ? Mundus. Omnes enim ejus partes ordine aptæ ſunt.* Plut. in Conviv. ſeptemor Sapientium.

Mais cette réponſe n'eſt point du tout digne de notre Philoſophe, parcequ'elle ne ſatisfait point à la queſtion.

En effet, ſoutenir que le monde eſt le plus beau de tous les Etres, c'eſt dire que tous les Etres ſont les plus beaux de tous les Etres, puiſque le monde les comprend tous. Pour qu'une choſe ſoit plus belle qu'une autre, il faut pouvoir la comparer à une autre choſe; or le monde n'a point d'objet de comparaiſon. Quand on demande quel eſt le plus beau de tous les Etres, on parle des Etres dont le monde eſt compoſé; & pour répondre à cette queſtion, il s'agit de nommer l'Etre qui l'emporte ſur tous les autres Etres: en quoi conſiſte la ſolution du problême.

Après avoir expoſé ſon ſentiment ſur la nature de Dieu & ſur celle du monde, THALÈS expliqua à ſes diſciples ſon ſyſtême de Phyſique. Ce ſyſtême conſiſte à admettre l'eau pour le principe de tous les Etres. Cela eſt difficile à concevoir. Comment l'eau peut-elle changer d'état? comment ſe revêt-elle des formes particulieres d'air, de feu, de bois? &c. Eſt-ce par raréfaction ou par condenſation? Et cette puiſſance de ſe raré-

fier ou de ſe condenſer eſt-elle eſſentielle ou intrinſeque à l'eau ? L'emprunte-t-elle d'un être qui la modifie à ſon gré ? Notre Philoſophe ne répond point à ces queſtions : il dit ſeulement que l'eau conſidérée en elle-même, & avant la formation particuliere de tous les corps, eſt actuellement eau dans chacune de ſes parties, mais qu'elle eſt capable néanmoins de devenir air, feu, terre, & puis arbre, métal, ſang, vin, os, &c. ſuivant les différents degrés de raréfaction ou de condenſation par où elle paſſe ; & aſſurément cette explication n'eſt point du tout ſatisfaiſante.

Il eſt bien étonnant qu'un homme auſſi éclairé que THALÈS ſe ſoit contenté d'une idée ſi vague : cela ne s'accorde guere avec ſes découvertes en Géométrie & en Aſtronomie, qui ſont le fruit d'une ſi grande capacité. Il faut croire que les Mémoires ont manqué à la bonne volonté des Hiſtoriens, & penſer que le développement de ſon ſyſtême de Phyſique s'eſt perdu. Il ne nous reſte de ſes recherches ſur l'étude de la nature que ſon explication du débordement du Nil. Il croyoit que les débordements de ce fleuve étoient occaſionnés par des

vents contraires qui revenoient tous les ans, & faiſoient remonter les eaux.

Notre Philoſophe ne s'étoit pas ſeulement rendu recommandable par ſes connoiſſances ſcientifiques ; ſes ſentences & ſes préceptes avoient encore beaucoup contribué à ſa célébrité. Il diſoit que l'eſpace eſt la plus grande de toutes les choſes, parcequ'il renferme tout ; l'eſprit la plus prompte, parcequ'il parcourt l'univers entier dans un inſtant ; la néceſſité la plus forte, n'y ayant rien dont elle ne vienne à bout ; & le temps le plus ſage, parcequ'il découvre tout ce qui eſt caché.

Quelqu'un l'ayant prié de s'expliquer ſur ce qu'il y a de plus difficile, de plus aiſé & de plus doux dans le monde, il répondit : De ſe connoître ſoi même, de donner conſeil, & d'obtenir ce qu'on ſouhaite. Il en donnoit pourtant lui-même des conſeils, mais c'étoient des conſeils généraux qui intéreſſoient tout le monde, & qui ne pouvoient déſobliger perſonne. Le moyen de bien régler ſa conduite, diſoit-il à ſes diſciples, eſt d'éviter ce que nous blâmons dans les autres. N'amaſſez pas des biens par de mauvaiſes voies, ajoutoit-il ; ne vous

laiſſez point exciter par des diſcours contre ceux qui ont eu part à votre confiance, & attendez-vous à recevoir de vos enfants la pareille de ce que vous aurez fait envers vos peres & meres: ayez toujours pour les amis les mêmes égards, ſoit qu'ils ſoient préſents ou abſents; & ſachez que la vraie beauté ne conſiſte point à s'orner le viſage, mais à enrichir l'ame de ſcience: celui-là peut être appellé heureux qui jouit de la ſanté du corps, qui poſſede un bien honnête, & dont l'eſprit n'eſt ni émouſſé par la pareſſe, ni abruti par l'ivrognerie: enfin connoiſſez vous vous-mêmes, & ſouvenez-vous que la félicité du corps conſiſte dans la ſanté, & celle de l'eſprit dans le ſavoir.

Ce ſage ſoutenoit qu'un flux de paroles n'eſt point une marque d'eſprit, & que la choſe la plus rare c'étoit un vieux tyran.

Ces diſcours & ces ſentences acheverent de lui concilier l'eſtime univerſelle de toute la Grece. On le mit au petit nombre des Sages qu'on y comptoit, & pluſieurs Hiſtoriens le placent même à la tête de ces Sages: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on lui envoya d'abord le

trépied d'or que l'oracle avoit deſtiné au plus Sage de la Grece, & que les Athéniens adjugerent enſuite à *Bias* à la priere de deux filles qu'il avoit dotées (1).

On a écrit que THALÈS a été marié, & qu'il eut de ſa femme, dont on ignore le nom, un fils qu'il appella *Cybiſſus*; mais ceux qui ont écrit cela ſe ſont fortement trompés, car on ne peut révoquer en doute ſa converſation avec *Solon* ſur le mariage, dans laquelle il ſe déclara formellement pour le célibat qu'il a conſtamment gardé toute ſa vie (2).

Ce Sage étoit ainſi parvenu à l'âge de 78 ans; mais étant allé aux jeux de la lutte, la chaleur du jour, la ſoif & les infirmités de la vieilleſſe lui cauſerent tout d'un coup la mort. On mit ſon corps dans un petit champ, & on écrivit cette épitaphe ſur ſa tombe: *Autant que le ſépulcre de* THALÈS *eſt petit ici bas, autant la gloire de ce Prince des Aſtronomes eſt grande dans la région étoilée.*

Le mot *Prince* ne ſignifie pas ici le plus grand, mais le premier des Aſtronomes:

(1) *Voyez* l'Hiſtoire de *Bias* dans le Tome I de cette *Hiſtoire des Philoſophes anciens.*

(2) *Voyez* l'Hiſtoire de *Solon* dans le Tome I de cette *Hiſtoire.*

puiſque THALÈS étoit le ſeul Sage qui cultivât l'Aſtronomie, il étoit tout à la fois & le plus grand & le moindre. Ses diſciples s'appliquerent bien à l'étude de cette ſcience; mais ce ne fut que ſous lui & après lui. Cependant ſi telle eſt la ſignification du mot Prince, l'éloge eſt petit, à moins que l'épitaphe n'ait été poſée long-temps après THALÈS, & qu'on n'ait voulu le mettre au-deſſus des autres Aſtronomes qui avoient fleuri depuis lui juſqu'au temps où l'on avoit écrit cette épitaphe.

Quoi qu'il en ſoit, les Miléſiens, quelque temps après, firent de ce champ où étoit le tombeau de THALÈS, une place publique, au milieu de laquelle ils lui éleverent une ſtatue, & ils graverent cette inſcription ſur le piedeſtal: *C'eſt ici* THALÈS, *dans la perſonne duquel Milet l'Ionienne, qui l'a nourri, a produit le plus grand des hommes par ſon ſavoir dans l'Aſtronomie.* M. l'Abbé *Canaye* a remarqué que les Miléſiens l'avoient loué du côté de ſon mérite le plus frappant: oui ſans doute, car les découvertes aſtronomiques ſont plus frappantes que les découvertes géométriques. Mais ce n'étoit pas là ſon plus grand mérite, ſon mérite

le plus éminent. Notre Philoſophe étoit pour le moins auſſi habile en Géométrie qu'il l'étoit en Aſtronomie ; & les Miléſiens auroient bien fait de le louer de ce côté-là.

Il méritoit auſſi des éloges par ſon grand amour pour l'étude, & par ſon attention continuelle à obſerver les phénomenes de la nature. *Diogene de Laërce* nous rapporte ſur cette attention un trait qui a été bien relevé par tous les Hiſtoriens de la vie de ce grand homme, & qui par cette raiſon ne doit pas être oublié ici. Il dit qu'une vieille femme ſe moqua plaiſamment de lui ſur ce qu'étant ſorti de ſon logis avec elle pour contempler les aſtres, il ſe laiſſa tomber dans un foſſé. Comment pourriez-vous connoître ce qui ſe paſſe dans le ciel, lui dit cette bonne femme, puiſque vous ne voyez pas ce qui eſt proche de vos pieds ?

Cette aventure a donné lieu à beaucoup de plaiſanteries. *Thomas Morus*, Chancelier d'Angleterre, a appliqué le diſcours de cette femme à un Aſtronome qui avoit une femme coquette. Comment ne vois-tu pas, lui diſoit-il, dans les aſtres les galanteries de ta femme ? On

a dit ailleurs ſur le même ſujet : celui qui étoit Aſtronome, puiſqu'il meſuroit les cieux, eſt actuellement Géometre, car il meſure la terre : *Qui fuit Aſtrologus, nunc Geometra fuit* (1).

Enfin l'illuſtre Fabuliſte François (*La Fontaine*) a fait là-deſſus une fable ſans connoître apparemment le mérite de THALÈS, ou peut être ſans avoir eu ce Philoſophe en vue, comme on en peut juger par la maniere dont il la termine : voici d'abord la fable en quatre vers :

» Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
» Au fond d'un puits ; on lui dit : Pauvre bête !
» Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
» Penſes-tu lire au-deſſus de ta tête ?

» Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
» Peut ſervir de leçon pour la plupart des hommes.

Cette leçon a pour but de nous détromper des promeſſes de ces Charlatans faiſeurs d'horoſcopes. L'Auteur reprend enſuite l'hiſtoire de THALÈS, ou, pour me ſervir de ſes termes,

(1) *Menagiana*, Tome I, page 32.

» De ce ſpéculateur qui fut contraint de boire.
» Outre la vanité de ſon art menſonger,
» C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
» Cependant qu'ils ſont en danger,
» Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.

Il faut croire que le fond de cette fable eſt une invention de *la Fontaine*, & qu'il a ignoré l'aventure de THALÈS, car on ne doit pas préſumer qu'il ait voulu s'en moquer: mais il étoit bon de rappeller cela dans cette hiſtoire, pour l'honneur du Fabuliſte & du Philoſophe.

THALÈS avoit écrit divers traités en vers ſur l'Aſtronomie; mais ſes écrits ne ſont point parvenus juſqu'à nous: ce ſont ſes diſciples qui nous ont tranſmis ſes découvertes. Il y en avoit beaucoup qui venoient d'autant plus volontiers profiter de ſes leçons, qu'elles étoient gratuites: car notre Philoſophe, digne héritier des ſentimens déſintéreſſés de ſa famille, ſe refuſa toujours à toutes ſortes de gain. On interpréta malice déſintéreſſement, & on crut que s'il étoit pauvre, c'étoit parcequ'il ne ſavoit pas amaſſer du bien. Les gens riches s'imaginent qu'il faut avoir beaucoup d'eſprit pour gagner de l'argent, & ils

traitent de ſots tous ceux qui n'ont pas ce talent-là. THALÈS avoit l'ame trop élevée pour ne pas mépriſer ces diſcours; mais afin de faire voir que rien n'étoit plus aiſé que de s'enrichir, ayant prévu que la récolte des olives ſeroit abondante, il en acheta une grande quantité, prit à louage pluſieurs preſſoirs, & garda ſoigneuſement ſon huile: l'année ſuivante les olives donnerent peu de fruits, & THALÈS vendit chérement cette huile, & en retira de groſſes ſommes dont il ſe débarraſſa en faveur des pauvres avec la même facilité qu'il les avoit acquiſes.

L'Auteur François de l'hiſtoire critique de la Philoſophie a écrit que notre Philoſophe eut parmi ſes diſciples juſqu'à une courtiſanne; c'étoit la fameuſe *Aſpaſie*, » qui fut (dit cet Auteur) preſque une » autre Hélene par les guerres qu'elle » cauſa. On juge bien que, du métier » dont elle étoit, il falloit une beauté pri» vilégiée, & encore plus d'eſprit que » de beauté, plus de talents peut-être » que d'eſprit, pour tranſmettre ſon nom » à la poſtérité. Auſſi *Periclès*, le plus » grand Capitaine de ſon ſiecle, aima-t» il *Aſpaſie* juſqu'à la fureur, & *Socrate*, » le plus adroit des Philoſophes, recher-

» choit-il paſſionnément ſa converſa-
» tion (1).

Voilà un anachroniſme des plus conſi-dérables qui ſe ſoient commis en chronologie. Comment *Aſpaſie* a-t-elle pu être diſciple de THALÈS, puiſqu'elle a vécu dans le temps de *Socrate*, comme l'Auteur en convient? Le premier eſt né 641 ans avant J. C. & le ſecond 468 ans avant la même époque; c'eſt 173 ans de différence. Si *Aſpaſie* a converſé avec *Socrate*, elle n'a pas connu THALÈS: or il eſt certain qu'elle étoit contemporaine de *Socrate*; donc elle n'a point étudié ſous notre Philoſophe. *Anaximandre* & *Anaximenes* ont été véritablement ſes diſciples, & les plus célebres d'entre ceux qu'il a eus.

Le premier étoit ſon contemporain & ſon ami, & il devint le chef de l'école Ionique après ſa mort. On dit que ſon pere s'appelloit *Praxiade*, ſans nous apprendre ni la naiſſance ni l'état de cet homme. Nous ne ſommes guere mieux inſtruits ſur les particularités de ſa vie: ſeulement *Elien* a écrit qu'il avoit conduit une colonie de Milet à Apollonie;

(1) *Hiſt. crit. de la Philoſoph.* Tom. II. pag. 10.

& *Diogene de Laërce* nous a transmis ce seul mot de lui, qui prouve qu'il avoit plus de simplicité que de saillies d'esprit. Un jour qu'il chantoit, quelques enfants s'étant moqués de lui, il leur dit : *Une autre fois je tâcherai de mieux chanter pour leur plaire.* A l'égard de ses connoissances philosophiques, on s'est attaché à les recueillir avec plus de soin, & voici en quoi elles consistoient.

Selon THALÈS, l'eau est le premier principe de toutes choses : mais *Anaximandre* trouva l'origine commune des éléments trop resserrée dans les bornes étroites d'un élément particulier. Il substitua à l'eau une certaine matiere primitive & infinie qu'il ne nommoit ni eau, ni air, ni terre, & dont il faisoit le seul principe de l'univers. C'est de cette matiere que les corps célestes & une infinité de mondes se sont formés. Cela est difficile à concevoir ; car comment un être purement passif peut-il par sa propre vertu se mouvoir, se modifier & se diversifier à l'infini ? Si cette certaine matiere est active, ce n'est plus une matiere. Qu'est ce donc ? Le voici, suivant les interpretes de cet étrange sentiment.

Il y a trois especes d'infinis ; un infini

en grandeur, cauſe & premier principe de tout ; un infini en nombre, & un infini en durée. Ces trois infinis ſont tellement arrangés, que le ſecond eſt le produit du premier, comme le troiſieme eſt le réſultat du ſecond. De l'infini en grandeur naît une ſucceſſion infinie de mondes qui forment eux-mêmes une durée qui n'a ni commencement ni fin.

Le premier infini, c'eſt-à-dire, l'infini tout entier, ne change point, parceque ne produiſant à chaque inſtant qu'une certaine quantité d'effets, ou plutôt ne perdant jamais de lui-même qu'une certaine quantité égale à celle des êtres produits, qui cédant la place aux ſurvenants, vont ſe replonger dans le chaos du premier principe, s'y dépouillent en y rentrant de leurs formes particulieres, redeviennent une partie de lui-même égale à celle qu'il vient d'employer, & réparent ainſi, par une circulation ſans fin, les pertes continuelles que lui coûte une fécondité qui ne s'épuiſe jamais (1).

Voilà bien des paroles perdues. Avant que de raiſonner ainſi à perte de vue, il

(1) *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, &c. Tome X, page 34.

faudroit expliquer ce qu'on entend par le mot infini. Si l'on ne ſait ce que c'eſt que l'infini, comment pourra-t-on concevoir toute cette génération des infinis? Ce n'eſt point avec des mots vuides de ſens qu'on explique les choſes. Or il eſt certain que nous ne connoiſſons point du tout l'infini, & que ce mot n'exprime que la négation du fini. Auſſi cette doctrine eſt pitoyable, & il eſt étonnant que des gens raiſonnables s'en ſoient occupés.

Cependant les principes du chaud & du froid ayant été ſéparés lorſque le monde fut créé, il ſe forma, ſelon *Anaximandre*, une ſphere de feu autour de l'air qui environne la terre, à peu près comme l'écorce qui ſert d'enveloppe à un marbre; & cette ſphere ayant été diviſée en d'autres corps ſphériques plus petits, ce ſont ces corps qui forment le Soleil, la Lune & les Etoiles.

Cette Phyſique eſt d'autant plus mauvaiſe, qu'elle ne s'accorde pas avec les découvertes de THALÈS en Aſtronomie, & celles d'*Anaximandre* même ſur cette ſcience. Ce qu'il dit de la génération des animaux eſt plus raiſonnable.

Si on l'en croit, les animaux ont

été engendrés dans l'humidité, & couverts d'écorces pleines d'épines qui servoient à leur défense. Ces écorces s'étant ensuite ouvertes par la sécheresse, les animaux sortirent de leurs enveloppes. A l'égard des hommes, *Anaximandre* croit qu'ils ont été engendrés dans le ventre des poissons, & qu'ayant été nourris là jusqu'à ce qu'ils eussent la force de pourvoir à leurs propres besoins, ils avoient été ensuite vomis sur la terre. Voilà pourquoi les animaux, peu après leur naissance, savent discerner leur nourriture, au lieu que l'homme seul a besoin dans son enfance d'être nourri pendant un espace de temps considérable; ainsi il ne peut pas avoir été conservé au commencement d'une autre maniere : c'est du moins le sentiment de ce disciple de THALÈS. Il est certain qu'on est dispensé de l'adopter : car que veut-il dire par ses principes de chaud & de froid ? Ce sont encore des mots qui ne signifient rien.

Persuadé sans doute du contraire, *Anaximandre* continue d'exposer avec confiance son système de Physique. Les cieux, dit-il, sont composés de chaud & de froid : les étoiles sont des globes

remplis d'un air enflammé qui en ſort par un certain endroit : elles ſe meuvent avec des cycles ou ſpheres auxquelles elles ſont attachées.

Le Soleil eſt le plus élevé des corps céleſtes ; enſuite viennent la Lune, les étoiles & les planetes. Le cycle du Soleil eſt vingt-huit fois plus grand que celui de la terre. Cet aſtre eſt environné d'un cercle ſemblable à une roue de chariot ; il eſt rempli de feu, & a d'un côté une bouche par laquelle on voit le feu comme dans un tuyau : quand cette bouche ſe ferme, il y a éclipſe de Soleil.

Le cercle de la Lune, qui eſt vingt-neuf fois plus grand que la terre, reſſemble à une roue de chariot. Cet aſtre a une ouverture au milieu comme le Soleil, mais oblique, laquelle jette du feu d'un côté comme par un entonnoir : lorſqu'en tournant elle dérobe cette ouverture aux yeux des ſpectateurs qui ſont ſur la terre, elle paroît éclipſée.

Anaximandre terminoit cette Phyſique par l'explication des météores. Les éclairs, le tonnerre ſont cauſés par l'air enfermé dans une nuée épaiſſe, lequel, par ſa légéreté & ſon mouvement, la rompt & en ſort avec violence. La

rupture de la nuée cauſe le bruit, & la ſéparation fait l'éclair.

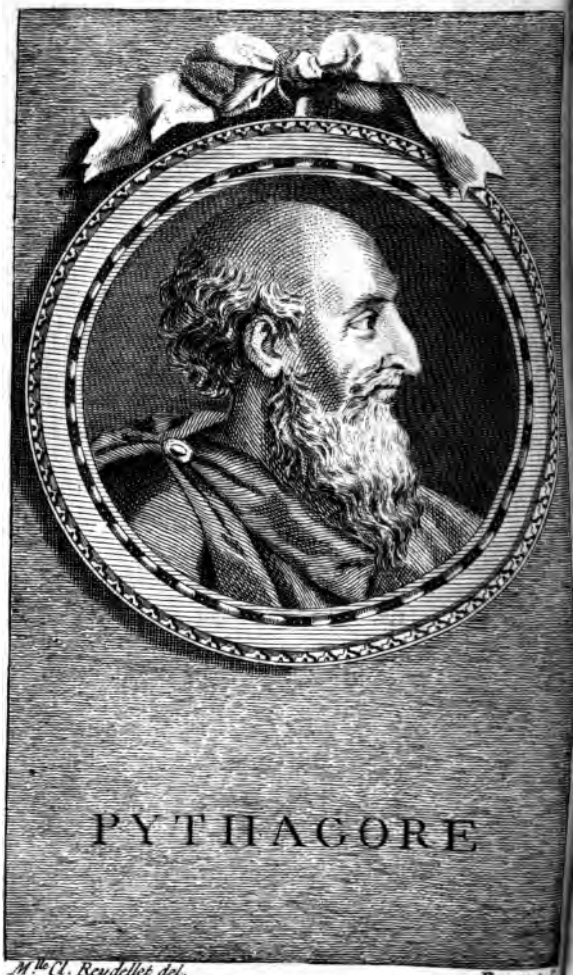
L'Auteur des *Recherches ſur Anaximandre*, M. l'Abbé *Canaye*, a remarqué fort à propos qu'il eſt difficile de concilier cette extrême groſſiéreté de Phyſique avec le grand nombre d'inventions dont *Diogene de Laërce* fait honneur à *Anaximandre*. Selon lui il connut les tropiques & les équinoxes, c'eſt-à-dire qu'il réduiſit à des principes fixes la variété réguliere des ſaiſons, détermina la circonférence de la terre, & conſtruiſit la ſphere. Cet Hiſtorien lui attribue encore l'invention des cadrans; mais *Pline*, *Vitruve*, & preſque tous les Hiſtoriens de la Philoſophie la donnent à *Anaximenes* ſon diſciple, & ſon ſucceſſeur à l'école de Milet.

Les ſentiments de ce dernier Philoſophe différoient peu de ceux de ſon maître. Il ſoutenoit qu'un air infini eſt le principe de toutes choſes, mais que chacune d'elles eſt finie, & qu'elles deviendront ce qu'elles avoient été. Selon lui, tous les êtres ont été engendrés par une condenſation & une raréfaction de l'air; la terre, l'eau & le feu en ayant été les premieres productions. La con-

denſation de cet air forme les nuées, & celle des nuées la pluie : ſi cette pluie ſe congele en tombant, elle devient neige, & ſi un vent froid ſouffle ſur cette neige, elle ſe change en grêle. La réflexion des rayons du Soleil ſur une nuée épaiſſe forme l'arc-en-ciel, & les tremblements de terre ſont cauſés par la raréfaction ou la ſéchereſſe de la terre, & par la condenſation : l'un vient d'une grande chaleur, & l'autre d'un froid exceſſif : la condenſation ſe nomme froid, & la raréfaction chaleur.

Après avoir expliqué les météores, *Anaximenes* décrit la formation des corps céleſtes. Il dit que la ſuperficie extérieure des cieux eſt compoſée de terres ; que les étoiles ſont une matiere ignée, inviſible ; qu'elles ſont mêlées parmi les corps céleſtes, & attachées au firmament comme à un cryſtal, & qu'elles ſe meuvent autour de la terre. A l'égard du Soleil, ſa forme eſt celle d'un plat, & ſa ſubſtance eſt ignée ; il s'éclipſe quand la bouche par où ſort la chaleur, eſt fermée. La Lune eſt auſſi une ſubſtance ignée, & la cauſe de ſes éclipſes eſt la même que celle des éclipſes du Soleil, &c.

Toute cette Phyſique eſt auſſi téné-
uſe que celle d'*Anaximandre*, & ſe
ent comme elle de l'enfance de l'eſ-
t humain dans la connoiſſance de la
ure. On ne ſait point à quel âge ce
loſophe eſt mort; mais on croit que
maître *Anaximandre* avoit environ
ans quand il termina ſa carriere.



Mlle Cl. Reydellet del. Boyssent S.

PYTHAGORE (*).

APRÈS un ſi long temps de ténebres, où les hommes paroiſſoient ignorer les forces de leur eſprit & l'uſage de la raiſon, il eſt étonnant que les commencements de la Philoſophie aient été ſi lumineux. On auroit lieu de croire que pendant plus de trois mille ans la nature ne s'étoit occupée qu'à former la terre & à la peupler, ſans travailler à la perfection des êtres qu'elle avoit produits, ſi on étoit certain que les Prêtres de Memphis & *Thalès* ont cultivé les premiers les ſciences exactes & les ſciences naturelles. Par quel moyen les Egyptiens avoient-ils acquis ces connoiſſances ſublimes qu'on leur attribue, & que ni les Mages des Perſes, ni les Chaldéens, ni les Gymnoſophiſtes, ni les Celtes, ni les Druides, ni aucune nation barbare ne connoiſſoient point ? M. *Dacier*

(*) *Diogene de Laërce*, L. VIII. *La Vie de Pythagore par M. Dacier. Diſſertations & Recherches ſur Pythagore par MM. de la Nauſe & Freret*, dans les *Mem. de l'Academ. Roy. des Inſcript.* Tom. XIV. *Dictionn. de Bayle*, art. *Pythagoras. Jac. Brucker. Hiſtor. crit. Philoſop.* Tom. I, &c. &c.

croit qu'ils ſe les étoient procurées en commerçant avec le Peuple de Dieu. Ce peuple a donc découvert les principes de la Géométrie & de l'Aſtronomie. C'eſt une conſéquence naturelle de M. *Dacier*. Cependant nous ne voyons pas dans l'hiſtoire de ce Peuple qu'il fût plus ſavant que *Moyſe* ſon légiſlateur, & tout le monde ſait en quoi conſiſtoit la capacité de ce grand perſonnage dans ces ſciences.

Convenons donc qu'on ignore comment à pluſieurs ſiecles d'ignorance ſuccéda tout d'un coup un ſiecle de ſavoir. Ce fut ſans doute une veine heureuſe de la nature, d'où ſortirent en même temps les plus beaux génies de l'antiquité. Tel étoit auſſi le Philoſophe dont on va lire l'hiſtoire, & à qui l'on doit les idées les plus ingénieuſes & les plus belles découvertes ſur tous les objets des connoiſſances humaines.

Ce Philoſophe ſe nommoit PYTHAGORE : il naquit à Samos environ 590 ans avant J. C. Son pere, appellé *Mneſarque*, étoit graveur de cachets, & faiſoit commerce de bagues & d'autres bijoux : il deſcendoit cependant d'*Ancée* qui regna à Samos. On prétend que l'oracle

l'oracle lui avoit prédit la naiſſance de ſon fils, qu'il l'avoit averti qu'il ſeroit recommandable par ſa beauté, par ſa ſageſſe, & par les ſervices qu'il rendroit à tous les hommes. On veut même que ce ſoit à cauſe de cette prédiction que *Mneſarque* lui donna le nom de PYTHAGORE, quoiqu'on n'en voie pas la raiſon.

Quoi qu'il en ſoit de cette opinion, cet homme eut de ſon fils tous les ſoins qui pouvoient appuyer les grandes eſpérances qu'il en avoit conçues. Heureuſement les diſpoſitions de l'enfant répondoient parfaitement aux peines que le pere ſe donnoit. Le jeune PYTHAGORE croiſſoit tous les jours en ſageſſe, & ſa douceur & ſon intelligence paroiſſoient avec tant d'éclat dans toutes ſes paroles & dans toutes ſes actions, qu'on ne douta plus de la vérité de l'oracle. On l'appelloit *le jeune Chevelu*, & partout où il paſſoit on le combloit de bénédictions & de louanges.

D'abord il eut pour Précepteur un certain *Hermodamas* qui lui enſeigna tout ce qu'il ſavoit. Peu ſatisfait de ſes inſtructions, ſon éleve paſſoit ſouvent les journées entieres avec les Prêtres de

Samos pour s'inſtruire de tout ce qui concernoit les Dieux & la religion. Mais rebuté de ne point trouver dans ſon iſle des perſonnes capables de l'inſtruire comme il le deſiroit, il réſolut d'aller chercher des maîtres dans les pays étrangers.

Il ſortit donc de Samos. Il avoit alors dix-huit ans. Il alla d'abord à l'isle de Syros où étoit le Philoſophe *Pherecide* dont il avoit entendu parler : de là il paſſa à Milet où il converſa avec *Thalès* & avec *Anaximandre* ; de Milet il ſe rendit en Phénicie, fit quelque ſéjour à Sidon, & vint enfin en Egypte pour entendre les Prêtres de ce pays qui paſſoient pour les hommes les plus ſavants de l'univers.

Il s'adreſſa d'abord aux Prêtres d'Héliopolis qui le renvoyerent aux Prêtres de Memphis, & ceux-ci aux anciens Prêtres de Dioſpolis. Ces derniers ne vouloient pas d'abord l'initier dans leurs myſteres ; mais ſachant que PYTHAGORE étoit protégé par *Amaſis* leur Souverain, à qui *Policrate*, Roi de Samos, l'avoit recommandé, ils n'oſerent le refuſer ; mais ils le prévinrent qu'il falloit faire un noviciat très rigou-

reux : ils croyoient par là le faire désister de son dessein & s'en débarrasser : ils se trompèrent. Notre Philosophe, poussé par un desir violent d'apprendre, pratiqua sans murmurer les regles très austeres qu'ils lui firent observer, & demeura avec eux jusqu'à ce qu'il eût appris tout ce qu'ils savoient. On croit que ce séjour fut de vingt cinq années.

En quittant l'Egypte il alla à Babylone, & de là à Crete & à Sparte où il recueillit encore de nouvelles connoissances. Rendu enfin chez lui, à Samos, il fut étonné de voir l'abus que faisoit *Policrate* de son autorité, en opprimant ses compatriotes. Il haïssoit trop la servitude pour vivre sous le joug d'un tyran : aussi s'exila-t-il lui-même de l'isle de Samos, & fut chercher un asyle où il pût conserver sa liberté & son indépendance.

Sans savoir où il se fixeroit, il parcourut Délos & la plus grande partie de la Péloponnese. En passant à Phlius où regnoit *Léon*, il eut de longs entretiens avec ce Prince. PYTHAGORE lui dit de si belles choses & parla si bien, que *Léon*, étonné de son savoir & de son intelligence, lui demanda quel étoit son art.

Je n'ai point d'art, répondit notre étranger, *je ſuis Philoſophe.* Le Prince, ſurpris de la nouveauté de ce nom qu'il n'avoit jamais entendu, lui demanda ce que c'étoit qu'un Philoſophe ; *c'eſt*, répondit-il, *un amateur de la ſageſſe, car il n'y a*, ajouta-t-il, *que Dieu qui ſoit ſage, & ceux qui ſe ſont nommés ainſi, ſe ſont arrogés un titre qu'ils ne méritent pas.* Mais, reprit *Léon*, quelle différence y a-t-il entre un Philoſophe & les autres hommes ? La voici, dit PYTHAGORE. *Cette vie peut être comparée à la célebre aſſemblée que l'on tenoit tous les quatre ans à Olympie pour la ſolemnité des jeux : car comme dans cette aſſemblée ceux-ci par les exercices cherchent la gloire & les couronnes, ceux-là par l'achat ou par vente de diverſes marchandiſes cherchent le gain ; & les autres, plus nobles que ces deux premiers, n'y vont ni pour le gain ni pour les applaudiſſements, mais ſeulement pour jouir de ce ſpectacle merveilleux, pour voir & pour connoître ce qui s'y paſſe : nous de même quittant notre patrie, qui eſt le ciel, nous venons dans ce monde comme dans un lieu d'aſſemblée. Là les uns travaillent pour la gloire, les autres pour le profit, & il n'y a qu'un petit nombre qui, ſoulant aux*

pieds l'avarice & la vanité, étudient la nature. Ce ſont ces derniers que j'appelle Philoſophes. *Et comme dans la ſolemnité des jeux il n'y a rien de plus noble que d'être ſpectateur ſans aucun intérêt, de même dans cette vie la contemplation & la connoiſſance de la nature ſont infiniment plus conſidérables que toutes les applications : auſſi l'homme a-t-il été créé pour connoître & pour contempler.*

Après avoir pris congé du Roi *Léon*, PYTHAGORE s'achemina vers l'Italie, & alla s'établir à Crotone. Les peuples qui l'habitoient avoient paſſé jadis pour les hommes les plus vertueux ; mais ayant été battus par les Locriens, ils s'étoient abâtardis ; & accablés par la honte de leur défaite, ils ſe conſoloient dans les bras de la molleſſe. Notre Philoſophe crut qu'il étoit digne de lui de relever leur courage abattu. Il falloit les engager pour cela à renoncer à la vie molle & voluptueuſe qu'ils menoient, & c'eſt à quoi il travailla avec le plus grand ſoin.

Il ne leur parloit tous les jours que des avantages de la tempérance & des maux que la volupté & la débauche entraînent après elles. Il comparoit le ſoin qu'on a

du corps à l'acquiſition d'un faux ami qui nous abandonne dans la néceſſité, & le ſoin qu'on a de l'ame à celle d'un véritable ami qui nous ſoutient dans tous les beſoins de la vie, & qui nous eſt utile même après notre mort. Ses exhortations furent ſi fortes & en même temps ſi pathétiques, que les Crotoniates abandonnerent le luxe & la bonne chere pour vivre ſelon les regles de la vertu: il obtint même des Dames qu'elles ſe défiſſent de leurs beaux habits & de leurs bijoux, & qu'elles en fiſſent un ſacrifice à Junon, principale Divinité du lieu, & dans le temple de laquelle il leur prêchoit l'amour de la modeſtie & de la ſimplicité.

Cette converſion étonna beaucoup & avec raiſon les Magiſtrats de Crotone; car il eſt certain que l'attachement à la braverie, pour me ſervir de l'expreſſion de *Bayle*, eſt une piece de ſi grande réſiſtance, qu'il n'y a rien qui faſſe plus réfléchir les traits des Prédicateurs: les Magiſtrats craignirent donc que le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits ne lui frayât le chemin de la royauté. Ils le manderent pour venir rendre compte de ſa conduite. PYTHA-

GORE leur parla avec tant de force & de ſolidité, que raſſurés par ſa doctrine ſur la crainte que ſa grande habileté leur avoit inſpirée, ils le prierent de ſe mêler du gouvernement, & de les aider des conſeils qu'il jugeroit les plus utiles.

Le premier qu'il leur donna fut d'élever un temple aux Muſes, afin d'engager les citoyens à cultiver leur eſprit, & à former leur cœur par l'étude des lettres, & de leur faire connoître ainſi le prix ineſtimable de vivre tous dans l'union & dans la concorde ſous le premier Magiſtrat; car le plus ſûr rempart contre l'oppreſſion & la tyrannie, c'eſt, dit il, l'union des citoyens; & les Muſes qui ne ſont jamais en divorce entre elles, ne rompent jamais l'harmonie de leurs concerts.

Le ſecond conſeil fut de conſerver l'égalité entre eux, car l'*égalité n'engendre point la guerre*, & de ne chercher à ſurpaſſer les Etats voiſins qu'en bonne foi & en juſtice: *car*, ajoute-t-il, *ſans la bonne foi il eſt impoſſible que les Etats enfin ne ſe ruinent; & la juſtice eſt ſi néceſſaire, que rien ne peut ſubſiſter long-temps ſans elle.*

En troiſieme lieu il leur aſſura qu'*il n'y a pas de plus grand malheur que l'anarchie.*

Et ſon dernier conſeil ou précepte fut *de ne point abuſer du nom des Dieux dans leurs ſerments, & de ſe rendre tels, que perſonne ne pût juſtement refuſer de les croire ſur leur parole.*

Il les exhorta à bannir la pareſſe & l'oiſiveté; leur expliqua que la véritable gloire conſiſte à ſe rendre tel qu'on veut paroître aux autres; leur apprit que Dieu eſt ſeul l'auteur & la ſource de tout bien, & qu'ils ne devoient imputer tous les déſordres qui regnoient dans leur ville qu'à la mauvaiſe éducation qu'ils donnoient à leurs enfants.

Ravis de l'entendre, les Magiſtrats le prierent de continuer ſes inſtructions dans les temples à leurs femmes & à leurs enfants: ſouvent ils alloient eux-mêmes les entendre, & les citoyens des villes voiſines venoient auſſi en foule en profiter.

D'abord notre Philoſophe trouva de grands obſtacles à la réforme qu'il vouloit établir. Les Crotoniates menoient une vie fort déréglée: ils ſe marioient pour la forme: ils prenoient une épouſe *ad honores*, & vivoient avec des concubines. Mais par ſa conſtance & ſa patience PYTHAGORE ſurmonta toutes les

difficultés. En parlant aux enfants il leur repréſentoit que l'*enfance étant l'âge le plus agréable à Dieu, & celui dont il a le plus de ſoin, il étoit juſte qu'ils travailleſſent à la conſerver pure, & à l'orner de toutes les vertus.* Il recommandoit aux femmes l'amour de leurs maris, & aux maris l'amour de leurs femmes, comme un devoir qui renfermoit tous les autres.

Ainſi par la force de ſes inſtructions, notre Philoſophe rétablit l'union & la foi conjugale. C'eſt le ſentiment de *Juſtin* & de M. *Dacier*. Cependant quelques Auteurs prétendent que ces inſtructions ſe trouverent trop courtes, & qu'il fallut recourir à une machine plus puiſſante pour opérer cette converſion : ce fut de feindre qu'il étoit deſcendu dans les enfers, & qu'il y avoit vu dans les tourments les maris qui ne rendoient pas à leurs épouſes les devoirs du mariage. Voici comment *Bayle* raconte la choſe.

» Ce Philoſophe (PYTHAGORE) étant » arrivé en Italie, s'enferma dans un » logis ſouterrain, après avoir prié ſa » mere de tenir regiſtre de ce qui ſe » paſſeroit. Quand il ſe fut tenu là autant » de temps qu'il le jugea à propos, ſa » mere, comme ils en étoient convenus,

» lui fit tenir ſes tablettes. Il prit les » dates & les autres circonſtances des » événements : il ſortit de ce lieu-là avec » un viſage pâle & défait : il aſſembla » le peuple, & il aſſura qu'il venoit des » enfers ; & pour le perſuader, il récita » ce qui s'étoit fait dans la ville. Il fit » gémir & pleurer toute l'aſſemblée, » tant ſes auditeurs furent touchés de ce » récit : ils ne douterent plus que ce ne » fût un homme divin, & ils lui don- » nerent à inſtruire leurs femmes (1).

Bayle cite pour garant de ſon récit *Hermippus* & *Diogene de Laërce*. Je ne connois point cet *Hermippus* ; mais j'ai lu *Diogene de Laërce*, & je trouve que cet Auteur raconte différemment cette prétendue deſcente aux enfers : *Jerôme*, dit-il, raconte qu'il (PYTHAGORE) deſcendit aux enfers ; qu'il y vit l'ame d'*Heſiode* attachée à une colonne d'airain, grinçant les dents ; qu'il y apperçut encore celle d'*Homere* pendue à un arbre, & environnée de ſerpents, en punition des choſes qu'il avoit attribuées aux Dieux ; qu'il y fut auſſi té-

(1) *Diction. hiſt. & crit.* de *Bayle*, art. *Pythagoras*, note F.

moin des ſupplices infligés à ceux qui ne s'acquittent pas envers leurs femmes des devoirs de maris, & que par tous ces récits PYTHAGORE ſe rendit fort reſpectable parmi les Crotoniates (1).

Ce récit eſt ſans doute plus incroyable que celui de *Bayle*, qui, malgré ſa vraiſemblance, n'en eſt pas moins une fable. Elle eſt fondée, ſelon M. *Dacier*, ſur ce que notre Philoſophe, à l'exemple de *Zoroaſtre*, d'*Epimenide* & de *Minos*, qui s'étoient retirés dans des antres pour ſe ſéparer du tumulte du monde, & pour y méditer tranquillement, s'étoit enfermé dans un lieu ſouterrain pour ſe livrer avec moins de diſtraction à l'étude de la Philoſophie : quand il ſortit de cette retraite, il étoit ſi défait & ſi maigre, qu'on dit qu'il revenoit des enfers, c'eſt-à-dire, du tombeau. Dans la ſuite des temps cette expreſſion fut priſe à la lettre, & l'on débita qu'il étoit véritablement deſcendu dans les enfers.

Rien n'eſt plus raiſonnable que cette conduite. Cependant pour juſtifier notre Philoſophe du ſoupçon d'avoir donné lieu à ce conte que rapporte *Bayle*,

(1) *Diogene de Laërce, Vie de Pythag.*

dans la vue de s'acquérir de l'autorité, il falloit parler du temps & de l'occaſion de ſa retraite ; car s'il a ſuſpendu ſes inſtructions aux Crotoniates pour s'enfermer dans un lieu ſouterrain, cela prouve qu'il avoit quelque vue en ſe dérobant ainſi de la préſence de ſes auditeurs : & quelle autre vue auroit-il pu avoir que celle de s'acquérir de la conſidération par une diſparition merveilleuſe, afin de donner plus de poids à ſes diſcours ?

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, après que PYTHAGORE eut ainſi réformé les mœurs des citoyens, il penſa à poſer les fondements ſolides de la ſageſſe dont il faiſoit profeſſion, & à établir ſa ſecte, afin que les ſemences de vertu qu'il avoit déja jettées dans les cœurs, étant entretenues & cultivées par ceux qui lui ſuccéderoient, paſſaſſent d'âge en âge, & portaſſent les mêmes fruits après ſa mort.

Il ouvrit donc une école de Philoſophie dans le temple même de Junon. La haute opinion qu'on avoit de ſon mérite lui attira un très grand nombre de diſciples : il en vint de la Grece & de l'Italie ; mais tous ne furent point admis. De crainte de verſer dans des vaiſſeaux

corrompus les tréſors de la ſcience & de la vertu, il ne voulut point les recevoir ſans les éprouver. Il diſoit que *toute ſorte de bois n'eſt pas propre à faire un Mercure*, c'eſt-à-dire, que tous les eſprits ne ſont pas propres aux ſciences.

Il conſidéroit d'abord leur phyſionomie, d'où il tiroit des indices de leurs inclinations: il obſervoit leurs diſcours, leurs ris, leurs démarches; s'informoit exactement de leur conduite, & examinoit avec grand ſoin ce à quoi ils étoient le plus ſenſibles: quand il leur trouvoit les diſpoſitions néceſſaires, avant que de les recevoir il éprouvoit leur conſtance par de longs délais: enfin ſatisfait de leur perſévérance, il les admettoit à ſon noviciat qui étoit très rude.

Il les aſſujettiſſoit d'abord à un ſilence de cinq ans, pendant leſquels ils ne devoient qu'écouter, ſans oſer jamais faire la moindre queſtion, ni propoſer le moindre doute. Ces cinq années de ſilence ſe réduiſoient ſouvent à deux, ſuivant la bonté du caractere & des qualités du poſtulant.

Lorſque PYTHAGORE les croyoit aſſez inſtruits dans l'art ſi difficile d'écouter & de ſe taire, ils étoient admis, & il leur

donnoit la liberté de parler, de propoſer leurs doutes, & d'écrire ce qu'ils entendoient, ſans leur permettre cependant de parler ſans meſure & ſans bornes. Souvenez-vous, leur diſoit-il ſouvent, qu'*il faut ou ſe taire ou dire des choſes qui vaillent mieux que le ſilence. Jettez plutôt une pierre au haſard, qu'une parole oiſeuſe & inutile.*

Parmi ceux qui avoient gardé le ſilence, il s'en trouvoit quelquefois qui n'avoient pas la même ouverture d'eſprit : il en faiſoit le triage pour les traiter ſuivant leur intelligence. A ceux qu'il ne trouvoit pas propres à pénétrer les cauſes & les raiſons des choſes, il ne leur donnoit que le précepte ſec & nud ; & il les appelloit *Ecoutants :* mais ceux en qui il reconnoiſſoit un génie capable d'approfondir les matieres, il leur expliquoit les raiſons & les cauſes de tout ce qu'il enſeignoit ; & ceux-ci étoient nommés *Initiés aux Sciences :* c'étoient les ſeuls qu'il reconnoiſſoit pour ſes véritables diſciples, & capables d'enſeigner.

Il juſtifioit ſa conduite à l'égard de ces deux ſortes de diſciples, en diſant qu'il ne ſavoit pas forcer la nature, & qu'en

donnant aux moins intelligents le précepte nud, & aux plus ſubtils la raiſon du précepte, il ne faiſoit aucun tort aux premiers : ils ſont, ajoutoit-il, au même état que les malades qui ne laiſſent pas de guérir de leurs maladies, s'ils exécutent ce que le Médecin a ordonné, quoique ce Médecin preſcrive ſeulement les remedes dont ils ont beſoin, ſans leur expliquer les raiſons de ſes ordonnances.

Lorſque le noviciat étoit fini, les diſciples, avant que d'être admis, étoient obligés de porter en commun tous leurs biens qu'ils mettoient entre les mains de perſonnes choiſies, appellées *Economes*, leſquelles les adminiſtroient avec tant de ſoin & de fidélité, que ſi quelqu'un vouloit ſe retirer, il remportoit ſouvent plus qu'il n'avoit porté.

Il ne perdoit rien du côté de l'intérêt ; mais il pouvoit dire adieu pour toujours à ſes confreres qui, dès qu'il étoit ſorti, le regardoient comme mort : ils lui faiſoient des obſeques, & lui élevoient un tombeau. Un homme, diſoient-ils, qui quitte les voies de la ſageſſe dans leſquelles il étoit entré, a beau ſe croire vivant, il eſt mort. Certainement il

falloit avoir le cœur bien corrompu pour abandonner la ſociété des diſciples de PYTHAGORE quand on l'avoit embraſſée. Rien n'étoit plus édifiant que leur genre de vie.

Comme notre Philoſophe eſtimoit extrêmement la muſique, qu'il la regardoit comme quelque choſe de divin, & qu'il la croyoit très propre à calmer les paſſions de l'ame, à les adoucir & à les dompter, il vouloit que ſes diſciples commençaſſent par-là leur journée, & qu'ils la finiſſent de même. Après quelques moments donnés à la muſique, il les menoit à la promenade dans les lieux les plus agréables, & les conduiſoit de là au temple où il tenoit ſon école : ils y faiſoient quelques prieres, & ſe livroient à la méditation, où à l'étude de quelque point de la doctrine de leur maître.

A la ſortie du temple ils faiſoient quelques exercices pour diſpoſer leur eſtomac au repas qu'ils alloient prendre : ils dînoient enſuite avec un peu de pain & de miel, ſans vin : après le dîner ils vaquoient aux affaires publiques ou domeſtiques, ſelon leurs emplois : leurs affaires finies, ils ſe promenoient comme le matin, paſſoient de là au bain, &

ſoupoient avant le coucher du ſoleil. On leur ſervoit du pain, des herbes, quelque portion des victimes du ſacrifice, rarement du poiſſon, & on leur donnoit un peu de vin. A la fin du repas on faiſoit les libations qui étoient ſuivies de quelque bonne lecture que le préſident de l'aſſemblée faiſoit faire au plus jeune des diſciples : la lecture finie, on faiſoit encore une libation, après quoi le préſident de l'aſſemblée congédioit tout le monde, en donnant pour ſujet de la méditation du lendemain quelque ſymbole de leur maître à méditer.

Voilà comment vivoient les diſciples de PYTHAGORE, ſelon l'Auteur de ſa vie. Mais ſi telle étoit la diſcipline qu'ils obſervoient dans ſon école, dans quel temps étudioient-ils les ſciences qui compoſoient la doctrine de notre Philoſophe ? Car les ſymboles ne comprenoient que la morale : c'étoient des ſentences, des eſpeces d'énigmes qui, ſous l'enveloppe de termes ſimples & naturels, préſentoient quelque moralité : or on ſait que le but de notre Philoſophe étant de dégager l'eſprit des liens du corps, il employoit envers ſes diſciples tous les moyens qui pouvoient les conduire à ce

but. Ces moyens étoient les ſciences mathématiques, qu'il jugeoit très propres à purifier l'ame; la dialectique, qu'il regardoit comme l'inſpection divine de l'objet de ces ſciences, c'eſt-à-dire, de la vérité; la logique, qu'il faiſoit conſiſter dans l'art de diſtinguer les bons raiſonnements des mauvais, art dont il eſt l'inventeur, car on croyoit avant lui que tout le monde raiſonnoit de même, & que le raiſonnement étoit auſſi naturel à l'homme que la parole; enfin PYTHAGORE enſeignoit encore la phyſique, ou la connoiſſance de la nature. Il faut donc que les occupations de ſes diſciples pendant la journée ne fuſſent pas telles que M. *Dacier* nous les décrit: il y avoit ſans doute des heures marquées pour l'étude de la philoſophie de leur maître: & quand ce maître travailloit-il lui-même & faiſoit il ces belles découvertes qui l'ont immortaliſé? C'eſt ce dont ni M. *Dacier*, ni aucun Hiſtorien de la philoſophie ne nous ont inſtruits, & dont je dois cependant rendre compte au lecteur.

Nous ignorons l'ordre qu'il ſuivit dans ſes découvertes, & il n'eſt guere poſſible de le deviner, parceque les découvertes

ſont le fruit de ces heureuſes idées qui dépendent ou des circonſtances, ou du haſard, ou encore des bons moments de l'eſprit : mais nous ſavons que dans ſes inſtructions il commençoit par les mathématiques, parcequ'elles tiennent, ſelon lui, le milieu entre les choſes corporelles & les incorporelles, & qu'elles ſont par conſéquent propres à détacher l'eſprit des choſes ſenſibles, & à l'élever à la connoiſſance des êtres intelligibles, pour me ſervir de ſon expreſſion. Tels furent donc les progrès qu'il fit dans cette ſcience des nombres.

PYTHAGORE apprit l'arithmétique des marchands Phéniciens. Il trouvoit cette ſcience ſi merveilleuſe, qu'il diſoit que celui qui l'a inventée étoit le plus ſage des hommes. Il ſe ſervit des nombres afin d'expliquer la création & les principes des êtres. Pour faire entendre l'unité, l'égalité, l'identité, & la ſtabilité du premier principe qui eſt cauſe de la création, de l'union, de la ſympathie, & de la conſervation de l'univers, il appella ce premier principe *un*, ou l'*unité*. Et pour expliquer la diverſité, l'inégalité, la diviſibilité, & les changements continuels de la matiere, il

nomma cette matiere *deux* ; car telle eſt, diſoit-il, la nature du nombre *deux* dans les choſes particulieres, qu'il ſépare & qu'il diviſe. Il fit auſſi uſage des nombres pour exprimer les êtres métaphyſiques. Ainſi, ſelon lui, l'ame eſt un nombre ſe mouvant lui-même, & tout reſſemble aux nombres : mais Dieu eſt le nombre des nombres, &c.

Toute cette doctrine étendue & développée étoit expoſée dans un ouvrage intitulé *le Livre ſacré*, qui eſt perdu. Ce n'eſt point heureuſement une grande perte, à en juger par l'uſage qu'en ont fait ſes diſciples, en voulant attribuer aux nombres de certaines qualités myſtérieuſes, indignes de l'attention des ſages. Il faut croire que le but de PYTHAGORE dans ſa doctrine étoit d'expliquer les premiers principes par les nombres, parcequ'il ne trouvoit point qu'on pût ſe rendre intelligible par le diſcours.

Quoi qu'il en ſoit, notre Philoſophe inventa une choſe plus utile dans l'art de compter ; ce fut une table contenant la multiplication des nombres depuis 1 juſqu'à 10, qu'on nomme *abaque*. Quelques Auteurs lui attribuent auſſi l'invention des notes numérales, que nous appellons

chiffres; & pour appuyer ce ſentiment, M. *Huet*, ancien Evêque d'Avranches, a prétendu que ces chiffres ne ſont que des lettres grecques qui peu à peu ont été altérées & défigurées par les copiſtes ignorants, ou par une longue habitude d'écrire qui corrompt ordinairement la main (1). Il eſt certain que dans leur origine, les chiffres reſſembloient un peu aux caracteres grecs; mais cela ne prouve pas qu'ils en fuſſent réellement: on croit aujourd'hui avec raiſon que c'étoient des lignes qui formoient ces chiffres, parceque le nombre de ces lignes exprimoit leur valeur, & on a fait voir avec aſſez de probabilité comment ces lignes avoient formé les chiffres dont nous nous ſervons (2).

Les découvertes de notre Philoſophe en géométrie ſont plus conſidérables que celles qu'il a faites en arithmétique. La premiere eſt que l'*angle extérieur d'un triangle eſt égal aux deux angles intérieurs oppoſés, & que les trois angles ſont égaux à deux angles droits*; & la ſeconde, c'eſt

(1) *Démonſtration évangel.* Prop. IV. C. 13.
(2) Voyez l'*Hiſtoire des progrès de l'eſprit humain dans les ſciences exactes*, page 17.

que le *quarré fait ſur la baſe d'un triangle rectangle eſt égal aux quarrés des deux côtés pris enſemble.* Ces deux propoſitions forment la baſe de la géométrie. On dit que PYTHAGORE eut tant de joie d'avoir découvert celle-ci, qu'il ſacrifia cent bœufs aux Muſes en action de graces : mais ce point eſt conteſté, premiérement parcequ'il eſt conſtant que PYTHAGORE blâmoit hautement la grande dépenſe dans les ſacrifices ; & en ſecond lieu, parceque ſa fortune n'étoit pas aſſez conſidérable pour faire ce qu'il défendoit.

Auſſi *Cicéron*, en rapportant ce trait d'hiſtoire, dit qu'il ne ſacrifia qu'un bœuf : mais il reſte encore une difficulté ; c'eſt que notre Philoſophe ne fit point de ſacrifice ſanglant. Il eſt pourtant certain qu'il offrit un bœuf, s'il ne le ſacrifia pas, mais ce fut un bœuf de pâte : il y avoit une loi ancienne qui permettoit d'offrir ces victimes faites par art.

Notre Philoſophe nous apprit encore que de toutes les figures de même contour, le cercle eſt la plus grande, & que parmi les corps ou ſolides, c'eſt la ſphere.

Il cultiva auſſi l'aſtronomie, & ce

fut avec le même ſuccès qu'il pouvoit ſe promettre de ſa ſagacité. Il reconnut la rondeur de la terre, l'exiſtence des antipodes, la ſphéricité des aſtres, la cauſe de la lumiere de la lune & celle des éclipſes, & obſerva le cours de Vénus & de Mercure, les deux planetes les plus proches du ſoleil. En contemplant les aſtres il fut ſi frappé de la régularité de leurs mouvements, qu'il lui vint en idée qu'ils faiſoient un concert agréable dont Dieu & les bienheureux doivent jouir. Il avoit alors la tête remplie de la ſcience des ſons, & il s'occupoit d'une découverte que le haſard lui avoit fait faire en muſique : voici comment.

Un jour qu'il rêvoit ſur les moyens d'aider l'ouie, il paſſa par haſard devant la boutique d'un forgeron, & entendit le bruit de pluſieurs marteaux qui, battant le fer ſur l'enclume, formoient des accords aſſez juſtes. Cette harmonie le frappa. Il entra dans la boutique, examina les marteaux & leur ſon par rapport à leur volume, & il trouva que la différence des ſons dépendoit de la différente peſanteur des marteaux.

Rentré chez lui, il n'eut rien de plus à cœur que de vérifier cette obſervation

par de nouvelles expériences. A cette fin il attacha à des chevilles plantées dans la muraille de ſa chambre, des cordes de même longueur, & les chargea de différents poids, & par la proportion des poids il détermina le rapport des ſons.

Pour réſoudre ce problême avec plus de facilité, il imagina un inſtrument avec lequel il détermina la proportion des ſons, & qu'il appella *monocorde*, parcequ'il étoit formé d'une ſeule corde diviſée en pluſieurs parties, ſur leſquelles il appliquoit un chevalet qui ſoutenoit la corde, & qui la partageoit en telle raiſon qu'il deſiroit (1).

Ce Philoſophe avoit ſur la muſique un ſentiment particulier : c'eſt qu'on ne doit pas en juger par l'ouie, mais par l'entendement, c'eſt-à-dire, par les regles de cet art : la raiſon de ce ſentiment eſt que l'oreille peut tromper, au lieu que les regles ſont ſures & invariables.

PYTHAGORE faiſoit grand cas de la ſcience des ſons; & quoique cette ſcience

(1) Voyez l'*Hiſtoire des progrès de l'eſprit humain dans les Sciences exactes*, page 332.

ſoit

ſoit une partie de la phyſique comme de la géométrie, il eſtimoit cependant fort peu la phyſique. Il diſoit que les choſes qui exiſtent véritablement ſont les incorporelles & éternelles, & que toutes les choſes corporelles ou matérielles étant nées & étant ſujettes à corruption, elles n'ont point d'état fixe, & ne doivent pas être par conſéquent l'objet de l'occupation des ſages. Malgré cette raiſon, qui n'eſt pas merveilleuſe, il expliquoit à ſes diſciples la cauſe des effets naturels ſuivant ſes propres idées.

Il concevoit la matiere comme une ſeule maſſe, qui, par la différente configuration des parties qui la compoſent, a produit les éléments. Il enſeignoit que tous les animaux naiſſent des ſemences; que le chaud eſt le principe de la vie; que ce qui forme l'homme eſt une ſubſtance qui deſcend du cerveau, c'eſt-à-dire, pour me ſervir de ſon expreſſion, une goutte du cerveau impregnée d'une vapeur chaude; que de cette goutte ſont formés les os, les nerfs & les chairs, & que de la vapeur chaude ſe forment l'ame & le ſentiment. Par vapeur chaude il entendoit les eſprits, & c'eſt dans ce ſens qu'il diſoit que le ſentiment en

général & la vue en particulier ſont une vapeur chaude, & il expliquoit la viſion en admettant qu'il ſort des objets certaines eſpeces viſibles, leſquelles ſont fort grandes quand elles ſont proches de ces objets, mais qui diminuent à meſure qu'elles s'en éloignent, au point qu'elles peuvent entrer par le trou de la prunelle pour y exciter le ſentiment de la préſence des objets.

Il diſoit que le fœtus eſt formé en quarante jours, & que ſelon les loix de l'harmonie, c'eſt-à-dire, du mélange des qualités, il naît le ſeptieme, le neuvieme ou le dixieme mois, & qu'alors il a en lui les principes & les raiſons de tout ce qui doit lui arriver pendant ſa vie. Il conſidéroit le corps de l'homme comme un inſtrument capable d'obéir & de ſe conformer à tous les différents genres de vie. Et comme cet inſtrument, pour être en bon état, doit avoir la ſanté, la vivacité du ſentiment, la force & la beauté, ou juſte proportion des parties, il faut auſſi accorder & accommoder l'ame aux vertus qui répondent analogiquement aux qualités ou vertus du corps.

On doit donc lui donner la tempé-

rance qui répond à la force, la prudence qui répond à la vivacité du sentiment, le courage qui répond à la force, & enfin la justice qui répond à la beauté ou juste proportion des parties.

De la physique notre Philosophe passoit à la metaphysique, & lioit avec raison ces deux sciences. Il s'attacha aussi à la Médecine. Il admettoit les quatre élemens comme les premieres qualités du froid, du chaud, du sec & de l'humide, & il reconnoit que ce ne sont pas les premieres qualités qui font les maladies, mais les secondes, telles que l'acerbe, le doux, le salé, l'amer, & toutes les autres saveurs. On regarde cette observation comme le fondement de la médecine.

Il appelloit l'ivresse *la ruine de la santé, le poison de l'esprit, & l'apprentissage de la manie.* Il condamnoit tous les excès dans la nourriture & le travail, & croyoit que l'acte vénérien est nuisible à la santé, tellement que quelqu'un lui ayant demandé en quel temps il pourroit approcher d'une femme, il répondit : *Quand tu seras las de te bien porter.*

Malgré ce conseil, il regardoit le mariage non seulement comme une

ſociété néceſſaire à la politique, mais encore comme un acte de religion ; car il diſoit qu'on étoit obligé de laiſſer après ſoi des ſucceſſeurs pour honorer les Dieux, afin que leur culte fût continué d'âge en âge. Il ſe maria lui même à Crotone, & épouſa la fille d'un des principaux de cette ville, nommée *Théane*, dont il eut deux fils & une fille. Mais ſi les plaiſirs de l'amour ſont nuiſibles à la ſanté, pourquoi notre Philoſophe voulut-il les connoître ? Il étoit donc *las de ſe bien porter ?* Il y a ici une petite contradiction qu'il faut attribuer à une erreur de fait plutôt qu'à un défaut de ſageſſe : c'eſt qu'il eſt faux que le commerce d'une femme rende malade. PYTHAGORE croyoit le contraire : il ſe trompoit, & peut-être l'a-t-il reconnu lui-même, ſans qu'on lui ait tenu compte de cette correction.

Au reſte, l'application que notre Philoſophe donnoit à toutes les ſciences ne l'empêchoit pas de cultiver la politique qui faiſoit preſque toujours l'occupation des premiers ſages : il l'appuya ſur ſes véritables fondements qui ſont l'égalité & la juſtice. Il prêcha cette maxime dans toutes les villes d'Italie & de Sicile,

en délivra pluſieurs du joug de la ſervitude, appaiſa les ſéditions dans pluſieurs autres, rétablit l'union & le calme dans une infinité de familles diviſées, & enfin adoucit les mœurs féroces de pluſieurs peuples & de pluſieurs tyrans.

Un ſeul réſiſta à ſes remontrances: ce fut *Phalaris* de Crete, tyran de Sicile. PYTHAGORE lui parloit avec beaucoup de force & de raiſon ſur les horreurs de la tyrannie; & au lieu de rentrer en lui-même, *Phalaris* s'indigna de ſes cenſures, & le menaça de le faire mourir: mais la menace de la mort n'intimida point notre Philoſophe: il continua de parler au tyran avec la même liberté. Ses diſcours réveillerent le courage des Crétois, qui firent mourir le tyran le jour même qu'il avoit marqué pour la mort de ce Philoſophe.

C'étoit autant par ſa ſageſſe, ſa douceurs & ſon équité que par ſon éloquence & ſa fermeté à faire valoir les avantages de la vertu & les droits de la raiſon, que PYTHAGORE opéroit ces belles converſions. Quelques perſonnes, ou mal inſtruites, ou mal intentionnées pour ſa gloire, prétendent qu'il y mêloit du ſortilege, & cette prétention eſt établie ſur ce fondement.

Dans ſon ſéjour en Egypte, notre Philoſophe avoit appris des peuples de ce pays un nombre infini de préſages & d'augures : il en parloit ſouvent, & enſeignoit même comme on en pratiquoit quelques-uns. Pluſieurs perſonnes crurent qu'il y entendoit fineſſe, & le donnerent pour un ſorcier. Il eſt vrai qu'il croyoit à la divination : il la définiſſoit *un rayon de lumiere que Dieu fait reluire dans l'ame à l'occaſion de certains objets.* C'étoit ſur-tout dans les ſonges qu'il penſoit que ce rayon de lumiere ſe manifeſtoit. Cette opinion le fit paſſer pour un magicien, & les détracteurs de ſon mérite n'ont pas manqué d'aſſurer qu'il l'étoit réellement, & qu'il faiſoit des prodiges & des merveilles.

Ils ont écrit qu'il parut avec une cuiſſe d'or aux jeux olympiques ; qu'il ſe fit ſaluer par le fleuve Neſſus ; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoiſa une ourſe, fit mourir un ſerpent, & chaſſa un bœuf qui gâtoit un champ de feves, par la ſeule vertu de certaines paroles, &c. toutes ſottiſes que les perſonnes ſenſées mettent au rang des fables. Rien ne prouve mieux la fauſſeté de toutes ces allégations que l'idée que PYTHAGORE

avoit de la Divinité & de ſa providence.

Il reconnoiſſoit un ſeul Dieu auteur de toutes choſes. Cet Etre tout-puiſſant a d'abord créé des Dieux immortels, entiérement ſemblables à lui, pour donner une image de lui-même; & au-deſſous d'eux il a établi des Anges qui en ſont une image. Il plaçoit ces derniers en différentes ſpheres, & vouloit qu'on les honorât ainſi que les Dieux, en proportionnant leur culte à leur dignité, & en rapportant ce culte au Dieu ſeul qui les avoit créés.

Au-deſſous des Anges il plaçoit les ames des hommes, qu'il appelloit les dernieres des ſubſtances raiſonnables. Or ces ſubſtances ſont telles, ſelon lui, que quand elles ont dépouillé dans ce monde toutes les affections charnelles, & qu'elles ont orné & relevé leur nature par leur union avec Dieu, elles deviennent dignes des reſpects & des hommages des autres hommes.

Ayant reconnu que Dieu eſt l'eſſence même de la bonté, il conclut que cette même bonté eſt la ſeule cauſe de la création des êtres, & qu'il a par une conſéquence néceſſaire créé chaque choſe dans l'état qui eſt le meilleur pour

chacune : ainſi tout eſt bien : principe que le célebre *Leibnitz* a ſi bien développé ſous le nom d'*Optimiſme* (1).

A l'égard de la création, il la concevoit de la maniere la plus ſublime : il diſoit que c'eſt la penſée ſeule de Dieu & ſa volonté qui a tout créé ; c'eſt-à-dire que *créer* pour Dieu c'eſt *penſer* & *vouloir*, & que tout a exiſté par la ſeule détermination de ſa volonté & de ſa penſée.

Ç'a été ſans doute pour ternir l'éclat de cette belle doctrine, qu'on a attribué à ſon Auteur celle de la tranſmigration des ames dans d'autres corps. On a même écrit que ce Philoſophe ſe vantoit à cet égard d'un privilege tout particulier : c'étoit de ſe ſouvenir dans quels corps il avoit paſſé avant que d'être PYTHAGORE, en remontant juſqu'au ſiege de Troie. Depuis le plus ancien Hiſtorien que nous connoiſſions, *Hérodote*, qui en a parlé le premier, on a aſſuré cela dans toutes les hiſtoires générales & particulieres de la Philoſophie. D'après *Héraclide* de Pont, qui avoit fréquenté

(1) Voyez l'Hiſtoire de *Leibnitz* dans le Tome IV de l'*Hiſtoire des Philoſophes modernes*.

l'école de notre Philoſophe, *Diogene de Laërce* a écrit qu'il doit avoir été premiérement *Æthecliде*, fils putatif de Mercure, enſuite *Euphorbe*; que du corps d'*Euphorbe* ſon ame paſſa dans le corps d'*Hermatime*, de celui-ci dans le corps d'un pêcheur, & enfin dans celui de PYTHAGORE. *Aulugelle*, dans ſes *Nuits Attiques*, L. VI, C. 11, rapporte un peu différemment cette tranſmigration. Il dit qu'à la troiſieme génération notre Philoſophe fut une très belle courtiſanne, nommée *Alie*: mais il eſt d'accord ſur le fond. Et c'eſt un ſentiment généralement reçu, que notre Philoſophe a enſeigné publiquement la doctrine de la Métempſycoſe, & que cette doctrine qu'il avoit empruntée des Egyptiens ou des Brachmanes, étoit le dogme principal de ſa Philoſophie.

Cependant on n'a trouvé aucune preuve de cela, ni dans ſes ſymboles, ni dans ſes préceptes que ſon diſciple *Lyſis* a recueillis, & qu'il a laiſſés comme un précis de ſa doctrine ſur les ames des hommes. Il paroît au contraire par ces préceptes que les ames ne ſe dégradent ou ne s'ennobliſſent que par le vice ou la vertu. C'eſt ainſi que l'a expliqué le

» ſophes ignorants & groſſiers comme » une vérité réelle, ſi on trouve qu'elle » a paſſé dans la Judée, où l'on voit » les Juifs & *Hérode* inſtruits de cette » ſuperſtition, & ſi encore aujourd'hui » dans les Indes elle eſt priſe à la lettre » par des peuples fort ignorants, cela » ne change pas la nature du dogme. » Tous les dogmes doivent être expli- » qués par le ſens qu'ils ont eu à leur » naiſſance, & nullement par celui que » les ſiecles ſuivants leur ont donné (1).

Voilà donc PYTHAGORE pleinement lavé du reproche d'avoir cru & *enſeigné* littéralement la tranſmigration des ames, & je ſuis étonné que les Hiſtoriens de la Philoſophie lui aient attribué cette doctrine auſſi gratuitement qu'ils l'ont fait. Quand il s'agit de tacher la mémoire d'un grand homme par quelque opinion ridicule, il ne faut point s'en rapporter à ce que des perſonnes peu inſtruites ou mal intentionnées en ont dit, mais examiner ſi cette opinion ſe trouve dans ſes écrits, & le juger d'après lui-même & non ſur le rapport d'autrui.

(1) *Vie de Pythagore*, Tome I, page LXXXVII.

C'eſt ainſi qu'on s'eſt comporté ſur une défenſe de notre Philoſophe, quoique cette défenſe ſinguliere méritât moins d'attention que la doctrine de la Métempſycoſe. Il s'agit de ſavoir pourquoi il recommandoit à ſes diſciples de s'abſtenir des feves. Les uns ont dit qu'il défendoit abſolument ce légume, & les autres ont prétendu que bien loin de le défendre, il en mangeoit ſouvent lui-même : ceux-ci veulent que cette défenſe ſoit un précepte moral, & que PYTHAGORE ait recommandé par-là deux choſes à ſes diſciples : la premiere, de ne pas ſe mêler du gouvernement ; ce qu'exprimoit l'abſtinence des feves, parcequ'aux élections & aux jugements on donnoit les ſuffrages avec des feves noires ou blanches : & la ſeconde, de conſerver la pureté de l'ame, la feve étant le ſymbole de l'impureté.

La raiſon de ce ſymbole eſt que les feves reſſemblent aux parties qu'on ne nomme pas, & qu'elles excitent à la luxure. Cette ſeconde raiſon vaut ſans doute mieux que la premiere. On veut encore que les feves reſſemblent auſſi aux portes de l'enfer. *Feſtus* a même écrit qu'il y a une marque lugubre ſur les

fleurs de ce légume, & on aſſuroit qu'elles contiennent les ames des morts. Sur tout cela un ſavant, nommé *Windet*, a fait un commentaire trop curieux pour le paſſer ſous ſilence.

Il convient d'abord que les feves furent interdites par un principe de chaſteté; mais il veut que, ſelon PYTHAGORE, deſcendre dans les enfers, ſignifie être engendré, qui eſt le changement que ſouffre une ame qui ſort des régions ſupérieures pour s'unir ſur la terre à un corps organiſé. Il fait voir enſuite que les feves, n'ayant point de nœuds dans leur tige, reſſemblent aux portes de l'enfer par où les ames ont toujours l'entrée libre quand il s'agit de génération. Enfin il ajoute que notre Philoſophe conſidérant cette vie comme une eſpece de mort ou d'exil, faiſoit en ſorte qu'on n'engendrât pas & qu'on s'efforçât de retourner aux lieux céleſtes (1).

Ce commentaire, tout extraordinaire qu'il eſt, eſt moins étonnant que l'aſſertion de quelques Hiſtoriens, que PYTHAGORE ayant été pourſuivi par des

(1) *Dict. de Bayle*, art. *Pythagor.* Note 1.

Crotoniates, aima mieux ſe laiſſer tuer par ceux qui le pourſuivoient, que de ſe ſauver à travers un champ de feves, tant il reſpectoit ou abhorroit cette plante (1) : on ne ſait lequel des deux, & cette incertitude convient bien à cette fable.

Ce qu'il y a de plus raiſonnable dans cette défenſe de s'abſtenir des feves, c'eſt qu'elle renfermoit un ordre caché de ne pas ſe mêler des affaires publiques, & de renoncer à toute impureté. Ainſi en réduiſant cette défenſe en ſymbole par cette expreſſion, *abſtenez-vous des feves*, cela veut dire : abſtenez-vous de tout ce qui peut nuire à votre ſanté, à votre repos, à votre réputation.

Ce qui confirme cette explication, c'eſt que la plupart des ſymboles de notre Philoſophe avoient un double ſens que ſes diſciples obſervoient avec la plus grande exactitude : en voici quelques exemples :

Ne déchirez point la couronne : cela veut dire, ne corrompez pas les joies de la table par les inquiétudes ; & il ſignifie auſſi, ne violez pas les loix de la patrie.

(1) Bayle, *ubi ſuprà*.

Ne portez pas l'image de Dieu ſur votre anneau. Le premier ſens de ce ſymbole eſt qu'il ne faut pas profaner le nom de Dieu ; & le ſecond, c'eſt qu'en portant l'image de Dieu ſur ſon anneau, on riſque de la profaner par des actions profanes qu'on eſt obligé de commettre néceſſairement dans la vie civile.

Ne marchez pas par le chemin public. Ce ſymbole eſt ſimple, il ſignifie : ne ſuivez pas les opinions du peuple, mais les ſentiments des ſages. Ceux-ci ſont de la même nature. *Ne portez point un anneau étroit*, pour dire, menez une vie libre, & ne vous jettez pas vous-même dans les fers. *Semez la mauve, mais ne la mangez pas*, pour dire, ayez de la douceur pour les autres & jamais pour vous. *Ne nourriſſez point des animaux qui ont les ongles crochus* : cela ſignifie, ne ſouffrez point dans votre maiſon des gens qui ne ſont pas fideles. *Ne mangez pas des poiſſons qui ont la queue noire ;* c'eſt-à-dire, ne fréquentez pas des hommes diffamés & perdus de réputation, &c.

C'étoit le goût de PYTHAGORE de débiter ſes plus beaux préceptes de morale ſous le voile de l'énigme. On prétend que ſes diſciples en avoient le mot. Le

public le cherchoit toujours & le manquoit ſouvent. La ſeule choſe que notre Philoſophe a dite clairement, c'eſt que nous devons faire tous nos efforts pour nous rendre ſemblables à la Divinité, & que le moyen d'y parvenir eſt *de faire la guerre aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes, & à la diſcorde des familles.* Le plus beau préſent que Dieu ait fait aux hommes, *c'eſt*, ajoutoit-il, *la faculté d'être utile à ſes ſemblables, & de leur apprendre la vérité.*

PYTHAGORE étoit très bel homme, tellement que ſes diſciples croyoient qu'il étoit Apollon. Il portoit une robe blanche qu'il avoit ſoin de tenir fort propre. Jamais on ne le ſurprit en gourmandiſe ou en ivreſſe, ni en débauche d'amour. Il ne vivoit que de miel & de légumes cruds ou bouillis qu'il mangeoit avec du pain. Il s'abſtenoit de vivre aux dépens d'autrui, & ſavoit ſi bien réprimer ſa colere, qu'elle n'eut jamais d'empire ſur ſa raiſon.

L'auſtérité de ſa vie, ſa ſageſſe & ſon grand ſavoir lui concilierent tellement l'eſtime & la vénération de tout le monde, que rien n'égaloit le reſpect qu'on

avoit pour lui. On le regardoit comme la plus parfaite image de Dieu parmi les hommes, & il conſervoit dans l'eſprit de ſes diſciples toute la majeſté de cette image divine. On appelloit ſa maiſon le temple de Cerès, & ſa cour le temple des Muſes. Et quand il alloit dans les villes on diſoit qu'il y alloit non pour enſeigner les hommes, mais pour les guérir.

Il établiſſoit que nos amis ſont l'image de ceux qui ont quitté le monde après avoir relevé la nature humaine par leur union avec Dieu, & après nous avoir inſtruits par leurs préceptes & par leurs exemples : d'où il tiroit cette conſéquence : comme parmi les morts nous n'honorons que les hommes vertueux, nous qui ſommes leurs diſciples dans cette vie, nous ne devons nous attacher qu'à ceux qui leur reſſemblent, & qui peuvent nous aider à parvenir à la même félicité ; car le but de l'amitié ne doit être que la communication des vertus & notre union avec les bienheureux. Voilà pourquoi un Pythagoricien préféroit l'amitié d'un Pythagoricien à celle de tous les autres hommes.

L'Auteur de la vie de PYTHAGORE,

pour preuve de cet attachement, raconte une hiſtoire très piquante. Il dit qu'un Pythagoricien qui voyageoit, étant tombé malade en route, & ayant mangé tout ce qu'il avoit, fut réduit à la diſcrétion & à la charité de ſon hôte qui, heureuſement plein d'humanité, fournit à ſa dépenſe, & en eut tout le ſoin poſſible. Le malade empira, & prêt à mourir, il demanda de l'encre & du papier, ſur lequel il écrivit en peu de mots ſon accident, mit au bas un ſymbole de PYTHAGORE pour faire voir qu'il étoit ſon diſciple, & recommanda à ſon hôte d'afficher ce papier dans un lieu public dès qu'il ſeroit enterré.

Quoique l'hôte n'entendit rien à ce placard, il l'afficha néanmoins, après les obſeques, à la porte du temple. Quelques mois s'écoulerent ſans qu'il entendît parler du placard; mais au bout de ce temps un Pythagoricien l'ayant vu en paſſant, & ayant reconnu par le ſymbole qu'il étoit d'un confrere, alla auſſi-tôt chez l'hôte, lui paya tous ſes frais, & le récompenſa encore de ſon humanité.

L'Evangile nous propoſe des exemples de charité encore plus parfaits, comme

M. *Dacier* le remarque fort à propos; mais on trouveroit peut-être difficilement aujourd'hui un Chrétien qui fît pour un autre Chrétien ce qu'un Pythagoricien faiſoit pour un confrere qu'il n'avoit jamais vu ni connu.

Auſſi PYTHAGORE n'eſtimoit que ceux de ſa ſecte, qu'on nommoit la *Secte Italique*, & regardoit tous les autres hommes comme de vils eſclaves dont il ne faiſoit point de cas. Il ne tint point à lui que, conformément à ſes principes, tous les hommes fuſſent ſavants & vertueux; mais quoiqu'il ſe fût concilié par-là la vénération de tout le monde, comme je l'ai déja dit, il éprouva cependant ce que peut l'injuſtice, la corruption & l'inconſtance des hommes pervers ſur le mérite & la vertu qui les humilient. Il fut perſécuté vers la fin de ſes jours: on dit même qu'il mourut d'une mort tragique: ſur quoi les ſentiments ſont partagés. Les uns aſſurent qu'il fut tué à Metapont dans une émeute; & d'autres ſoutiennent qu'il mourut de faim dans le temple des Muſes où il s'étoit réfugié: mais l'opinion la plus commune & la plus vraiſemblable eſt qu'il mourut à Metapont ſans violence,

âgé de quatre-vingt-dix ans, dans une maiſon où il s'étoit retiré, après avoir demeuré vingt ans à Crotone. On convertit ſa maiſon en un temple, & on l'honora comme un Dieu.

Après ſa mort, ſa doctrine ſe répandit dans toute la Grece & dans l'Aſie. Les Romains l'adopterent, & ils la trouverent ſi belle, qu'ayant reçu un oracle qui leur ordonnoit d'ériger des ſtatues au plus ſage & au plus vaillant des Grecs, ils firent élever dans une place publique deux ſtatues de bronze, l'une à *Alcibiade*, comme au plus vaillant, l'autre à PYTHAGORE, comme au plus ſage.

Ce Philoſophe laiſſa en mourant ſes écrits à ſa fille *Damo*, avec défenſe de les communiquer à perſonne hors de ſa famille. *Damo* obéit ſi exactement, que quoique dans une extrême pauvreté, elle refuſa une groſſe ſomme d'argent qu'on lui offrit de ces ouvrages: elle aima mieux être pauvre que de ne point obéir aux derniers ordres de ſon pere.

Cependant un de ſes diſciples (*Lyſis*) nous a conſervé un précis de ſa Philoſophie dans une compoſition qui eſt intitulée *les Vers dorés de* PYTHAGORE, pour faire voir qu'en genre de morale c'eſt

ce qu'il y a de meilleur. Ces vers ont été commentés par *Hiéroclés*, Philoſophe d'Alexandrie, & publiés avec le commentaire par M. *Dacier* à la ſuite de la *Vie de Pythagore*. A l'égard de ſes découvertes, elles nous ont été tranſmiſes par ſes diſciples qui en tenoient compte avec tant de religion, qu'on doit regarder tout ce qu'ils ont écrit de la doctrine de leur maître comme ſon propre ouvrage.

PYTHAGORE eut la gloire de former des diſciples qui devinrent d'habiles Légiſlateurs & de grands Philoſophes, leſquels eurent pour lui une ſi grande vénération, qu'ils auroient cru faire un crime que de mettre en doute la vérité de ſes opinions; de ſorte que quand on leur en demandoit les raiſons, ils ſe contentoient de répondre : *Le Maître l'a dit; Magiſter dixit.*

Les Légiſlateurs les plus célebres ſont *Charondas* qui gouverna la ville de Thurium, & *Zaleucus* qui donna des loix à celle de Locres. Le premier chaſſa du Conſeil & priva de toute fonction publique ceux qui avoient donné des marâtres à leurs enfants, & établit pour l'inſtruction de la jeuneſſe des Maîtres

payés des deniers publics : ce qu'on n'avoit point encore vu.

Le ſecond, après avoir exhorté les citoyens à la piété & les Magiſtrats à la juſtice, s'attacha ſur tout à réformer le luxe. Il défendit aux femmes de porter ni or ni broderie, à moins qu'elles ne fiſſent profeſſion de courtiſannes, & aux hommes ne porter ni anneaux d'or, ni habits magnifiques, ſous peine de paſſer pour débauchés.

A l'égard des Philoſophes qui ſont ſortis de l'école de PYTHAGORE, les plus diſtingués ſont *Empedocle*, *Archytas* & *Philolaé*.

Le premier admettoit quatre éléments, l'eau, le feu, la terre & l'air, accompagnés d'un accord qui les unit, & d'une antipathie qui les ſépare. Ces éléments, quoique ſujets à des changements continuels, ne périſſent jamais : ainſi l'ordre de l'univers eſt éternel. Tantôt une correſpondance unit ſes parties, & tantôt une contrariété les fait agir ſéparément. Selon lui, le ſoleil eſt un globe de feu, & le ciel eſt un cryſtal.

Ce Philoſophe étoit ſur-tout recommandable par ſon mépris pour les gran-

deurs & ſon amour de la ſageſſe. Il préféra une condition médiocre à la royauté qu'on lui offrit. Et voilà ce qu'on appelle être Philoſophe.

Archytas, à l'exemple de PYTHAGORE ſon maître, cultiva les mathématiques, & ſon génie ſecondant ſes travaux & ſon zele, il enrichit la méchanique de pluſieurs belles découvertes. Premiérement il employa avec ſuccès le mouvement pour décrire des figures de géométrie : ce qui lui procura une ſolution facile de pluſieurs problêmes de cette ſcience. En ſecond lieu il inventa la poulie & la vis ; & enfin on lui attribue la conſtruction d'une fort jolie machine : c'eſt une colombe artificielle qui imitoit le vol des colombes ordinaires.

Ce Pythagoricien avoit une grande idée de la beauté de l'univers ; car il diſoit que ſi quelqu'un pouvoit ſe tranſporter au ciel & contempler l'ordre des corps céleſtes & le monde entier, il ſeroit ravi en admiration. C'étoit un homme de bien qui joignoit à un grand ſavoir beaucoup de modeſtie. Il regardoit la volupté & l'amour des plaiſirs comme la peſte de la ſociété, & ne ceſſoit de déclamer contre eux. On le

tira

tira ſouvent de l'obſcurité de ſon cabinet pour lui donner les emplois les plus importants & les plus honorables. On lui confia ſept fois la régence, malgré la loi qui défendoit qu'on l'exerçât plus d'un an, & il commanda ſept fois auſſi l'armée des Tarentins ſans être vaincu : il eſtimoit infiniment *Platon* qu'il garantit de la tyrannie de *Denis*, comme [illegible]eut le voir dans l'hiſtoire de *Platon*, T[illegible]e II de cette hiſtoire (1).

On doit à *Philolaé* l'idée du mouvement de la terre autour de l'écliptique : idée heureuſe qui forme la baſe du ſyſtême de *Copernic*, dont tout le monde connoît la ſolidité. Il croyoit que le ſoleil n'a ni lumiere ni chaleur, que c'eſt un miroir qui réfléchit l'une & l'autre qui lui viennent des planetes : mais ce ſentiment n'a été accueilli par perſonne. Ce Philoſophe étoit né à Crotone, & y mourut ſoupçonné d'avoir aſpiré à la tyrannie. *Diogene de Laërce* qui nous apprend cela, ne dit point ſi ce fut d'une mort naturelle ou forcée. Il ſemble que c'eſt de cette derniere, à

(1) Voyez la Vie d'*Archytas* dans *Diogene de Laërce*, & dans le *Dictionnaire* de M. *Chaufepié*, art. *Archytas*.

en juger par cette épigramme que cet Hiſtorien a faite contre lui : » Les ſoup-
» çons eurent toujours de mauvaiſes
» ſuites. Ne fiſſiez-vous aucun mal, on
» vous tiendra pour coupable ſi vous
» paroiſſez en faire : ainſi périt autrefois
» *Philolaé* par un ſoupçon qu'il vouloit
» impoſer un rude joug à Crotone ſa
» p[illegible]

A[illegible]ſte, *Philolaé* eſt le premier qui a expliqué les ſymboles de PYTHAGORE. Son ouvrage étoit en trois volumes. *Dion* les acheta cent mines par les conſeils de *Platon* ſon ami & ſon maître, qui lui conſeilla d'en donner cette ſomme pour ſoulager l'extrême pauvreté de *Philolaé*.

ANAXAGORE *.

L'ÉCOLE de *Pythagore* ſubſiſta juſqu'à la fin du regne d'*Alexandre* le Grand. Vers ce temps-là l'Académie & le Lycée eurent un ſi grand ſuccès, qu'on ne parla plus de cette école : mais pendant qu'elle floriſſoit & qu'elle éclairoit les hommes de la grande Grece, l'école de *Thalès* ou de Milet brilloit à Lampſaque où un diſciple d'*Anaximenès* l'avoit tranſférée : c'eſt ANAXAGORE, né à Clazomene dans l'Ionie en l'an 500 avant J. C. On ne ſait ni le nom ni l'état de ſes parents. *Diogene de Laërce* nous apprend ſeulement qu'il étoit diſtingué par la nobleſſe de ſon extraction & par ſes richeſſes, & qu'il ſe rendit recommandable par ſa généroſité.

Encore fort jeune, ANAXAGORE céda ſon patrimoine à ſes proches, afin de pouvoir ſe livrer avec plus de liberté, ſans aucune diſtraction, à l'étude de la

* *Diogene de Laërce*, Liv. II. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Anaxagoras & Archelaüs*. *Jac. Brucker. Hiſtor. crit. Philoſ.* Tome I. *Mém. de l'Académ. des Inſcript. & Belles-Lettres*, Tome XIII & XVIII, &c. &c.

Philoſophie. Il croyoit que les ſoins d'un héritage étoient des entraves qui empêchoient de s'avancer vers le but qui eſt le plus digne de notre amour, celui de poſſéder la ſageſſe & de connoître la vérité : il refuſa par la même raiſon de ſe mêler des affaires publiques : deux actions dignes des plus grands éloges, & dont notre Philoſophe connoiſſoit bien le prix ; car il convenoit que c'eſt à cet abandon des biens & des honneurs qu'il étoit redevable de ſon ſalut : il appelloit ainſi la ſcience qu'il avoit acquiſe.

On ignore abſolument quelle éducation il reçut, & s'il y avoit dans ſa patrie des Philoſophes qui aient pu lui enſeigner les éléments des ſciences. On lit dans l'Hiſtoire qu'à l'âge de vingt ans il alla philoſopher à Athenes, & que ſa doctrine y fut accueillie par des perſonnes recommandables, & par leur naiſſance, & par leurs lumieres. On diſtingue parmi ces perſonnes *Périclès*, Roi d'Athenes, le célebre *Euripide* & l'illuſtre *Socrate*. Cette doctrine étoit ſans doute le fruit des études qu'il avoit faites à Clazomene & à Athenes ; car il n'eſt pas vraiſemblable qu'à l'âge où

il arriva à Athenes il en ſût aſſez pour inſtruire les autres, & qu'il eût déja fait le ſyſtéme de Philoſophie qui lui a acquis une ſi grande réputation. Tout cela ne pouvoit être que le fruit du temps & d'une application conſtante.

Il faut donc ſuppoſer qu'il étoit déja avancé en âge lorſqu'il ouvrit ſon école à Athenes, & qu'il avoit ſu mettre à profit les inſtructions des Savants qu'il étoit allé conſulter dans cette grande ville. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'aucun Philoſophe n'a eu plus de paſſion pour l'étude que lui : il lui avoit ſacrifié ſon patrimoine à Clazomene, & il négligeoit à Athenes le ſoin du peu de bien qu'il poſſédoit encore. Ses amis lui en faiſoient ſouvent des reproches, & l'exhortoient à y donner quelques heures de ſon temps : mais il leur répondoit que cela étoit impoſſible : *Comment voulez-vous*, leur diſoit-il, *que je partage mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de ſageſſe à une tonne d'or ?*

En examinant le ſyſtême de *Thalès* que j'ai analyſé ci-devant, ANAXAGORE trouva que dans ce ſyſtême ce Philoſophe avoit négligé de faire inter-

venir un agent dans la conſidération des éléments dont il forme le monde. Il voulut ſuppléer à ce défaut. Dans cette vue il commença à définir exactement cet agent, & à connoître ſa nature. Ses méditations le conduiſirent à cette vérité : L'agent qui s'eſt ſervi des éléments pour former le monde, & dont il fait uſage pour l'entretenir, eſt un *être ſimple & pur, un être ſouverain, qui connoît tout, qui meut tout, & qui eſt par-tout ſans ſe mêler avec aucune choſe.* Il chercha enſuite à connoître la maniere dont cet agent, c'eſt-à-dire Dieu, avoit formé les êtres qui compoſent l'univers. Et voici le raiſonnement qu'il fit pour parvenir à cette connoiſſance.

Aucun être ne ſe fait de rien & ne ſe réduit à rien. Si la terre, par exemple, étoit formée de choſes qui ne fuſſent point terre, elle ſe feroit de rien ; & ſi ayant été terre elle ceſſoit d'être terre, elle ſeroit anéantie : il faut donc qu'elle ſe faſſe de ce qui eſt terre, & que dans ce qu'on nomme deſtruction ou corruption elle ſe réſolve en parties qui ſoient terre. Ainſi il n'y a point de génération, point de corruption, point de naiſſance ni de mort proprement dites, la géné-

ration d'un arbre n'étant autre choſe que l'aſſemblage de pluſieurs arbres, & ſa deſtruction n'étant auſſi que la déſunion & la diſperſion de pluſieurs arbres.

De ce raiſonnement ANAXAGORE conclut que les éléments de cet univers ne ſont que les petites parties de chaque tout; que les os ſont formés de petits os, les veines de petites veines, les inteſtins de petits inteſtins; que la terre eſt compoſée de petites parties ſemblables; que le feu, l'eau, l'or, & tout ce qui eſt dans la nature, n'ont point d'autres principes que leurs petites parties, que des *parties ſimilaires*, connues ſous le nom d'*homœoméries*.

Mais c'eſt abuſer du nom de principe, s'écrie *Lucrece* dans l'analyſe qu'il fait de ce ſyſtême, » que de le donner à des » choſes qui ſont de même nature que » celles qu'elles compoſent, & dont la » foibleſſe les ſoumet aux dures loix de » la diſſolution & de la deſtruction; de » ſorte que rien ne les peut ſauver de » leur anéantiſſement : car dans une » violente attaque qui ſera faite au com- » poſé, lequel de ces prétendus prin- » cipes pourra réſiſter aux traits de la

» mort & le défendre d'une apparente » deſtruction ? Sera-ce le feu, l'eau, » l'air, le ſang & les os ? Non ſans » doute, puiſque ces choſes ſont mani- » feſtement auſſi périſſables que celles » dont nous voyons la deſtruction (1).

Les veines, le ſang, les os & les nerfs ſont donc compoſés de parties étrangeres, puiſque c'eſt à la nourriture que le corps doit ſon accroiſſement & ſa réparation, à moins qu'on ne diſe qu'il y a dans les aliments des parcelles de nerfs, d'os, de veines, &c. ce qui n'eſt pas ſoutenable. D'ailleurs ſi tous les corps qui ſont produits de la terre ſont faits de petites parties de terre, la terre doit être formée de parties hétérogenes.

Bayle attaque cette doctrine des homœoméries avec plus d'avantage encore. ANAXAGORE, dit-il, ſe fonde ſur une fauſſe ſuppoſition, ſavoir, que de rien il ſe feroit quelque choſe, ſi les parties du pain, qui fourniſſent la nourriture aux os, n'avoient pas eu la nature d'os dans le pain même. Quoi ! ajoute-t-il, une maiſon ne ſe fait-elle pas de matériaux qui ne ſont pas une maiſon ?

(1) *T. Lucretii Cari, de natura rerum.* L. 1.

Quatre lignes, dont aucune n'eſt quarrée, ne font-elles pas un quarré ? Avec pluſieurs aunes de drap, dont aucune n'eſt un habit, ne fait-on pas un habit ? Y a-t-il là le moindre veſtige de création ? Tout dépend de l'arrangement. Or ſi dans les choſes artificielles le ſeul changement de la figure & de la ſituation des parties ſuffit à former un tout qui eſt différent de chacune de ſes parties, quant à ſon eſpece & à ſes propriétés, pourquoi la nature, infiniment plus habile que l'art humain, ne formera-t-elle pas des os & des veines ? Il faut ſeulement pour cela que des corpuſcules puiſſent recevoir telle ou telle ſituation, telle ou telle configuration. De cette maniere, ſans que de rien il ſe faſſe quelque choſe, ce qui n'étoit point chair deviendra chair(1).

Ce raiſonnement ſuffit pour anéantir la doctrine des homœoméries : mais *Bayle* ne s'en tient pas là : il vient encore, armé de toutes pieces, attaquer de nouveau cette doctrine pour faire voir qu'elle eſt pleine de contradictions : voici un échantillon de ſes arguments.

Suivant ANAXAGORE, chaque choſe

(1) *Dict. de Bayle*, art. *Anaxagoras*, note C.

eſt compoſée de particules ſemblables : mais comme les aliments les plus ſimples peuvent être la matiere dont toutes les parties d'un animal ſe nourriſſent, il faut que l'herbe d'un pré contienne actuellement des os, des ongles & des cornes, beaucoup de ſang, beaucoup de chair, beaucoup de peaux & de poils, &c. elle n'étoit donc point compoſée de particules ſemblables : elle étoit plutôt un aſſemblage de toutes ſortes d'hétérogénéités.

Ce qu'on dit de l'herbe convient au lait, au vin, à l'eau, au pain, & à une infinité d'autres choſes. Voilà donc des premiers principes qui ſont homogenes & qui ne le ſont pas.

Outre cela, pour ſoutenir ſon ſyſtême, notre Philoſophe auroit dû ſuppoſer que les particules ſe trouvoient & en plus grand nombre & en plus petit nombre dans le pain : en plus grand nombre, puiſque le compoſé s'appelloit du pain : en plus petit nombre, puiſque peu d'heures après que le pain a été mangé, il s'appelle chyle, & ne montre dans toutes ſes parties ſenſibles que les qualités du chyle. De là ſuit une contradiction, c'eſt que les homogénéités

ſont tout enſemble & plus nombreuſes & moins nombreuſes dans un même mixte, &c. (1).

Cependant quelque fauſſe que ſoit cette doctrine, ſon Auteur mérite les plus grands éloges pour avoir ſoutenu le premier qu'un être intelligent a débrouillé le chaos de l'univers & produit le mouvement de la matiere; au lieu qu'avant lui les Philoſophes ſoutenoient que le monde devoit ſon exiſtence au haſard, ou à une fatalité aveugle. Voilà ce qui lui acquit ſur-tout l'eſtime des Athéniens, leſquels le ſurnommerent l'*Eſprit* ou l'*Entendement*. Il eût été digne de celle de tous les Sages, s'il n'eût taché ſon orthodoxie en voulant trop approfondir la nature de cette Intelligence.

Dans le deſſein d'expliquer les effets de la nature, il examina ces effets, & jugea que certaines choſes de ce monde arrivent les unes par néceſſité, d'autres par la deſtinée, celles-ci par délibération, celles-là par la fortune, & les dernieres par haſard. En détaillant ainſi ces diſtinctions, il fruſtra l'Intelligence

(1) *Diction. de Bayle, ubi ſuprà*, note F.

divine de la connoiſſance de pluſieurs événements : il fit de cette Intelligence un *Dieu de machine*, c'eſt-à-dire qu'il ne recouroit à lui que dans le cas de néceſſité, & lorſque toutes les autres raiſons lui manquoient : auſſi a-t-on reproché juſtement à ANAXAGORE de n'avoir pas toujours maintenu les droits & la dignité de ſon Intelligence ſuprême.

On lui a fait auſſi une autre querelle, mais avec moins de raiſon. Avant lui les Philoſophes attribuoient au haſard la formation de tous les êtres dont l'univers eſt compoſé : de ce ſentiment impie, ils concluoient que les organes n'avoient pas été donnés à l'homme afin qu'il s'en ſervît, mais que l'homme ayant trouvé que ſes organes étoient propres à la plupart des fonctions de la vie, il les avoit employés à cet uſage. ANAXAGORE qui admettoit une Intelligence ſuprême, blâma tout haut cette conſéquence que ces Philoſophes tiroient de leur mauvais principe. Il fit de nos organes, & nommément de nos mains qu'il déſigna expreſſément, les inſtruments de notre induſtrie, & même de notre ſageſſe.

Plutarque trouve cette idée d'autant plus fauſſe, que la propoſition contraire

eſt, ſelon lui, la véritable. L'homme, dit-il, n'eſt pas le plus ſage des animaux, parcequ'il eſt né raiſonnable & ingénieux : c'eſt à la nature qui lui a donné l'induſtruie & la raiſon, qu'il doit ſes outils *raiſonnables & ingénieux*, c'eſt-à-dire, ſes mains. *Bayle* eſtime cette cenſure ridicule, & c'eſt avec juſtice : il eſt certain que *Plutarque* n'a pas du tout ſaiſi le ſentiment d'ANAXAGORE.

En effet, il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a donné à l'homme des outils raiſonnables & ingénieux, c'eſt-à-dire des mains induſtrieuſes, mais de connoître ce que nous devons à nos mains : or il eſt certain que ſans elles l'homme n'auroit rien produit : point d'arts, point de ſecours pour les ſciences, point de moyens de tranſmettre ſes penſées : les deux pouces même de nos mains ſont les outils de toutes nos productions, de toutes nos inventions, de tous nos inſtruments, machines, manufactures, &c. Notre Philoſophe a donc raiſon de faire de nos mains les inſtruments de notre induſtrie, & même de notre ſageſſe, & il eſt inutile de dire comme *Plutarque*, que c'eſt la nature qui lui a donné ces inſtruments,

parcequ'on ſait bien que la nature a doué l'homme de tout ce qu'il poſſede ; mais ce don n'a aucun rapport à la queſtion préſente.

Quoiqu'ANAXAGORE s'appliquât particuliérement à l'étude de la nature, il ne négligeoit pas cependant celle de la politique. Il s'en étoit fait un ſyſtême d'après *Homere*. Il prétendoit que le but de ce grand Poëte avoit été d'enſeigner dans ſes poëmes que la politique conſiſte dans la juſtice & dans la vertu, & cela par des narrations allégoriques : mais en adoptant cette définition, il l'étudioit en Phyſicien, c'eſt-à-dire, en homme qui recherche le principe des choſes & en examine la nature. C'eſt ſuivant cette méthode qu'il inſtruiſit *Périclès*, & qu'il en fit un grand homme d'Etat & un excellent Orateur. *Périclès* en fut reconnoiſſant pendant toute ſa vie, & il donna dans toutes les occaſions à ſon maître des marques d'un tendre attachement : il s'en préſenta une ſur-tout où tout le crédit de cet illuſtre perſonnage fut très néceſſaire contre la perſécution que ſuſciterent à notre Philoſophe quelques Prêtres jaloux & ignorants.

Il y avoit long-temps que le mérite ſupérieur d'ANAXAGORE faiſoit ombrage à ces hommes dangereux. Tout le monde admiroit l'étendue & la hardieſſe de ſes connoiſſances. Il diſoit que le ſoleil eſt une groſſe maſſe de feu ; que la lune eſt habitée, & qu'il y a des montagnes & des vallées ; qu'au commencement les aſtres ſe mouvoient en maniere de voûte, de ſorte que le pole viſible tournoit toujours au deſſus du même point de la terre, mais qu'il acquit enſuite une inclinaiſon ; que ces aſtres étoient de pierre & ou de matiere fort compacte, & que le mouvement auquel ils ſont employés, les retenoit dans leur orbite ; que la voie lactée eſt formée par la réflexion des rayons du ſoleil qui ne ſont point interceptés par les aſtres ; que les cometes ſont un aſſemblage d'étoiles errantes, qui jettent des flammes, & que l'air élance comme des étincelles ; que le tonnerre eſt produit par le choc des nues, l'éclair par leur frottement, & les tremblements de terre par l'air qui pénetre dans la terre ; que les animaux furent d'abord formés par un mélange d'eau & de terre échauffé à un certain degré, & que les mâles

vinrent du côté droit & les femelles du côté gauche, &c. (1).

Il enſeignoit encore que la neige étoit noire; car, diſoit-il, la neige eſt une eau condenſée, & le noir eſt la couleur propre de l'eau. C'étoient ici plutôt des conjectures que des connoiſſances véritables: cependant on les trouva ſi belles & même ſi juſtes, qu'on combla leur Auteur d'éloges. On croyoit que le Créateur lui avoit révélé le méchaniſme de ſon ouvrage, de ſorte qu'une groſſe pierre étant tombée ſur la côte qu'on appelloit la Riviere de la Chevre, on aſſura que notre Philoſophe avoit prédit la chûte de cette pierre; qu'il avoit vu il y avoit long-temps, que l'un des corps attachés à la voûte du ciel en ſeroit arraché & tomberoit ſur terre. On voulut même qu'il eût prévu plus d'une fois ces chûtes de pierres, qu'il devinât les événements futurs, qu'il eût averti qu'une maiſon qu'il avoit examinée tomberoit dans peu de jours; qu'il ſavoit lorſqu'il devoit pleuvoir, ſi bien qu'un jour de beau temps où le ciel étoit clair & ſerein,

(1) *Diogene de Laërce*, Tome I, page 97 de la derniere traduction françoiſe.

il prit ſon caban comme s'il eût fait mauvais temps, & en effet la pluie tomba abondamment à la chûte du jour, &c.

Il ne falloit pas être ſorcier pour deviner la plupart de ces événements: voilà néanmoins ce que fait la prévention ſur les eſprits foibles & bornés. Leur intention étoit bonne; mais ils rendirent un fort mauvais ſervice à ANAXAGORE en le faiſant ſi habile. Les Prêtres qui le voyoient toujours de mauvais œil, crurent qu'il étoit temps de faire éclater leur reſſentiment, dans la crainte que ce Philoſophe ne leur enlevât la vénération du peuple: ils l'accuſerent d'athéiſme, ou du moins d'impiété. *Bayle* croit que le but des accuſateurs n'étoit pas ſeulement de perdre notre Philoſophe, mais d'affoiblir l'autorité de *Périclès*: ils ne pouvoient mieux y réuſſir qu'en accuſant celui-là d'impiété. C'eſt preſque toujours, ajoute cet habile critique, le premier mobile de cette eſpece de procès: veut-on ſe venger de quelqu'un ou ſe délivrer de quelque obſtacle d'autorité & de fortune? on appelle à ſon aide les paſſions du peuple par le faux-ſemblant des intérêts de Dieu.

Il eſt ſans doute étonnant que dans une ville auſſi ſavante qu'Athenes un Philoſophe n'ait pu rechercher la cauſe de la nature des aſtres ſans courir riſque de la vie. N'eſt-ce pas un ſort déplorable, dit encore *Bayle*, que d'avoir plus de lumieres qu'un peuple ſuperſtitieux & conduit par des entêtés ? A quoi ſert cette ſupériorité de génie & de connoiſſances au milieu de telles gens ? Ne tient-elle pas lieu de crime ? N'expoſe t-elle pas à mille diffamations, à mille dangers ? Ne jouiroit-on pas mieux des commodités de la vie ſi l'on étoit entraîné par le torrent de l'ignorance & de la ſupériorité ?

Quoi qu'il en ſoit de cette réflexion affligeante, les plaintes contre ANAXAGORE furent écoutées : on le traîna en priſon, & on le chargea de fers. Sans murmurer d'un traitement ſi odieux, ce Philoſophe continua de cultiver les ſciences dans les ténebres de ſon cachot : il chercha la quadrature du cercle, & ne la trouva point.

Cependant *Périclès* vint au ſecours de ſon ami. Il alla à l'audience, & demanda aux Juges : » Trouvez-vous qu'il ait » commis quelque crime ? » La réponſe

des Juges à cette queſtion, quoiqu'obſcure, paroiſſoit favorable à ANAXAGORE : c'eſt du moins ainſi que l'interpréta ſon ami, & il continua : « Je ſuis » ſon diſciple ; ne le perdez donc point, » prévenus par des calomnies : croyez-» moi plutôt, & rendez-lui la liberté ». Sans doute qu'il fit valoir ce diſcours en étalant toutes les richeſſes de ſon éloquence ; mais il ne gagna rien. La ſuperſtition avoit joué ſon rôle avec tant d'avantage, que les Juges avoient les yeux & les oreilles bouchés. *Périclès* comprit en ſortant tout le péril que couroit notre Philoſophe, & il ne crut pas qu'il y eût d'autre moyen de lui ſauver la vie que de le faire évader de la priſon & d'Athenes.

ANAXAGORE ſortit donc furtivement de cette grande ville, & retourna dans ſa patrie pour y voir encore une fois ſes compatriotes ; car ſon deſſein n'étoit point de s'y rétablir : il en ſortit même après quelques jours de repos, afin d'aller ouvrir ſon école à Lampſaque.

Il y reçut tous les écoliers qu'avoit eu *Anaximenès*. Il les conduiſit avec beaucoup de ſageſſe, & travailla encore plus à leur inſpirer des ſentiments mâles

& généreux qu'à les rendre plus ſavants. Ne cherchez pas, leur diſoit-il, parmi les riches & les grands les perſonnes qui goûtent la félicité, mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre & qui s'appliquent aux ſciences ſans ambition.

Il apprit à Lampſaque que les Juges d'Athenes l'avoient condamné à mort; & il dit à ceux qui lui en donnerent la nouvelle: *Il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes Juges ainſi que contre moi un arrêt de mort.* Ces mêmes perſonnes lui demanderent s'il ne regrettoit point ſon pays: *Oui*, dit-il, *levant les yeux au ciel, j'ai un deſir extrême de revoir ma patrie*: réponſe admirable & digne d'un ſaint perſonnage & d'un véritable Chrétien. Il eut bientôt cette ſatisfaction, car il mourut quelque temps après avoir fait cette réponſe.

Etant au lit de la mort, on lui demanda s'il n'eût pas ſouhaité finir ſes jours à Clazomene ſa patrie: *Cela m'eſt fort indifférent*, répondit-il; *le chemin qui conduit à l'autre monde n'eſt pas plus long de Lampſaque que de Clazomene.* Comme il étoit généralement eſtimé & honoré, les principaux de la ville vinrent le voir, & lui demanderent s'il

avoit quelque ordre à donner : il leur répondit que la ſeule choſe qu'il ſouhaitoit, c'eſt que l'on permît aux enfants de ſe divertir toutes les années dans le mois qu'il ſeroit mort : ce qui fut exécuté, & ce qui ſe pratiquoit encore du temps de *Diogene de Laërce*.

ANAXAGORE avoit ſoixante & douze ans lorſqu'il rendit le dernier ſoupir. Il fut enterré avec pompe, & les habitants de Lampſaque ſe firent un mérite de rendre à ſa mémoire tous les honneurs poſſibles. Ils mirent ſur ſa tombe cette belle épitaphe ainſi rendue par ces deux vers latins :

Hic ſitus ille eſt, cui rerum patuêre receſſus
Atque arcana poli, magnus ANAXAGORAS.

On ne ſe borna point à ce monument : on éleva encore deux autels ſur ſa tombe, un dédié au Bon-ſens, & l'autre à la Vérité. Quel éloge plus magnifique que celui d'homme vrai & d'homme judicieux !

Quelques Hiſtoriens prétendent que ce ſage n'avoit jamais ri ni ſouri, & aſſurent qu'il eſt le premier Philoſophe qui a publié des livres ; mais ils ſont contredits par d'autres écrivains qui

croient avoir d'auſſi bonnes raiſons pour ſoutenir le contraire. C'eſt un problême dont la ſolution n'eſt heureuſement point importante pour l'hiſtoire de notre Philoſophe.

Les plus célebres de ſes diſciples ſont *Diogene* d'Apollonie & *Archélaüs*. Le premier ſuccéda à ANAXAGORE. Il enſeigna ſa doctrine à Lampſaque, à laquelle il ne fit d'autre changement que de ſuppoſer dans l'air quelque choſe d'immatériel. On dit que c'étoit un eſprit ſouple & adroit, ſuſceptible de toutes les formes qu'il vouloit prendre.

A l'égard d'*Archélaüs*, il fut le dernier Profeſſeur de l'Ecole Ionique. Il ſe trouva trop reſſerré à Lampſaque, & chercha un plus grand théâtre pour faire briller ſes connoiſſances & ſes talents. Aucune ville ne lui parut plus propre à cette fin qu'Athenes où s'aſſembloient & ceux qui avoient des connoiſſances, & ceux qui vouloient en acquérir. Il y enſeigna que l'air eſt la matiere premiere, & que le feu & l'eau ſont les élément. Du reſte il admit les parties ſimilaires, & ſa doctrine ſur le ſyſtême phyſique du monde fut aſſez conforme à celle de ſon maître : ſeulement il ajou-

toit que la mer eſt contenue dans les cavités de la terre par laquelle elle eſt comme tamiſée ; que le ſoleil eſt plus grand que tous les aſtres, & que l'univers eſt infini. Il apprit encore que la voix eſt un effet de la percuſſion de l'air, idée heureuſe que les Phyſiciens eſtiment vraie. Mais il fit une nouvelle morale. Il ſoutint que les loix étoient la ſource du bien & du mal moral ; que toutes ſortes d'actions ſont indifférentes de leur nature, & qu'elles deviennent bonnes ou mauvaiſes par les loix.

Ses diſcours plurent beaucoup à *Socrate* qui étoit un de ſes auditeurs, & qui devint ſon diſciple, & ce diſciple a fait la plus grande gloire du maître. On croit qu'*Archélaüs* naquit à Milet : quelques Hiſtoriens prétendent que ce fut à Athenes, & cela eſt aſſez indifférent.

LEUCIPPE.

LEUCIPPE *.

LE temps précis de la naiſſance de ce Philoſophe eſt inconnu. Il fut diſciple de *Zénon* d'Elée, & maître de *Democrite*: or *Zénon* naquit 580 ans avant l'Ere chrétienne, & *Démocrite* vers l'an 400 avant la même Ere. Ainſi LEUCIPPE vint au monde entre ces deux époques, & par conſéquent après *Anaxagore*: c'eſt tout ce qu'on peut ſavoir du temps de ſa naiſſance.

On ignore encore en quel lieu il vit le jour. Quelques Hiſtoriens ſoutiennent qu'il étoit d'Elée; d'autres prétendent qu'il naquit à Abdere; & enfin il en eſt qui croient que ce fut à Milet. Voilà des incertitudes qu'il n'eſt pas poſſible de fixer. Ce n'eſt pas tout. On ne nous a inſtruits ni de l'état ni de l'éducation de ce Philoſophe. Les Ecrivains de la Philoſophie commencent l'hiſtoire de ſa vie par celle de ſes productions; & comme je ne puis travailler que d'après leurs

* *Diogene de Laërce*, L. IX. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Leucippe*. *Jac. Brucker. Hiſt. crit. Philoſ.* Tome I, &c. &c.

Mémoires, je ſuis obligé de m'y conformer afin de ne rien haſarder dans un ouvrage que je deſtine à l'inſtruction véritable du public.

LEUCIPPE avoit appris à l'école de *Zénon* à ſoutenir des paradoxes : c'étoit l'art de gâter ſon eſprit en voulant le rendre plus ſubtil. Notre Philoſophe le comprit ; & pour s'occuper de choſes plus ſolides, il s'attacha à l'étude de la nature. Cette étude le conduiſit à cette propoſition qu'il poſa pour principe : il n'y a dans l'univers que du vuide & des atomes. Le vuide, dit-il, eſt néceſſaire pour faciliter le mouvement & pour le communiquer à toutes les parties de la terre. Les atomes ſont des corpuſcules indiviſibles qui compoſent les corps. Ainſi avec le vuide & les atomes il forme non ſeulement le monde que nous connoiſſons, mais encore tous les mondes poſſibles.

L'univers eſt rempli de corps. Les corps ſont formés d'atomes qui ſe ſont accrochés en roulant les uns ſur les autres, & les mondes ſont compoſés de corps qui ſe ſont réunis comme les atomes. Et voici comment tout cela s'opere, ſuivant la doctrine de notre

Philoſophe ainſi expoſée par *Diogene de Laërce.*

» Un grand nombre de corpuſcules » détachés de l'infini & différents en » toutes ſortes de figures, voltigent » dans le vuide immenſe juſqu'à ce qu'ils » ſe raſſemblent & forment un tour- » billon qui ſe meut en rond de toutes » les manieres poſſibles, mais de telle » ſorte, que les parties qui ſont ſem- » blables ſe ſéparent pour s'unir les unes » aux autres. Celles qui ſont agitées par » un mouvement équivalent, ne pou- » vant être également tranſportées cir- » culairement à cauſe de leur trop grand » nombre, il arrive de là que les moin- » dres paſſent néceſſairement dans le » vuide extérieur pendant que les autres » reſtent, & que, jointes enſemble, » elles forment un premier aſſemblage » de corpuſcules qui eſt ſphérique. De » cet amas conjoint ſe fait une eſpece » de membrane qui contient en elle- » même toutes ſortes de corps, leſquels » étant agités en tourbillon à cauſe de la » réſiſtance qui vient du centre, il ſe » fait encore une petite membrane » ſuivant le cours du tourbillon, par le » moyen des corpuſcules qui s'aſſem- » blent continuellement.

» Ainſi ſe forme la terre lorſque les » corps qui avoient été pouſſés dans » le milieu demeurent unis les uns aux » autres. Réciproquement l'air, comme » une membrane, augmente ſelon l'ac- » croiſſement des corps qui viennent de » dehors, & étant agité en tourbillon, » il s'approprie tout ce qu'il touche. » Quelques-uns de ces corpuſcules dé- » chaînés & entraînés par le tourbillon » qui agite le tout, forment par leur » entrelacement un aſſemblage, lequel, » d'abord humide & bourbeux, s'en- » flamme enſuite, & ſe transforme en » autant d'aſtres différents. Le cercle du » ſoleil eſt le plus éloigné, celui de la » lune le plus voiſin de la terre: ceux » des autres aſtres tiennent le milieu » entre ceux-là. Les aſtres s'enflamment » par la rapidité de leur mouvement. » Le ſoleil tire ſon feu des aſtres; la lune » n'en reçoit que très peu: tous les deux » s'éclipſent, &c. (1).

Je me ſuis aſſervi à copier ici l'expoſition du ſyſtême de LEUCIPPE par *Diogene de Laërce*, de crainte de l'altérer en l'abrégeant. On peut donc aſſurer

(1) *Diogene de Laërce, ubi ſuprà.*

que, ſelon ce Philoſophe, les divers arrangements des atomes ſuffiſent pour former tous les corps qui compoſent l'univers, & l'univers même. Mais cela eſt-il croyable ? Le monde eſt compoſé de corps animés & de corps inanimés : or chaque atome ou corpuſcule étant deſtitué d'ame & de faculté ſenſitive, comment un aſſemblage d'atomes peut-il devenir un être animé & ſenſible ? Si chaque atome avoit une ame & du ſentiment, les aſſemblages d'atomes pourroient être un compoſé ſuſceptible de certaines modifications particulieres, tant par rapport aux ſenſations & aux connoiſſances qu'à l'égard du mouvement. La diverſité que l'on remarque entre les paſſions des animaux raiſonnables & irraiſonnables, s'expliqueroit en général par les combinaiſons différentes des atomes ; mais avec des corps ſeuls, des corpuſcules purement paſſifs, il eſt impoſſible de donner cette explication.

Pour prévenir cette objection, les diſciples de notre Philoſophe ont conſidéré l'ame comme un compoſé de pluſieurs parties, & ils ont ſoutenu que cela ſuffiſoit pour produire la ſenſibilité,

laquelle ne ceſſe que par la déſunion ou par l'analyſe des parties de ce compoſé. Ainſi lorſque les atomes ſont tellement unis qu'ils forment une unité, c'eſt à-dire, un être, qui eſt *un*, cet être peut avoir des ſentiments & des connoiſſances, ou, ce qui revient au même, penſer ; car l'unité proprement dite convient aux êtres penſants.

Cela n'eſt pas clair, & il eſt difficile de concevoir comment l'unité caractériſe la penſée : c'eſt expliquer une choſe obſcure par une choſe plus obſcure. Il me ſemble que cette raiſon ſeule ſuffit pour anéantir cette explication : cependant *Bayle* l'a attaquée ſérieuſement comme s'il la comprenoit, & il a prétendu avoir accablé les diſciples de LEUCIPPE en adoptant leur idée : mais je doute qu'il l'ait bien ſaiſie : le lecteur en jugera.

Suppoſons, dit-il, que la ſubſtance eſt *une* de la maniere qu'un globe eſt *un* : elle ne verra jamais un arbre, elle ne ſentira jamais la douleur qu'un coup de bâton excite, parceque le ſujet affecté de toute l'image d'un objet n'eſt point diviſible en pluſieurs parties. S'il étoit tel, il ſeroit inſenſible aux coups de

bâton, vu que la douleur ſe diviſeroit en autant de particules qu'il y en a dans les organes frappés : or ces organes contiennent une infinité de particules : ainſi la douleur qui conviendroit à chaque partie ſeroit ſi petite, qu'on ne la ſentiroit pas.

Mais les *Leucippiens* pourroient répondre à *Bayle* qu'en concevant ainſi l'ame diviſée pour diſtribuer la douleur dans ſes parties, il l'anéantit ; car l'eſſence de l'ame conſiſte dans l'unité phyſique & métaphyſique : je veux dire qu'elle n'éprouve de ſenſation, qu'elle n'a de ſentiment qu'autant que les atomes qui la compoſent ſont également affectés, de ſorte que c'eſt cette harmonie de leur aſſemblage qui rend le ſentiment, de même que la corde d'un inſtrument ne rend le ſon que lorſqu'elle eſt ébranlée dans toutes ſes parties. Le ſentiment eſt le réſultat de leur affection ; ce réſultat manquant, le ſentiment eſt nul.

Ils avoient encore une raiſon pour ſe tirer d'affaire, en diſant que l'ame ne voit pas tout à la fois toutes les parties d'un objet, d'un cheval, par exemple, mais les unes après les autres ; que cette

ſucceſſion eſt ſi prompte, qu'elle en eſt imperceptible, & que l'impreſſion reçue au premier inſtant peut durer aſſez pour ſe trouver réunie avec l'impreſſion des inſtants ſuivants : d'où il arrive que l'ame croit voir les parties de l'objet qui n'agiſſent plus ſur elle. C'eſt ainſi qu'elle croit voir un cercle de feu lorſqu'on tourne circulairement un morceau de bois allumé : elle voit ſucceſſivement les parties de ce cercle, & cependant il lui ſemble qu'elle les voit toutes à la fois. Cela vient de ce que l'impreſſion qu'elle a reçue dure plus long-temps que l'action même de l'objet.

Bayle a tâché de ſe débarraſſer de cette ſeconde réponſe ; mais je crois qu'il n'a pas réuſſi. Ce qu'il dit de mieux à cet égard, c'eſt que notre Philoſophe auroit évité toutes les difficultés dont ſon ſyſtême eſt ſuſceptible, s'il ſe fût aviſé de donner une ame à chaque atome. Il auroit uni par-là la penſée avec un ſujet indiviſible, & il n'avoit pas moins de droit de ſuppoſer des atomes animés que d'en ſuppoſer d'incréés, & de leur donner la vertu motrice. Il eſt auſſi mal-aiſé, ajoute *Bayle*, de concevoir cette vertu dans un atome que d'y concevoir le

ſentiment. L'étendue & la dureté rempliſſent dans nos idées toute la nature d'un atome : la force de ſe mouvoir n'y eſt pas compriſe : c'eſt un objet que nos idées trouvent étranger & extrinſeque à l'égard du corps, de même que la connoiſſance. Puis donc, conclut *Bayle*, que les Atomiſtes ſuppoſoient à leurs corpuſcules la force de ſe mouvoir, pourquoi leur ôtoient ils la penſée ? Il convient cependant qu'ils n'auroient pas évité par-là toutes les difficultés ; mais ils auroient toujours paré une partie des coups.

Auſſi une ſecte de Philoſophes Orientaux ayant adopté le ſyſtême de LEUCIPPE, y fit ce changement : c'eſt que chaque atome des corps vivants eſt vivant ; que chaque atome des corps qui ſentent eſt ſenſible, & que l'entendement réſide dans un atome. Cela ne remédie cependant pas à tout. On demande encore à notre Philoſophe ce que c'eſt que le vuide, & s'il peut y avoir du vuide ſans corps. Comme la réponſe à ces queſtions ne peut pas être ſatisfaiſante, on conclut qu'il ſuppoſe une choſe impoſſible.

En effet, le vuide a toutes les propriétés & toute l'eſſence des corps,

c'eſt-à-dire, les trois dimenſions : c'eſt donc une contradiction dans les termes que de prétendre que le vuide ſoit un eſpace où il n'y a point de corps. Mais on a prouvé depuis la néceſſité du vuide en faiſant voir que les planetes ne peuvent ſe mouvoir dans le plein, qu'elles perdroient leur vîteſſe après avoir parcouru ſeulement deux fois leur diametre. Tous les raiſonnements métaphyſiques ne peuvent rien contre des faits : & puis ſavons nous ce que c'eſt que l'eſpace ? Quelques Philoſophes croient que c'eſt l'immenſité de Dieu. Ce n'eſt rien dire. A nous en rapporter à notre conception, il eſt certain que nous comprenons plus aiſément que Dieu peut anéantir tous les corps qui ſont dans une chambre & en ſoutenir les murs, que nous ne concevons le mouvement d'un corps dans le plein : il y a aſſurément de grandes difficultés de part & d'autre ; mais la moindre eſt du côté du vuide.

Non content de combattre le ſyſtême de LEUCIPPE, on a voulu encore lui en conteſter l'invention. Le maître de *Cicéron*, nommé *Poſſidonius*, Philoſophe Stoïcien, prétend que ce ſyſtême a été expliqué par un certain *Moschus* qui

vivoit avant la guerre de Troie : mais perſonne ne connoît ce *Moſchus* ; & ceux qui en ont fait la recherche aſſurent qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté ce nom là. Il eſt bien étonnant qu'un ſage auſſi eſtimé que *Poſſidonius*, ait voulu dépouiller ſi légérement notre Philoſophe de la gloire de ſon invention. *Diogene de Laërce* nous apprend que ce ſage jouiſſoit d'une ſi grande conſidération, que *Pompée*, à ſon retour de Syrie, paſſant par Rhodes où *Poſſidonius* étoit, voulut le voir. Il fut chez lui, & l'ayant trouvé malade au lit dans les douleurs de la goutte, il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de le voir ſouffrir & de ne pouvoir l'entendre. » Vous le pou» vez, reprit *Poſſidonius*, & il ne ſera » pas dit qu'une douleur corporelle ſoit » cauſe qu'un auſſi grand homme ait inu» tilement pris la peine de ſe rendre chez » moi ». Et tout de ſuite il commença un beau diſcours ſur cette propoſition : *Il n'y a de bon que ce qui eſt honnête* ; & comme la goutte ſe faiſoit de temps en temps ſentir avec beaucoup de vivacité, il interrompit ſon diſcours pour l'apoſtropher : » Douleur, s'écria-il, tu as » beau faire ; quelque importune que

» tu ſois, je n'avouerai jamais que tu » ſois un mal (1).

Il eſt vrai que *Cicéron* reconnoiſſoit dans ſes manieres un eſprit fabuleux qui déparoit un peu ſes belles qualités, & c'eſt ſans doute à cet eſprit qu'il faut attribuer l'idée de ce *Moſchus* qu'il donne pour l'inventeur des atomes. *Bayle* veut que ce ne ſoit pas là ſeulement la cauſe de cette querelle que ce Philoſophe fait à LEUCIPPE. Apparemment *Poſſidonius*, dit-il, tenoit un peu de la maladie qui regne dans tous les ſiecles. On ôte autant qu'on peut la gloire de l'invention à ceux qui ſont de notre parti, & l'on aime mieux chercher dans les temps & dans les pays les plus éloignés un autre inventeur.

Concluons donc qu'on doit à notre Philoſophe la découverte des atomes, & qu'il eſt le premier qui ait voulu compoſer l'univers, & les aſtres qui le compoſent, avec ces corpuſcules indiviſibles. Voilà ce qui l'a rendu ſi recommandable parmi les Philoſophes de l'antiquité qui ont fait tant de cas de ſon ſyſtême, que pluſieurs d'entre eux l'ont

(1) *Diogene de Laërce, Vie de Poſſidonius.*

adopté, & en ont fait la base de leur Philosophie. Tout le monde sait avec quel soin *Démocrite*, *Epicure* & *Gassendi* ont voulu le perfectionner. On fait même un crime à *Epicure* d'avoir passé sous silence le nom de l'inventeur pour s'en attribuer apparemment la gloire. C'est aussi un reproche qu'on a fait à l'illustre *Descartes* au sujet des tourbillons.

M. *Huet*, par exemple, Evêque d'Avranches, trouve dans le système de LEUCIPPE les semences de ce grand principe de méchanique que *Descartes* emploie avec tant de succès; savoir, *que les corps qui tournent s'éloignent du centre autant qu'il leur est possible*: d'où il conclut que notre Philosophe a donné la premiere idée des tourbillons.

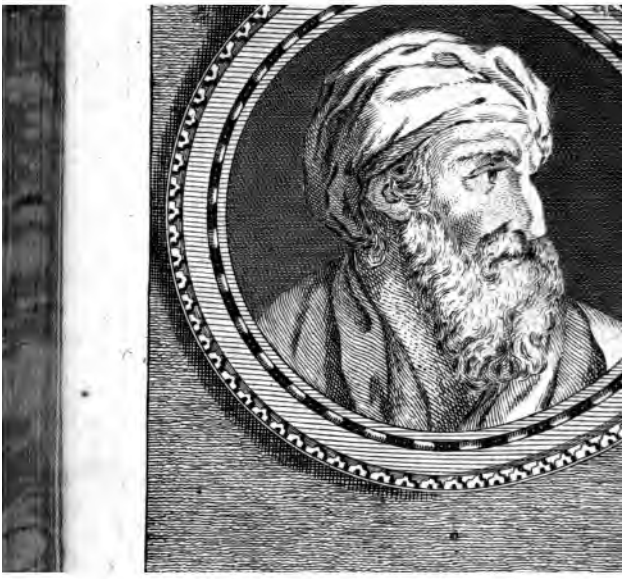
Le lecteur a vu ci devant l'exposition exacte du système de LEUCIPPE, d'après *Diogene de Laërce* que M. *Huet* cite, & il peut juger de quelle utilité il peut être au système de *Descartes* (1). Il faut convenir qu'on trouve dans celui de notre Philosophe, le mot tourbillon répété plusieurs fois; qu'on y lit *qu'il y*

(1) Voyez l'exposition de ce système dans le Tome III de l'*Histoire des Philosophes modernes*.

a des corps qui ſont agités en tourbillons : mais cela ſuffit-il pour dire que *Deſcartes* doit ſon ſyſtême des tourbillons à LEUCIPPE ? Ennemi déclaré de *Deſcartes*, l'Evêque d'Avranches, dans la crainte qu'on ne ſe moquât de cette imputation, a écrit que *Kepler* avoit une idée au moins confuſe des tourbillons céleſtes : mais il y a ici de la contradiction. Comment *Kepler* n'auroit il eu qu'une idée confuſe des tourbillons, ſi LEUCIPPE a expoſé cette doctrine des tourbillons ſi clairement, que *Deſcartes* en a formé un ſyſtême ſuivi, lié & bien ſoutenu ? La paſſion de M. *Huet* ſe montre ici un peu à découvert. Perſonne n'ignore avec quel acharnement il a écrit contre la Philoſophie Cartéſienne. Auſſi les perſonnes éclairées, & qui ſont en état d'apprécier l'ouvrage du Philoſophe François, regardent ce procédé comme un effet d'un injuſte préjugé, qui cherche par toutes ſortes de voies à dégrader ſes contemporains. L'Evêque d'Avranches étoit ſans doute attaqué de la même maladie de *Poſſidonius* dont j'ai parlé ci-devant (1).

(1) Voyez *Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ* ; & les *Nouveaux Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Cartéſianiſme.*

Quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur le ſyſtême de LEUCIPPE, on n'en connoît pas mieux ſa vie privée. On ignore même en quel temps il mourut, & l'âge qu'il avoit quand il eſt mort.



PYTHEAS *.

CE Philoſophe a été un habile Aſtronome, un Phyſicien ingénieux, un Géographe exact, un hardi Navigateur : il a établi le premier la diſtinction des climats par la différente longueur des jours & des nuits, & frayé la route des contrées qu'on croyoit inhabitables : il a enrichi l'Hiſtoire naturelle par ſes obſervations, & enfin il a contribué à perfectionner la connoiſſance du globe terreſtre. C'eſt le jugement qu'en ont porté toutes les perſonnes qui ont été en état d'apprécier ſon mérite & ſes travaux, & qui l'ont fait avec ſoin. Pourquoi donc les Ecrivains de la Philoſophie ont-ils négligé d'écrire ſon hiſtoire ? *Plutarque* en a pourtant parlé, & ce qu'il en a dit auroit dû engager ces Ecrivains à

* *Strabon*, liv. II. *Hiſtoire littéraire de la France*, Tome I. *Peyreskii Vita*, Lib. V. *Hydrographie* par le P. *Fournier*, liv VI, Ch. 2 & 3. *Dictionn. de Bayle*, art. *Pythéas Eclairciſſements ſur la vie & les voyages de Pythéas* par M. *Bougainville*, dans le Volume XIX de l'*Académie Royale des Inſcriptions*, &c.

faire des recherches convenables pour nous inſtruire de ſes découvertes & de la maniere dont il a vécu. Mais PYTHEAS, quoique contemporain d'*Ariſtote*, n'a été d'aucune ſecte, & il paroît que les Hiſtoriens de la Philoſophie n'ont voulu connoître que ceux qui tenoient à un parti : ils ont ſans doute craint de couper le fil de leur hiſtoire en écrivant celle d'un Philoſophe iſolé qui n'a eu aucun commerce avec les ſages de ſon temps ; du moins je ne vois pas d'autre motif de ce ſilence. J'ignore ſi cette raiſon eſt bonne : je ſais ſeulement que PYTHEAS eſt très digne d'avoir rang avec les grands hommes de l'antiquité, & par conſéquent d'être placé dans cette Hiſtoire des anciens Philoſophes. Voici donc celle de ſa vie.

PYTHEAS naquit à Marſeille vers le commencement du quatrieme ſiecle avant l'Ere chrétienne : c'eſt du moins le ſentiment des plus habiles Chronologiſtes, qui ont eu bien de la peine à fixer cette époque. Son goût pour les ſciences exactes ſe développa dès qu'il eut l'âge de raiſon. On dit qu'il trouva dans ſa patrie tous les ſecours néceſſaires pour

s'en inſtruire (1) : mais on ne nous apprend point quels furent ſes maîtres, & s'il y avoit alors des Savants à Marſeille.

Tout le monde ſait que cette ville fut fondée 600 ans avant J. C. par des marchands de Phocée en Ionie ; que ces marchands ne s'attacherent qu'au commerce maritime, & que dans cette vue ils entreprirent des voyages de long cours avec d'autant plus d'ardeur, que la ſituation de Marſeille les invitoit à le faire : mais on ne trouve point dans l'hiſtoire qu'ils aient cultivé les ſciences. Comment PYTHEAS auroit-il donc trouvé dans ſa patrie des gens capables de les lui enſeigner, comme on nous l'aſſure ? Le ſeul Marſeillois qu'on connoiſſe pour avoir eu quelque notion de l'Aſtronomie, eſt *Euthyménès*. C'étoit un grand navigateur qui parcourut la grande mer océane, & qui fit quelques découvertes, leſquelles parurent ſi extraordinaires à ſes compatriotes, qu'on ne voulut point les croire. L'une de ces découvertes étoit qu'il avoit trouvé de l'eau douce dans la mer océane ; l'autre,

(1) Tome XIX des *Mém. de l'Acad. des Inſcript.* page 149.

que cette mer ſe joignoit avec le Nil ; & la troiſieme, qu'il avoit vu en ce lieu-là des crocodiles & des chevaux marins. Comment, dirent les Marſeillois, l'eau de l'Océan ſeroit-elle douce, puiſqu'il eſt certain qu'elle eſt de la même nature que l'eau de la Méditerranée, laquelle eſt ſalée ? Mais *Euthymènès* n'aſſuroit pas que toute l'eau de l'Océan fût douce: il rapportoit ſeulement qu'en divers endroits de cette mer il y a de l'eau douce; ce qui eſt très véritable.

A l'égard de la jonction de l'Océan avec le Nil que ce navigateur diſoit avoir vue, elle étoit moins croyable, parce qu'il falloit ſuppoſer qu'il avoit paſſé la ligne, & qu'il étoit parvenu juſqu'au douzieme degré de la latitude auſtrale où ſont les embouchures des fleuves du royaume de Congo qui viennent de la même ſource que le Nil ; & on eſtimoit cela impoſſible. Enfin on regardoit comme une viſion ce qu'il rapportoit des chevaux marins ; animaux fabuleux, ſelon eux, dont les perſonnes inſtruites ont toujours nié l'exiſtence. Il y a pourtant des chevaux marins ; mais ce ne ſont point des animaux quadrupedes ; ce ſont des inſectes du genre des cruſta-

tées, gros comme le doigt, long de six pouces, & qui ont la tête & le col faits à peu près comme la tête d'un cheval: on en voit aussi de plus gros, & qui ont une criniere; mais ce n'est assurément ni des premiers ni des seconds dont *Euthyménès* vouloit parler, & dans ce cas il usoit du privilege qu'ont les voyageurs de mentir impunément quand ils viennent de loin. Au reste cet homme n'étoit pas seulement un habile Pilote. Le P. *Fournier* rapporte, d'après *Suidas*, » qu'il » fut si éloquent, qu'ayant eu quelque » différend avec son beau pere le Roi » *Déjotarus* qu'il accusa à Rome, ce » Prince eut besoin de l'éloquence de » *Cicéron* pour se purger des crimes que » *Castor*, l'un des mieux disants de son » siecle, lui avoit mis sus (1).

Voilà le seul homme connu parmi les anciens Marseillois pour avoir eu des connoissances en Géométrie & en Astronomie, parceque l'art de naviguer, dans lequel il étoit fort versé, suppose ces connoissances: mais il n'a pas pu en donner des leçons à PYTHEAS qui vint au monde plus cent ans après lui,

(1) *Hydrographie*, page 222.

eſt de 43 degrés 17 minutes : vérité reconnue depuis par tous les Aſtronomes.

Bien aſſuré de la juſteſſe de cette obſervation ſolſticiale de PYTHEAS, M. le Chevalier *de Louville* l'ayant comparée avec la même qu'avoient fait à Marſeille les Aſtronomes modernes, il trouva que l'obliquité de l'écliptique étoit moindre de 20 minutes qu'elle n'étoit dans le temps de PYTHEAS : cependant cette découverte du Chevalier *de Louville* n'eſt pas encore bien conſtatée.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours certain que notre Philoſophe jouit de la réputation d'un des plus grands Aſtronomes de l'antiquité, & c'eſt ce que j'ai voulu apprendre au lecteur en rapportant l'uſage que le Chevalier *de Louville* a fait de ſon obſervation. Ce n'eſt pourtant pas par-là qu'il s'eſt principalement illuſtré : c'eſt par ſes voyages, qui lui ont fait découvrir des choſes ſi conſidérables & en même temps ſi extraordinaires, que quelques Savants ont douté de la vérité de ſes récits. Voici en effet quels furent ſes courſes maritimes, & leur réſultat.

On ne ſait point exactement les raiſons qui engagerent notre Philoſophe à

ſe

ſe mettre en mer. Le ſavant *Gaſſendi* croit que les Marſeillois n'ayant pu répondre aux queſtions que *Scipion* leur avoit faites touchant la Bretagne, & animés d'ailleurs par ſes conſeils, réſolurent d'envoyer reconnoître ce pays, & choiſirent pour cela PYTHEAS qu'ils ſavoient être grand Mathématicien. La République de Marſeille étoit déja puiſſante ſur mer, & s'appliquoit beaucoup au commerce : elle pouvoit donc avoir envie d'être inſtruite ſi ſon négoce retireroit quelque avantage de la découverte de ces régions inconnues.

L'Auteur des *Eclairciſſements* ſur la vie de PYTHEAS ne penſe point que ce fut à cauſe de cela qu'ils firent partir ce Philoſophe pour ces régions : ſon ſentiment eſt qu'ils les connoiſſoient déja, & que s'ils ſe turent là-deſſus devant *Scipion*, ce fut par des vues mercenaires. Ils feignirent d'ignorer, dit-il, ce qu'ils ſavoient, pour ne point donner à un étranger des lumieres dont il auroit pu profiter contre leurs intérêts. Afin d'appuyer ſa conjecture, cet Auteur ajoute que les Nations commerçantes ſe ſont en quelque ſorte approprié l'eſpece de commerce qui les enrichiſſoit ; & que

rarement ont-elles consenti à partager avec d'autres un bien sur lequel elles croyoient avoir des droits exclusifs. Malgré cette sorte de preuve qui tend à infirmer le sentiment de *Gassendi*, il convient cependant avec lui que PYTHEAS entreprit ses voyages en vertu d'une commission de la République, comme tant de voyages l'ont été depuis & le sont encore de nos jours.

En effet, les Marseillois avoient déja envoyé *Euthyménès* à l'Océan du côté du Sud pour découvrir sur les côtes d'Afrique les pays d'où on tiroit la poudre d'or. Ils chargerent notre Philosophe d'aller du côté du Nord pour reconnoître les isles qui fourniſſoient l'étain, & les contrées d'où l'on pouvoit tirer l'ambre jaune.

Ce fut donc en quelque sorte par ordre de la République que PYTHEAS fit voile vers le Nord. En sortant du port de Marseille il vogua de cap en cap, & côtoya toute la partie orientale de l'Espagne afin d'entrer dans le bras de la Méditerranée qui se joint à l'Océan par le détroit de Gibraltar.

En sortant du détroit il remonta vers le Nord le long des côtes de la Lusitanie,

& continuant de faire le tour de l'Eſpagne, il gagna les côtes de l'Aquitaine & de l'Armorique qu'il doubla pour entrer dans le canal de la Manche. Au-delà de ce canal il ſuivit les côtes orientales de l'isle Britannique ; & lorſqu'il fut à ſa partie ſeptentrionale, pouſſant toujours vers le Nord, il parvint, après ſix jours de navigation, juſqu'à un pays que les Barbares nomment *Thulé* : c'eſt ce que nous appellons l'Islande, laquelle eſt ſituée entre les 65 & 67 degrés de latitude ſeptentrionale.

Il reconnut là une vérité que ſes connoiſſances en Aſtronomie lui avoient fait découvrir : c'eſt que la durée du jour ſolſticial, c'eſt-à-dire, le 21 ou le 22 Juin, eſt de 24 heures dans les pays qui ont 66 degrés 30 minutes de latitude.

Tous les Savants qui ont écrit ſur la vie de PYTHEAS ne parlent que de ce voyage : mais l'Auteur deja cité des *Eclairciſſements* ſur cette même vie, prétend qu'il en fit un ſecond vers le nord de l'Europe ; qu'il parcourut dans celui-ci toute la côte occidentale de l'Océan ; qu'il entra dans le canal de la Manche par la mer du Nord, & de celle-ci par le

détroit du Sund dans la mer Baltique ſur laquelle il vogua juſqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il appella *Tanaïs*, & qui fut le terme de ſes courſes. Cet Auteur s'appuie de l'autorité de *Strabon*, & il faut avouer que les termes de ce Géographe ſont formels à cet égard. Les ouvrages de PYTHEAS confirment encore le témoignage de *Strabon*.

A ſon retour à Marſeille, notre Philoſophe compoſa deux Ecrits dans leſquels il expoſa ce qu'il avoit vu de remarquable dans ſes voyages. Le premier étoit intitulé *de l'Océan*; & le ſecond, *le Tour de la terre*. Ces deux ouvrages étoient écrits en grec qui étoit la langue des Marſeillois. Dans l'un & dans l'autre l'Auteur rendit compte de ce qu'il avoit remarqué ſur la nature des pays ſeptentrionaux, ſur la qualité des terres, ſur les mœurs des habitants, & il s'attacha ſur-tout à expoſer clairement les obſervations qu'il y avoit faites pour déterminer la poſition des différents lieux. C'étoit-là un des principaux motifs de ſes voyages, parceque la connoiſſance de la ſituation des lieux & de leur diſtance étoit un objet important pour le commerce de Marſeille, comme elle

l'eſt pour toutes les Nations commerçantes. *Eraſtothene* & *Hipparque* ſuivirent ſes meſures pour déterminer les latitudes de l'Eſpagne, de la Gaule & de l'isle Britannique : détermination qui a été trouvée très juſte par les Aſtronomes modernes : ce qui prouve la grande exactitude des obſervations de PYTHEAS.

A la ſuite de ſes obſervations, ce Philoſophe ajouta dans ſes livres ſes remarques ſur l'hiſtoire naturelle des pays ſeptentrionaux, & ſur les mœurs des peuples. Il apprenoit à ſes contemporains qu'à Thulé & dans les régions ſituées ſous le même climat, on n'élevoit point d'animaux domeſtiques ; que les hommes, auſſi féroces que les animaux, ſe nourriſſoient de légumes, de racines & de fruits ſauvages, les ſeuls qui puſſent y croître ; & que la boiſſon des pays où l'on recueilloit du miel & du froment, étoit une liqueur formée de leur mélange. *Strabon* lui fait encore dire *que dans ces régions glacées il n'y avoit ni air, ni terre, ni mer, mais un compoſé de ces trois ſubſtances qui reſſembloit aſſez au zoophyte ſpongieux qu'on nomme* le poumon marin : *matiere ſur*

laquelle la terre & la mer étoient ſuſpendues, & qui ſervoit comme de lien aux différentes parties de l'univers. Et ce Géographe a trouvé cela fort abſurde. *Polybe* & *la Mothe-le-Vayer* ſont du même avis. A ce ſujet celui-ci nous apprend d'abord que le poumon marin eſt un zoophyte ſpongieux auquel les Italiens ont donné un nom fort ſale. Il tourne enſuite PYTHEAS en ridicule ſur le récit que *Strabon* lui fait faire, en le comparant » à un » bon Anachorete qui ſe vantoit d'avoir » été juſqu'au bout du monde, & qui di- » ſoit qu'il s'étoit vu contraint d'y ployer » fort les épaules à cauſe de l'union du » ciel & de la terre dans cette extré- » mité ». Pour égayer cette hiſtoriette, il ne manquoit plus que d'ajouter que cet Anachorete s'étoit même cogné la tête bien fort contre le ciel pour ne s'être pas aſſez ployé. Que ces plaiſanteries ſont indécentes quand elles ont un grand homme pour objet! Il eſt étonnant qu'un Philoſophe auſſi éclairé que *la Mothe-le-Vayer* ſe les ſoit permiſes (1).

Mais eſt-il bien prouvé que PYTHEAS

(1) *Œuvres de la Mothe-le-Vayer*, Tome II.

ait rapporté dans ſes écrits ce que *Strabon* lui fait dire ? Non, aſſurément. Il y a même lieu de croire que le récit de notre Philoſophe a été falſifié par ce *Géographe* qui s'eſt déchaîné contre lui avec beaucoup de méchanceté & peu de raiſon. En ſuppoſant même que ce récit ſoit exact, il ne faut pas croire, ſuivant la juſte remarque de M. *Bougainville*, que PYTHEAS ait voulu abuſer de la crédulité de ſes lecteurs : il ne faiſoit que rapporter en termes obſcurs ce qu'il avoit apperçu confuſément au travers des brouillards qui s'élevent dans ces mers au temps du ſolſtice d'été. Il avoit ſans doute des préjugés ſur la ſtructure du monde ; & certaines apparences contribuant à les fortifier, ſon imagination vit ce que ſes yeux ne voyoient pas (1). Et cette conjecture eſt aſſez vraiſemblable. D'ailleurs les Norvégiens appellent la mer Glaciale *Mer du Poumon* à cauſe des glaces qui flottent ſur cette mer, & dont la ſuperficie extérieure eſt comme ſpongieuſe.

Après s'être moqué du récit de PYTHEAS ſur le zoophyte ſpongieux,

(1) *Mém. de l'Acad. des Inſcript.* Tome XIX, page 153.

Strabon attaque tous ſes détails géographiques, & les traite avec la plus grande rigueur. C'eſt, dit-il, un voyageur infidele qui n'a débité que des menſonges, & dont les obſervations ſont peu exactes, qui n'a écrit que des fictions, & qui n'a été loué que par des Ecrivains qui l'ont lu ſans beaucoup d'attention. Mais notre Philoſophe a été bien vengé par des Savants du premier mérite qui ont dévoilé toute l'ignorance & la méchanceté de *Strabon*.

Premiérement il eſt riſible que ce Géographe oſe reprocher à *Eraſtothene* & à *Hipparque* d'avoir eu trop de confiance aux relations de PYTHEAS, & encore plus plaiſant de voir *Strabon* réformer leurs obſervations ou corriger leurs latitudes, lui qui étoit ſi ignorant en Aſtronomie, que parcequ'il avoit toujours vu le ſoleil ſe coucher à un point preſque diamétralement oppoſé à celui où il ſe levoit, ne croyoit pas qu'il y eût un pays dans le monde où le ſoleil ſe levât & ſe couchât preſque au même lieu, je veux dire où le ſoleil parût pluſieurs jours de ſuite ſur l'horizon ſans ſe coucher. Auſſi les déterminations des atitudes qu'il a voulu ſubſtituer à celles

d'*Eraſtothene* & d'*Hipparque*, ſont non ſeulement fauſſes, mais elles font voir toute la profondeur de ſon impéritie en Aſtronomie. Il ſe trompe de ſix degrés en déterminant la latitude de l'isle d'Hierné, que nous appellons aujourd'hui l'Irlande ; & il avance hardiment qu'elle eſt preſque inhabitable à cauſe de la rigueur du froid, formant, dit-il, les bornes ſeptentrionales de l'univers. Il ſoutient encore que la mer Caſpienne communique avec la mer du Nord, & tous les Géographes ſavent que la mer Caſpienne eſt un baſſin exactement fermé de toutes parts.

Une autre turpitude auſſi caractériſée que celles-là, c'eſt que *Strabon* qui n'avoit jamais bu que du vin, & qui ne connoiſſoit point d'autre boiſſon, ſe moque de PYTHEAS pour avoir écrit qu'à l'iſle de Thulé les habitants faiſoient un breuvage avec du froment & du miel. Comme ſon cenſeur n'avoit point entendu parler de ce breuvage, il le nie, & dit que notre Philoſophe eſt un menteur.

Et voilà ce que c'eſt que d'avoir la maladie de vouloir contredire des Auteurs célebres. Avec beaucoup d'eſprit & d'érudition on fait tort à ſon jugement :

on commet des erreurs groſſieres, parce-qu'avec cette maladie on étouffe les lumieres de la raiſon.

Je ſuis bien étonné que *Bayle* n'ait pas examiné les récits de PYTHEAS avant que de prendre le parti de *Strabon*, lui qui diſcute ordinairement les faits avec tant de ſagacité avant que de les adopter. Il auroit évité un blâme qui fait infiniment tort à ſa critique ; c'eſt d'avoir écrit que PYTHEAS » abuſa étrangement » de la maxime, *A beau mentir qui vient* » *de loin*, car il n'y eut ſortes de fables » qu'il ne racontât des pays ſeptentrionaux qu'il ſe vantoit d'avoir vus. » Il n'ignoroit pas que peu de témoins » oculaires pourroient lui donner le démenti ; mais la poſtérité pour le moins » ne laiſſa pas impunie ſon audace (1).

Il y a dans cette critique deux fautes impardonnables. Premiérement, comment *Bayle* a-t-il ſu que notre Philoſophe n'avoit raconté que des fables ? Ce n'étoit pas pour avoir vu ſes écrits, car il y a long-temps qu'ils n'exiſtent plus : nous n'en avons que quelques citations

(1) *Dictionnaire de Bayle*, art. *Pythéas*. Voyez auſſi l'article *Abbeville* dans le même Dictionnaire, note B.

que nous ſommes obligés de prendre fort ſouvent dans des Auteurs prévenus contre lui.

En ſecond lieu il eſt faux que la poſtérité ait réprimé l'audace de notre Philoſophe, comme le veut *Bayle*. On vient de voir le contraire ; & *Bayle* l'auroit même vu s'il l'eût deſiré, car *Olaüs Rudbecks*, *Gaſſendi*, *Sanſon* & le P. *Fournier* ont aſſez juſtifié les écrits de notre Philoſophe. *Bayle* lui-même ne laiſſe pas que de lui rendre juſtice. » On » avoue pour le moins, dit-il, qu'il n'a » pas mal entendu les propriétés des » terres ſeptentrionales, eu égard aux » aſpects du ſoleil ; & ce qu'il diſoit, » que les Barbares lui montroient le lieu » où cet aſtre s'en alloit dormir, & qu'il » y avoit là des pays où la nuit ne duroit » que trois heures, & d'autres où elle » n'en duroit que deux, ne ſent point » du tout la fable, & lui fait infi- » niment honneur, &c. (1) ». Et cet éloge milite beaucoup contre ſon premier ſentiment.

On ne ſait point l'âge qu'avoit PYTHEAS quand il mourut, ni de quelle

(1) *Bayle, ubi ſuprà.*